PQ
2268
.C6
1851
SMRE

CONTES
ET NOUVELLES

Paris. — De l'imprimerie de Schneider, 1, rue d'Erfurth.

LÉON GOZLAN

CONTES

ET

NOUVELLES

LES MÉANDRES

PARIS
VICTOR LECOU, ÉDITEUR
10 — RUE DU BOULOI — 10
MDCCCLI

La cause réelle de la popularité d'un ouvrage sera longtemps encore une énigme. De grands écrivains n'ont pas laissé un seul livre populaire : Benjamin Constant, par exemple. Des écrivains d'une supériorité contestable ont, au contraire, rencontré cette perle de la littérature, la popularité. Ne citons que Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur si connu de Paul et Virginie. *Ce phénomène inquiétait souvent Balzac dans ses nuits d'insomnie. Après une longue veillée sous les ombrages des Jardies et pen-*

dant laquelle cette question de popularité avait été fouillée par lui avec une espèce de rage, et par moi avec un grand désintéressement, il avait fini par conclure que, pour devenir populaire, un ouvrage devait reposer sur une idée morale, mais commune, être écrit dans un style médiocre et paraître à propos. De Balzac avait-il raison? Nous aimons mieux croire au bonheur, afin de ne pas maudire l'originalité, l'invention, le style, et ne pas calomnier le goût de ceux qui lisent. Tenons-nous-en donc au bonheur. Du reste, un grand esprit ne demandait pas d'autre raison au succès.

Avant de donner un emploi à l'homme dont on lui vantait le mérite, Mazarin avait pour habitude de demander : — Est-il heureux? Comme il y a des hommes heureux, il y a des livres heureux. Mazarins au rebours, ne demandez pas toujours : — Ont-ils du mérite? Celui que nous réimprimons ici, pour la huitième ou dixième fois, a été des plus heureux sous le titre de LES MÉANDRES. *Tandis que quatre contrefaçons paraissaient le même jour à Bruxelles, il était traduit à peu près partout. D'où lui est venue cette fortune singulière? — Il était heureux. Le sera-t-il encore cette fois? Nous avons quelque raison de ne pas le croire, car nous avons commis l'incroyable maladresse de vouloir le rendre meilleur en y ajoutant plusieurs nouvelles bien ac-*

cueillies, il est vrai, du public, particulièrement : — COMMENT ON SE DÉBARRASSE D'UNE MAITRESSE. *C'est de cette fantaisie que nous avons tiré une comédie jouée également avec bonheur au Théâtre-Français, sous ce titre :* LA FIN DU ROMAN.

Oui, tous ces bonheurs réunis nous causent quelque effroi. La couleur va changer, comme disent les joueurs. Mais enfin notre éditeur sera prévenu. S'il pense jamais à publier un autre ouvrage qui porte notre nom, il aura soin, dans le cas où celui-ci ne ferait pas son chemin dans le monde, de s'informer auparavant s'il serait assez heureux pour réimprimer un ouvrage malheureux.

UNE VISITE

CHEZ

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

J'annonce un événement dont les Parisiens n'auront officiellement connaissance que lorsqu'il ne sera plus; eux qui sont cependant au courant de tout ce que le monde voit éclore d'un pôle à l'autre, qui sont instruits des choses les plus éloignées de leur quartier; de la santé du roi de la Chine, et des mœurs établies dans la lune; cet événement si simple et si commun, si vite connu des gens de la campagne, privés cependant de journaux, de revues et de télégraphes, c'est tout simplement, — je vous demande pardon d'avoir commencé mon récit par un logogriphe, — c'est le printemps.

Le Parisien connaît tout, excepté le printemps. Et pourtant aucune ville civilisée ne s'occupe autant du printemps que Paris. Il y a encore un tapis de neige sur les toits inclinés d'ardoises, et sur ces toits d'ardoises s'élèvent encore

bien de pâles jets de fumée, que Paris songe sérieusement au printemps. Vous croyez peut-être que le Parisien ouvre la terre comme le veut Virgile au premier chant des Géorgiques, qu'il taille ses arbres, ménage des abris de paille et de jonc à ses abeilles, qu'il va visiter ses couches de melons; erreur. Il s'occupe du printemps à sa manière. D'abord il enlève ses tuiles d'ardoises amincies par les brouillards, cassées par la chute des pluies, et il les remplace, au grand danger des passants, par de nouvelles tuiles pareillement destinées à être brisées et remplacées l'année suivante. La tuile est sa première couronne de printemps; il pave ensuite ses rues, peint le vitrage de ses cafés, dore ses devantures de boutiques; tandis que ses journaux annoncent des étoffes, des draps, et des modes de printemps. Quand il s'est ainsi arrangé un printemps de papier, de pierre, d'étoffes, d'ardoises, il achète deux voies de bois supplémentaires, et recommence à se chauffer. Voilà comment les Parisiens et le printemps vivent ensemble depuis qu'il y a un printemps et des Parisiens.

Je puis donc annoncer aux Parisiens, comme un événement réel, que j'ai vu pour eux le printemps de 1836. Je leur apporte la bonne nouvelle parfumée, l'évangile odorant de nos plaines. A cette heure, les arbres sont des bouquets. Au lieu de l'exécrable lilas, cette fleur violacée et poivrée, qui croît sur le fumier de Romainville pour parer plus tard le sein des grisettes du faubourg du Temple, j'agite dans ma main la branche fleurie du pommier. Saluons la branche du pommier. Pourquoi la colombe rapporta-t-elle de son voyage sur les eaux du déluge le rameau d'olivier, de cet arbre amer et sale? pourquoi

pas une branche de pommier? évidemment, il y a erreur dans la traduction des saintes Écritures; la colombe revint dans l'arche avec une branche de pommier à son bec.

Le pommier devance toutes les floraisons du printemps, ainsi que le retour des oiseaux; les rivières sont encore vaseuses des neiges fondues de l'hiver, le blé n'est pas plus long que la chevelure d'un enfant, que déjà le pommier remplit l'air de son odeur, la terre de ses feuilles roses et blanches.

Ce début ressemble beaucoup à une églogue. Pourquoi n'y a-t-il plus d'églogues? Après avoir presque aboli la peine de mort, on a conservé le poëme épique; ce mensonge de trois ou quatre mille vers, sur un personnage menteur, sur un héros! on chante des héros De plus fameux raffinent sur le poëme! et le font précéder de préface! on a donc des poëmes et plus d'églogues. Cependant il y a encore peut-être de belles fermes, de gras pâturages, des vaches fécondes dans les prairies, de charmantes laitières, des couchers de soleil, comme au temps de Virgile, des lézards verts, et des voyageurs fatigués. Où est la poésie qui reproduise cette nature particulière? Le drame et le roman envahissent tout. Le drame sans doute interprète les passions bourgeoises, comme le roman les dit; mais toute la vie sociale n'est pas là. On n'écrit trop que pour ceux dont on copie les mœurs. La littérature fait des portraits et va en ville. Inconnus lui sont les champs aussi bien que les vingt mille communes de France. Négligée par la poésie, l'églogue est allée vers la peinture, et elle s'est reposée sur elle du soin de ne pas la laisser tout à fait périr dans l'oubli. Un grand poëte viendra qui, reprenant la nature où Vir-

gile l'a laissée, la remettra en honneur dans les vers. Ce n'est pas que j'aie foi à l'âge d'or des champs ni aux torrents de lait, ce qui serait fort peu agréable à voir, ni aux pommes d'or, ni aux vertus des villageois; mais je crois que la littérature est trop urbaine et pas assez communale, trop parisienne surtout.

Mais y aura-t-il encore longtemps des mœurs villageoises dans les villages, des usages rustiques aux champs? Hélas! j'ai peur de répondre. La civilisation suit les cours d'eau comme le choléra; l'industrie grimpe aux arbres; le gazon s'écarte déjà pour laisser un passage aux chemins de fer.

Je me disais cela avec amertume en me mettant en marche pour mon pèlerinage à la maison de campagne de Bernardin de Saint-Pierre, où devait avoir lieu une vente mobilière par suite de décès. En route, j'espérais trouver l'églogue; mais j'ai peur de n'avoir rencontré que le printemps dont je me suis fait le messager, un printemps sans plumes encore, et bien loin de la ville pour y voler de sitôt.

J'avais sous mes yeux de belles plaines de verdure à traverser, émaillées de larges bandes de fleurs, de celles qu'on arrache plus tard parce qu'elles étouffent, dit-on, le développement des luzernes, du sainfoin et du sarrasin. Tout ce qui ne tombe pas sous la dent de l'homme ou du cheval est arraché. Enfin, j'allais devant moi dans l'espoir de saluer, comme le bon docteur Margaritus, chacune de ces petites fleurs, quand, ma vue s'éclaircissant, je vis que les lignes colorées que j'avais prises pour des bandes de fleurs étaient des toiles peintes couvrant un espace de plusieurs lieues! O nature des toiles peintes!

Virgile n'a pas chanté celle-là. La prairie de Saint-Jean-en-l'Isle, cette mer de gazon, est un séchoir de toiles. C'étaient bien des fleurs que j'avais vues; mais des fleurs comme il en croît à Mulhouse dans les jardins de MM. Oberkampf; des fleurs peintes à l'indigo. Des chiffons de trois quarts de lieue d'étendue cachent les plus belles plaines de la Brie. Ce n'est pas là que je devais découvrir l'églogue aux longs cheveux verts, soupirant dans les roseaux.

Je gémis en longeant cette prairie artificielle, s'il en fut jamais, me hâtant d'arriver le plus promptement possible à la Mecque poétique où je me reposerais de ma déception. Mon églogue était bien malade.

Quand je fus arrivé sur une petite hauteur, phénomène assez rare en Brie pour qu'on s'y arrête, je me plus un instant à voir verdir autour de moi huit ou dix lieues d'horizon dans tous les sens. La Brie est une mer, moins l'eau. Tout y est de niveau. Le moulin qu'on a vu en passant, on le verra une heure, deux heures, trois heures après. L'implacable moulin ne vous quittera plus. On dirait un immense hanneton acharné à vous poursuivre. Sur cette mer sans îles ni promontoires, flottent à des distances perdues des fermes qu'on prend pour des villages, tant elles sont grandes, et des villages qu'on prend pour des fermes, par la raison contraire. Rien n'est affligeant comme ces trois accidents monotones semés à des distances infinies sur votre chemin; des fermes, des villages, des moulins.

Une ferme est à la fois une nation, un pays, une civilisation, mot qu'il ne faut pas prendre ici dans son acception la plus avantageuse. La poule résume la ferme; vous

en voyez des nuées manger sans relâche sur les toits et dans la cour d'une ferme. Vous entrez, des poules! vous pénétrez dans les écuries, sous les hangars, dans la maison du maître, des poules! des poules! Une ferme n'est qu'une grosse paille sur laquelle est juchée une poule.

Ces milliers de fermes d'où ne part aucun cri, que ne trahit aucun mouvement de vie, si ce n'est une rare fumée à midi et le soir, n'ont aucune relation entre elles. On peut gager qu'elles ont leur accent particulier, et des espèces d'idées qui leur sont propres.

Par un ou deux envois annuels de poules, d'œufs ou de foin, les fermes savent à dix lieues près à quelle distance elles sont de Melun où de Meaux; je ne dis pas de Paris, Paris étant Chine pour l'habitant de la Brie; tandis qu'un village de la même circonscription que ces fermes n'a pas la conscience de sa topographie particulière. Un village de la Brie n'imagine pas où il est situé. Ainsi informez-vous auprès des habitants du temps de marche qui vous sépare de tel ou de tel autre point, l'un vous dira un quart d'heure, l'autre deux heures, l'autre un jour. J'entends d'ici les économistes s'écrier : C'est qu'ils manquent de grandes routes pour voyager, se déplacer, pour connaître du pays. Je demande pardon aux économistes. Il y a de magnifiques routes en Brie et bien entretenues, mais personne n'y passe. En attente sur celle de Meaux, depuis trois heures jusqu'à cinq, sait-on combien j'ai vu passer de voyageurs et de voitures? — Aucun, aucune

Comme je n'étais pas précisément en pleine Brie, là où je m'étais reposé pour jouir du majestueux coup d'œil d'une des vallées arrosées par l'Étampe, la riche vallée de Vaux, je fus assez heureux pour n'avoir pas devant moi

le fantôme persécuteur d'un moulin; mais deux opulentes propriétés qui couvrent une étendue de terrain embelli de la plus belle végétation. De l'eau, de l'ombre, des peupliers dégagés, se penchant l'un sur l'autre comme des musiciens cherchant à mettre d'accord leurs instruments; voilà les moindres avantages des deux palais bourgeois assis au fond de la vallée où je les admirais. Là est peut-être l'églogue, exilée des chaumières, murmurai-je; car, après tout, les paysans sont les gens les moins propres à sentir le charme de la campagne, dont ils ne parlent jamais. Or, si l'églogue est chez eux sans être pour eux, elle est, par le droit des contrastes, aux habitants des villes, nés pour la comprendre et l'aimer. Si Virgile fût toujours resté fermier à Mantoue, il n'eût pas écrit ses Géorgiques. A la cour d'Auguste il aima la campagne.

Je me dis donc : Heureux ceux dont ces deux toits abritent la famille, le repos et l'existence. Allons, voilà décidément la véritable églogue, la seule possible; elle est enfin trouvée! C'est la fortune à la campagne; c'est vingt mille livres de rente avec des goûts simples.

Un villageois vint à passer. — Apprenez-moi, brave homme, lui dis-je, le nom des heureux propriétaires de ces deux belles maisons.

— Le nom des deux propriétaires? mais l'un d'eux s'appelle le gouvernement d'abord.

— Comment donc?

— Mais oui. Dans cette maison on fabrique de la poudre à canon et dans cette autre du papier.

Mon paysage s'évanouit tout à coup; l'églogue s'évapora.

Une fabrique de poudre à canon! au fond de cette val-

lée fraîche et ombreuse, entre ces buissons de roses, au pied de ce tapis de gazon, sous le chant du rossignol, dans la demeure des lézards verts chantés par Virgile! Une fabrique de papier, tout auprès, dans un site où le lierre s'unit à l'ormeau comme dans les pastorales. De là à là, de quoi bouleverser le monde et ses idées! Écharcon fabrique de la poudre à canon et du papier. Je n'en voulus pas savoir davantage. Je craignis, en questionnant le villageois officieux, d'apprendre que le pays avait aussi son journal. Certes ce n'est pas ce que je venais chercher à la campagne. Je commençais à douter de l'églogue.

Le lecteur ne me pardonnera pas sans doute de lui faire prendre un chemin si détourné pour arriver, si j'y arrive, à la maison de Bernardin de Saint-Pierre, où je me suis engagé à le conduire, surtout le lecteur qui ne sait pas que, sous une main inhabile, un livre est un passe-port, par lequel on s'oblige à aller au Havre et avec lequel on va à Batavia.

C'est que j'avais singulièrement à cœur d'arriver à mon églogue, fût-ce par les chemins les moins connus et les plus difficiles. Jusqu'ici, on en conviendra, je n'avais pas lieu de me croire au terme du voyage. Je n'avais pas même trouvé la parodie des bergers langoureux, des bergères malades d'amour, au bord des claires fontaines, des agneaux blancs prenant part aux douleurs de leurs maîtresses. La caricature du mensonge champêtre de Florian n'existe même plus. Ainsi plus même de grossiers bergers sauvages, juchés sur la crête de quelque colline, enveloppés dans leur manteau de drap gris; plus de grasse fermière, Estelle en bas de laine, préparant la soupe à quelque agreste Némorin. Un champ, une ferme,

un troupeau, un moulin, sont des propriétés parisiennes régies par des hommes de confiance envoyés de Paris, mandataires prosaïques des intérêts de leur patron. Ordinairement les fermiers sont des hommes d'affaires ruinés, agissant pour le compte de quelque marquis, de quelque député, seigneur terrien en Brie ou en Beauce. La nature est mise en commandite comme toute autre chose. Némorin et Colas, la fiction et la parodie, ont également disparu de la terre pour faire place à l'homme d'affaires. Mettez l'homme d'affaires en églogue!

Cependant je crus avoir surpris un écho de l'églogue, son dernier soupir au fond du bois, à l'aspect d'un groupe de petites villageoises, déjeunant au bord d'un embranchement de l'Étampe, à l'ombre d'un sycomore, vert parasol de midi. Guide, le grand peintre, aurait supérieurement rendu cette ronde de jeunes filles, empourprées de jeunesse, causant de rien, mangeant avec un appétit de chèvre. J'allai doucement vers elles, bien doucement, de peur de voir mon églogue s'envoler, et j'en approchai de si près, que, lorsqu'elles m'aperçurent, je faisais partie de la ronde. J'étais assis à côté d'elles. J'avais l'églogue!

Et je demandai à la première si elle élevait des tourterelles ou des ramiers: à la seconde si elle durcissait le lait en fromages blancs; à la troisième si elle allait les vendre au marché dans des cages d'osier; à la quatrième si elle tressait l'osier pour en former ces cages; à la cinquième si elle filait le lin à la veillée; à la sixième si elle ramassait du bois dans la forêt; et aux autres si elles savaient remplir quelques fonctions rurales analogues.

A mes questions elles se prirent à rire comme des fol-

les. J'eus l'air d'une pastorale tombée à minuit au milieu des bougies d'un salon de la Chaussée-d'Antin. Je me vis couvert de faveurs roses et de ridicules.

Qu'avaient donc mes questions de si étrange? c'était bien à des villageoises, à des paysannes, que je parlais. Je me fâchai sérieusement.

— Ah çà! mesdemoiselles, me serais-je trompé? seriez-vous de petites duchesses déguisées en villageoises, ou des divinités descendues sur la terre pour jouer avec les faunes, les égipans et les satyres?

Quoiqu'elles n'eussent compris que la moitié de mon ironie, elles rirent de plus belle sans pitié.

Je me levai pour partir; quand l'une d'elle m'arrêtant me dit avec un naturel désespérant :

— Nous ne faisons, monsieur, ni fromages blancs, ni cages d'osier, ni fagot dans la forêt, ni ne filons à la veillée; mais nous imprimons les romans de madame d'Abrantès et de M. Alphonse Karr; nous mettrons en page aujourd'hui le premier volume d'un roman de madame Gay.

La surprise était trop accablante pour qu'elle ne m'atterrât pas. Je me tus pour me recueillir.

— Répétez, je vous prie.

— Oui, monsieur, nous imprimons des romans; nous sommes typographes. C'est l'heure du déjeuner, et voilà pourquoi vous nous avez trouvées ici. Nous allons partir pour l'imprimerie à l'instant même, si vous le permettez.

— Quoi! c'est là votre état, imprimeur?

— Pas d'autre. Nous allions autrefois les unes aux champs, les autres à la filature de coton, les autres à la fabrique de papier; mais nous ne gagnions pas de quoi

nous nourrir. L'imprimeur de Corbeil a eu l'idée de nous employer, après nous avoir patiemment enseigné lui-même à lire et à écrire.

— Et vous gagnez maintenant?

— Quarante sous, trois francs par jour.

— Vous êtes donc bien heureuses?

— Très-heureuses, à l'écriture près de M. Alphonse Karr, que nous avons beaucoup de peine à lire; mais, que voulez-vous? chaque état a ses inconvénients.

Voilà l'églogue que je heurtai enfin; des jeunes filles qui sont imprimeurs! O nature! ô églogue! ô Virgile! Là, des prairies peintes à la colle, là des fabriques de poudre à canon et de papier cachées dans les buissons; qu'allais-je voir chez Bernardin de Saint-Pierre? lui, l'amant chaste et lyrique des prairies, des villageoises, de la nature et de Virgile.

Et les jeunes filles me dirent adieu en parlant entre elles de *deleatur*, de *bas de casse*, de *petit-romain*, de *coquille*, de *cicero*, d'*italique* et d'*alinéa*. Et les pommiers étaient en fleurs!

L'industrie a transformé les femmes de la campagne en typographes; qu'il y ait une fonderie dans le pays, elles seront forgerons, en attendant qu'elles fassent partie de la garde nationale, ou mieux encore en attendant qu'on en fasse des hommes. C'est pourtant logique; quand les bourgeoises écrivent, il faut bien que les paysannes impriment

Au bout de quelques minutes, j'arrivai enfin à la grille de la maison de campagne de Bernardin de Saint-Pierre; mais dépoétisé, ne croyant plus à rien, découragé de trouver des imprimeurs dans les champs, moi qui ai le

privilége d'en voir tous les jours à Paris. Ce n'est donc qu'au ciel qu'il n'y a pas d'épreuves à corriger.

Douze ou quinze Auvergnats sonnaient à la grille.

Ici, j'invite une troisième ou une quatrième fois le lecteur à me quitter, s'il espère que je vais lui parler enfin de Bernardin de Saint-Pierre. J'ai encore un à-travers-champ indispensable à jeter au milieu de mon récit. Je n'écris pas, cela se voit assez : je cause en marchant. Me suive et m'écoute qui voudra.

Napoléon disait, avec un sens qu'on a eu quelque intérêt à croire profond : « l'Europe est destinée à être cosaque ou républicaine. » Elle ne sera ni l'une ni l'autre ; elle n'appartiendra ni aux républicains, ni aux Cosaques ; elle appartiendra, savez-vous à qui ? aux Auvergnats. Voici pourquoi. Le monde ne tourne ni à la guerre civile, ni à l'invasion, mais au commerce. Depuis mille ans et plus, on ne se bat que pour établir le commerce, qu'on s'étonne de voir primer, comme s'il usurpait le trône où on l'a élu. C'est le commerce qui faisait combattre, il y a quatre cents ans, les Portugais dans les deux Indes ; c'est le commerce qui met aux prises, dans des steppes glacées, Pierre le Grand et Charles XII, les rois les plus sauvages et les moins négociants de l'Europe ; c'est le commerce qui conseille à Napoléon les guerres éternelles dont il enflamme son règne ; la gloire réelle de ses conquêtes a seule donné le change sur les causes qui l'avaient armé contre l'Angleterre et contre la Russie. Mais il s'agissait bien de lauriers et de guerriers, de gloire et de victoire, pour Napoléon : il s'agissait pour lui d'empêcher les marchandises anglaises d'entrer à Anvers et à Dantzick, tout bonnement. Le blocus continen-

tal, idée fixe de Napoléon, est une grande affaire de bourse manquée.

Le commerce l'a enfin emporté sur la guerre qui ne se faisait que pour le commerce. Entre tous ceux qui l'exercent, le monde doit rester aux plus habiles ; les plus habiles sont les Auvergnats.

Quelque décidé que soit un homme à s'ouvrir un chemin à travers la vie, il lui faut toujours quelque chose pour se faire jour. Gil Blas a quelques réaux dans la poche ; l'un a sa plume, l'autre son épée. L'Auvergnat n'a rien. Sa mère ne lui donne ni plume, ni épée, ni réaux. Je me trompe, il apporte à Paris, à Londres, dans toutes les villes où il va se faire citoyen pendant quinze ou vingt ans, des épaules carrées, des ongles longs, des genoux calleux. Il commence à ramper dans la boue des rues pour tâcher d'arriver jusqu'aux genoux des passants dont il débarbouille la chaussure ; quand il a rampé pendant cinq ans, il se relève à demi comme le chameau, et il devient commissionnaire de décrotteur qu'il était ; puis il se relève encore et il grimpe dans les tuyaux de cheminées, s'il n'est pas trop gros ; s'il est trop gros, il vend des peaux de lapin. Une fois au sommet de la cheminée, la maison est à lui. Il a vu la terre ! Le Colomb de la suie a découvert l'Amérique à ses pieds. Si la terre lui manque, il aura l'eau. La Seine est aussi sa fortune ; l'Auvergnat puise des seaux d'argent là où nous autres ne prenons que des poissons infects et des noyés. La Seine, disent les géographes, se jette dans l'Océan ; elle se jette dans l'Auvergne.

Ainsi, la boue fétide qui s'attache aux bottes, l'eau pourrie que nous buvons, la fumée malsaine qui plane

sur nos yeux et enveloppe nos poitrines, sont les trois sources de richesses des Auvergnats. Ils doivent rire comme des anges lorsqu'ils voient le mal que se donne l'industrie pour obtenir du sucre avec des betteraves. Et pourquoi obtenir du sucre? se demande l'Auvergnat. Pour avoir de l'or sans doute! l'or, ils l'ont sans planter des betteraves, eux!

Une fois qu'ils ont de l'or, ils achètent des maisons, des rues entières, des quartiers, pour les revendre au bout de dix ans, car ils ne s'inféodent pas là où ils s'enrichissent. Les Auvergnats ne nous emportent rien, rien, excepté notre or; ils ne nous emportent ni nos arts, ni nos métiers, ni nos plaisirs, pas même nos Parisiennes. Il y a peu d'exemple d'un enfant né d'un Auvergnat et d'une Parisienne; pas deux exemples d'un Auvergnat mort volontairement à Paris. S'il y en a quelques douzaines au Père-Lachaise, c'est sans doute pour y faire les commissions des morts, et pas autre. Que devient cet or? c'est ce qu'on ignore. Ce qu'on sait, c'est qu'il sort de Paris, non pas en billets de banque, ni en inscriptions de rentes, mais en napoléons et en quadruples. Je ne gagerais pas qu'il n'y eût en Auvergne une ville bâtie tout en pièces de vingt francs

Or, ces hommes, la plus expressive signification du type commercial incarné, le symbole de ce que deviendront les peuples, rongés au cœur par la lèpre du commerce, habitent une rue de Paris que l'on appelle la rue de Lappe. En général, ils sont chaudronniers. Mais la chaudronnerie n'est chez eux qu'un prétexte pour avoir un magasin, ou plutôt une bourse où traiter des affaires avec les compatriotes. Cette rue de Lappe est oxydée

comme une vieille casserole ; on y respire le vert-de-gris et la poussière de la rouille. Dans l'intérieur des magasins on voit des enfants qui dansent au fond des chaudrons, des jeunes femmes assises sur des tas de clous, et des ouvriers qui déjeunent sur des enclumes. Le cuivre est là ; l'or est en Auvergne. Chaudronniers sur l'enseigne, ils sont en réalité acheteurs et revendeurs d'habits, de livres, de vieux meubles, de maisons branlantes, de bateaux pourris, de vieux fers. Ils flairent du coin de leur porte toutes les ventes par suite de décès. Ils sentent les morts comme les sentent, dit-on, les requins en pleine mer. Tel quartier, ils le savent, aura bientôt trois grands morts : un notaire, un astronome, un peintre. — Et quand mourra le peintre ? s'informent-ils l'un l'autre. — Dam ! il n'ira pas loin. — Et à quand l'astronome ? — On ne sait pas : l'astronome vit longtemps. — Vous avez donc toujours espoir pour son télescope ? — Et vous ? — Si nous faisions une affaire ? — Je veux bien. — Si nous poussions tous deux ce télescope à la prochaine vente ? Si nous nous entendions ? — Cela va, à charge de revanche. — Et l'astronome et le peintre ignorent que leurs minutes sont comptées par des Auvergnats intéressés à leur mort. Vienne leur mort, les Auvergnats rôderont autour du quartier, en attendant la levée des scellés ; ils tâcheront de se dépister réciproquement pour arriver les premiers à la curée, et les lots du mobilier n'auront pas encore été classés par le commissaire-priseur, qu'ils seront assis autour d'une table, le catalogue de vente à la main. Ne vous fiez pas à leur figure de terre, à leurs grosses vestes qui sentent encore la brebis ; ils connaissent la valeur des livres mieux que MM. Nodier

et Leber. Ils vendraient dix fois M. Nodier en une minute. A un sou près, ils connaissent le prix des éditions, le prix moindre de celles qu'une contrefaçon fait confondre quelquefois; et non-seulement les livres sont de leur infaillible ressort, mais les médailles, mais les instruments les plus subtils d'astronomie. Oui, les médailles. Seulement ils ne se les laisseraient pas voler.

Enfin j'entrai dans la propriété de Bernardin de Saint-Pierre; une tente était dressée devant le perron de la maison, entravé dans tous les sens par des tonneaux, sur lesquels étaient posées des planches. Cette tente abritait de la chaleur du jour une trentaine d'Auvergnats assis sur ces planches portées par ces tonneaux. A huit lieues de distance, ils avaient flairé une vente par suite de décès.

J'ignorais complétement les vicissitudes de cette charmante propriété, et si quelque parent du poétique naturaliste avait, par sa mort, nécessité cette chose douloureuse qu'on appelle une vente. Cette mort avait peut-être créé d'autres héritiers moins respectueux envers des reliques sacrées. Ainsi tout s'avilit dans ce monde périssable : le portrait qui a réjoui jusqu'au fond de l'âme une femme aimée, qui est devenu plus tard, en se sanctifiant, une image du père; plus tard encore, l'image moins chérie mais aussi vénérée de l'aïeul; plus tard, l'image indifférente du grand oncle; plus tard, le portrait d'un honorable inconnu, finit par être un paravent de cheminée! Ah! n'outragez jamais un portrait, tel vieux qu'il soit; vous ne savez pas les larmes de joie et de douleur qui ont coulé devant lui.

Mes Auvergnats étaient tout à la chose qui les occu-

pait. Le Puy-de-Dôme se fût écroulé à côté d'eux, qu'ils n'auraient pas cessé de pousser les objets désignés, et mis à prix par le commissaire-priseur qui cria, comme j'arrivais :

— Un arrosoir, dix sous ! Dix sous, messieurs, voyez ! Quoique bossué, il a encore une anse en assez bon état. Dix sous, messieurs !

Un grand silence couvrait la criée du commissaire. — Personne ne dit mot. Dix sous, un superbe arrosoir !

Bernardin de Saint-Pierre s'en est sans doute servi, me disais-je. Quand le soir venait, le beau vieillard, à la blanche chevelure, l'ami de Rousseau, prenait cet arrosoir pour rafraîchir quelque arbuste venu avec lui de par delà l'Océan Atlantique. Tout s'évanouit : l'arbuste indien est mort, le poëte aussi ; l'arrosoir est là, et personne, selon le langage du commissaire-priseur, ne dit mot. Ah ! si j'avais un jardin, comme je l'achèterais ! non pas dix sous, mais dix francs, cet arrosoir du poëte. Que faire d'un énorme arrosoir à Paris ?

— Vingt sous ! s'écrie tout à coup un Auvergnat.

— Trente sous ! riposte un autre Auvergnat.

Les autres Auvergnats se regardent. Il y a peut-être une mine d'or, pensent-ils, dans cet arrosoir ; on en offre trente sous.

Et les deux concurrents de continuer.

— Quarante sous !

— Cinquante sous !

— Trois francs ! proclame le commissaire-priseur.

Moi, j'aurais sauté au cou du dernier enchérisseur. Brave homme ! Enfin le cœur lui a battu au souvenir de Bernardin de Saint-Pierre ; il a eu honte de voir à terre,

et poussé du pied, ce meuble vénérable. Allons, tous les Auvergnats ne sont pas à condamner; réparation.

– Une fois, deux fois, trois francs l'arrosoir! Personne ne dit mot; pas de regrets!... pas de remords!... Deux fois, trois francs; deux fois, trois fois : adjugé l'arrosoir!

Mon Auvergnat saute sur son arrosoir, et, le heurtant avec une clef : — Tout cuivre, messieurs! écoutez le son. Cuivre peint en vert. Vous avez cru que c'était du ferblanc. Tout cuivre! A moi l'arrosoir; adjugé!

Et moi qui imaginais que le souvenir de Bernardin avait déterminé l'Auvergnat à devenir acquéreur de l'arrosoir; c'était le poids spécifique du cuivre!

Je m'éloignai avec douleur de ce lieu de dégoûtant négoce pour visiter la maison bâtie et jadis occupée par l'auteur de la *Chaumière indienne*. C'est une maison rustique; les murs n'ont jamais été recrépis; ils sont frustes comme du rocher uni avec de la terre. On dirait un chalet et une chaumière. Sous un toit aigu, comme deux tuiles rapprochées, s'avance un balcon, autrefois soutenu par des piliers de bois, plus avantageusement, sinon plus pittoresquement remplacés aujourd'hui par des potences en fer. L'édifice est couronné par une campanille, sorte de belvédère.

Dans sa construction, le poëte n'avait oublié ni la salle à manger, ni les cuisines, ni les armoires, ni aucune des facilités mobilières de la bonne vie domestique. L'ex-ingénieur n'avait pas nui à l'harmonieux écrivain pour dresser le plan de sa chaumière. Le peintre de Virginie, cette jeune fille que nous avons tous aimée et tant pleurée, avec laquelle nous nous sommes promenés dans le

bois de Pamplemousse, par la pluie, sous un jupon arrondi; que nous aurions voulu sauver du naufrage, si le capitaine du *Saint-Géran* nous eût appelés à son aide, et si nous fussions nés; Virginie, la seule jeune fille qui nous soit restée fidèle, et à laquelle nous soyons restés fidèles, malgré Atala, sa sœur cadette, et bien cadette; le peintre de Virginie, disons-nous, a construit une cave, un cellier, un poulailler d'une exacte utilité. Tout cela est encore en bon état, et révèle l'amour du positif chez le peintre suave des *Amours de Paul et Virginie*.

Du haut de la petite chambre carrée où Bernardin de Saint-Pierre avait établi sa bibliothèque, je vis toute l'étendue de sa propriété et le paysage qui l'entoure, ainsi que de larges feuilles entourent, en septembre, un panier de pêches et de raisins. Elle est au fond de la vallée de Vaux; l'eau de la Juine et de l'Étampe la cerne de tous les côtés. C'est ici, le coude appuyé sur cette fenêtre, les cheveux agités par les vents qui entrent et ne laissent en passant que la lumière et des parfums, qu'il écrivit les *Harmonies de la nature*, ouvrage où se réunissent toutes les images, toutes les pensées ondoyantes et douces dont il se servit pour colorer ses premiers ouvrages; car Bernardin de Saint-Pierre avait trop d'attachement à ses idées pour consentir sans douleur à les renouveler souvent. Son imagination ne fut pas une forêt sauvage comme l'imagination de Shakspeare, ni un parc bien aligné comme celle de Buffon; elle fut un seul arbre. Il tira tout de cet arbre, de même que les Indiens tirent presque leur existence entière du cocotier; avec le lait du cocotier, les Indiens se rafraîchissent et s'enivrent; avec ses fruits ils se nourrissent; avec l'écorce de ses fruits ils se

façonnent des coupes; avec son bois ils construisent des barques; avec ses racines ils tressent des cordages pour leurs barques; avec ses feuilles ils s'habillent.

Dans les *Harmonies de la nature*, Bernardin relève l'arbre sur lequel il a cueilli tous les fruits de son style. L'idée en est poétique; si l'exécution souvent l'est trop. Entre la relation admise des phénomènes de la nature, et la personnification, la consanguinité mythologique des anciens, la distance est si petite, que Bernardin la franchit souvent, et que, sans y songer, il se sent entraîné à chanter les Néréides à propos de la pente des fleuves et des eaux pluviales. Sauf ces défauts, il faut louer, dans les *Harmonies de la nature*, un amour sans borne pour la création, une sagacité exquise à en suivre l'âme répandue partout, unie à tout, expliquée partout. Depuis la plus haute chaîne des montagnes jusqu'au lichen qui croît sur la pente du toit des chaumières, il trace la chaîne des alliances établies par Dieu entre tous les êtres.

Il montre comment Dieu a donné des glaces lumineuses aux peuples privés du soleil, et les vents alisés à ceux qui ont toute l'année le soleil sur leurs têtes. Il explique Dieu par l'union aimante de ses œuvres; raisonnement banal et indifférent dans la bouche des théologiens, raisonnement nouveau sous sa plume. Ses plus belles pages ne sont que le développement de ce système d'association pythagoricienne, né de la nature de son esprit. En allant au Jardin des Plantes, il rencontre un jour, au coin de la rue Saint-Victor, deux enfants qui, surpris par une forte ondée, s'étaient cachés sous le même abri; cet abri était le jupon de la petite fille arrondi en voûte sur sa tête et sur celle du petit garçon qui marchait avec elle.

Vous vous rappelez le parti qu'il a tiré de ce jupon et de ces deux enfants de la rue Saint-Victor, dans *Paul et Virginie;* vous vous souvenez des deux jeunes enfants indiens égarés dans la forêt au milieu de l'orage, marchant nu-pieds, loin de leur habitation. Le poëte ramènera cette ingénieuse association du besoin et de l'humanité partout dans ses tableaux. Il voudra que les papillons, les oiseaux, les plantes, les arbres, les hommes, marchent ainsi deux à deux sous le ciel, soûtenus l'un par l'autre. A côté d'une faiblesse, il mettra toujours l'appui d'une ressource providentielle; et il étendra d'un bout du pôle à l'autre, par un développement poétique, cette image qu'il ramassa, un jour de pluie, au coin d'une rue boueuse de Paris. Ainsi de tout pour les hommes de génie. Dieu fait tomber quelques gouttes d'eau; de ces gouttes d'eau liquides Bernardin fait un poëme; et de ces gouttes d'eau congelées Haüy, sa cristallographie.

Dans cette même chambre où le lecteur a bien voulu monter avec moi, afin d'échapper à la vente mobilière et aux Auvergnats, j'ai oublié de lui offrir un siége, pour qu'il se reposât un instant de mes courses et de mes descriptions. S'il veut, maintenant qu'il s'est assis, me prêter son imagination, je lui rendrai en vérité ce qu'il m'aura donné en poésie, en lui rapportant le récit d'une entrevue dont cette chambre a gardé le souvenir.

Un matin, Bernardin de Saint-Pierre admirait, par ces quatre croisées ouvertes autour de nous, les accidents de lumière du jour naissant. Le ciel avait le doré d'une orange; l'air en répandait le parfum. Peut-être cherchait-il en ce moment de quelle couleur est la vertu des hommes politiques, dans la crise des révolutions, afin de men-

tionner ce miraculeux phénomène dans les *Harmonies* de l'air, lorsqu'un étranger entra à pas silencieux, s'inclina avec respect devant le poëte, et ne s'assit près de lui qu'après plusieurs invitations.

Ce jeune homme était brun et pâle comme les belles têtes du Midi; une cascade de cheveux noirs roulait en longues ondes sur le collet de son habit militaire, largement rabattu. Son regard était à la fois fier, triste et modeste. La longue coupe de son costume, les hautes bottes qu'il portait, les gants blancs effilés qui cachaient ses mains nerveuses, caractérisaient en lui l'officier de la République française au retour de la campagne d'Italie. Il faisait en effet partie de la valeureuse armée de ce nom; ce qu'il eut soin d'apprendre à Bernardin de Saint-Pierre, dès que l'impression dont il avait été saisi à la vue de l'écrivain fut un peu calmée.

— Je vous félicite, monsieur, lui dit Bernardin de Saint-Pierre, d'avoir servi sous le grand capitaine qui a si glorieusement accompli cette campagne. Je comprends sa gloire. J'ai été soldat aussi.

— Je ne voudrais plus l'être, moi, monsieur. La guerre m'est odieuse. Je n'ai ni ambition ni haine. Que me fait le vainqueur? quel bien puis-je faire au vaincu? J'ai tué; voilà tout. Le superbe métier! On m'a brodé des lauriers sur les manches de cet habit; je ne vois que le sang dont ces bottes ont été rougies.

Le poëte tendit la main au soldat. Le soldat pressa cette main.

— Voilà, dit-il dans son expression brève, la véritable gloire! celle qu'a su vous valoir cette éloquente main qui traça *Paul et Virginie*, noms éternels dans la mémoire

des hommes, et dans leurs cœurs. Ah! monsieur, ce jour est le plus doux de ma vie. Je demandais au sort de vivre assez pour vous voir, pour vous dire, devenu homme, les moments délicieux que vous doit mon adolescence; mon rêve s'est réalisé. Le voilà ce trésor de mon enfance, lu dans la poudre du collége, toujours avec moi dans ma vie de jeune homme, avec moi, près de moi, sur les champs de Montenotte et de Lodi.

L'étranger sortit de sa poche un exemplaire usé de *Paul et Virginie;* les feuilles en lambeaux étaient à peine réunies par de vieux fils.

Quelque modeste que fût Bernardin de Saint-Pierre, il fut profondément touché de l'enthousiasme du jeune officier; à l'époque de guerre civile et de guerre étrangère où l'on vivait, il était peu ordinaire de voir un soldat se préoccuper si chaudement d'une idylle indienne et d'un poëte retiré entre un peu d'eau, quelques peupliers et quelques moulins.

— Vous me plaisez, dit Bernardin de Saint-Pierre, non à cause de votre admiration trop indulgente pour l'œuvre d'un jour, mais parce qu'une communauté d'amour nous unit pour l'humanité dont mon œuvre n'est qu'une faible inspiration; et pour la nature qui m'en a fourni les couleurs. Il faut se cacher dans ce moment, jeune homme, pour avouer qu'on aime Dieu, le ciel, les fleurs et la paix sur la terre. La discorde règne toujours, n'est-ce pas, à Paris?

Le jeune officier leva au ciel ses yeux noirs pleins de melancolie.

— Changeons de conversation, monsieur, si vous le voulez. Celle-ci vous est trop pénible. Travaillez-vous à

quelque bel ouvrage? En sont-ce là les premières feuilles?

Bernardin sourit.

— Ce sont de vieilles pétitions au comité directeur de Paris. J'ai été le secrétaire, l'homme de lettres du club révolutionnaire d'Essonne. Les républicains d'Essonne, ayant plus de patriotisme que de style, m'avaient imposé la rédaction de leurs délibérations; il fallut accepter l'emploi. C'est ainsi que je sauvai ma tête.

— L'auteur de *Paul et Virginie*, rédigeant les procès-verbaux d'un club révolutionnaire de village!

— Oui, mon ami, c'est peu poétique, mais c'est ainsi. Depuis j'ai eu cependant quelques loisirs que j'ai consacrés à un ouvrage rêvé toute ma vie, dont j'ai promené l'idée dans les glaces de la Suède et sur les pitons de l'île de France. Je tâche d'y révéler la raison divine à la raison humaine, par la parenté universelle de tous les êtres. De l'ordre physique je fais résulter le bien; du bien, le moral; et du moral, Dieu. Ce livre s'appellera les *Harmonies de la Nature*.

Quand vous êtes entré, j'y travaillais; je songeais à la sage prévoyance de la nature, qui, n'ayant pas dû donner à des êtres différents les mêmes organes, a suppléé à cette inégalité d'avantages par les qualités particulières dont elle les a doués. Le merle voit la cerise que n'aperçoit pas le bœuf; le rouge éclate pour le merle, le vert pour le mouton. Si d'autres animaux n'atteignent pas à la subtilité de ces consonnances, ils se conduisent aussi sûrement par l'ouïe et par l'odorat. Au bruit du genipa dont la chute ressemble à un coup de pistolet, accourent les crabes voyageuses de la nuit. La poule examine le

grain, le cheval sent le foin. « Et un docteur, avec la meilleure loupe, ne voit qu'une espèce de prune dans tous les pruniers du monde; mais un enfant, fût-il aveugle, en différencie toutes les espèces avec son palais. » C'est ce soleil qui se lève sur nos têtes, qui répand les couleurs, le goût, les odeurs, et les distribue du haut du ciel sous le doigt de Dieu. Mais pardon, j'abuse de votre attention en vous arrêtant ainsi sur un livre que vos critiques ne serviront point, car j'en ignore la lointaine publication.

— Je vous en prie, parlez, monsieur, parlez toujours. Je vous écoute comme on n'a jamais écouté. Dans vos *Harmonies*, je le vois, vous exprimerez tout ce que nous avons senti de beau dans le spectacle général de la création sans en deviner le lien. Vous vous mettrez entre Dieu et nous, et vous chanterez.

Les regards pensifs du soldat ne se détachaient pas de la tête ondoyante de cheveux blancs du naturaliste, illuminée par les épanouissements de la lumière du matin.

— Je parlerai aussi des harmonies des astres. Que voulez-vous? ma faible science, je la dois à mon expérience, à mes malheurs. Les aurores boréales, dont j'explique les causes, se lient dans ma mémoire à des années d'infortune passées en Russie, où je débarquai avec un petit écu et un plan de république, — cela ne faisait pas deux petits écus; le mirage des nuées de l'Inde m'a été révélé avec la perte de mes plus belles illusions; mais je n'ose me plaindre, les nuits de France sont encore si belles!

— Et les nuits d'Italie, monsieur; chaque étoile y est

un témoignage vivant d'amitié ou d'amour. Deux amis dans l'exil se promettent de regarder la même étoile à la même heure, et le rayon qu'ils se partagent est le lien qui les unit. Les jeunes filles baptisent de leur nom et de celui de leurs amants les belles étoiles des nuits d'été. Le firmament est plein d'*Antonietta* et de *Cipriano*, de *Lucia* et de *Giacomo*. Si une de ces associations se désunit par la mort, le survivant est consolé dans sa tristesse en voyant luire le souvenir de l'objet aimé au bord de l'horizon céleste où il est attendu.

— Tendre harmonie du Midi, reprit Bernardin de Saint-Pierre heureux de se voir compris, tendre harmonie qui contraste avec une harmonie semblable du Nord, différente dans l'expression. Dans le Midi, les arbres vivent peu; le cœur ne leur confie pas ses emblèmes et ses chiffres aimés; mais dans le Nord, patrie des arbres éternels, on plante deux chênes à chaque union qui se fait de deux âmes. Les étoiles au midi, les chênes au nord, l'amour partout.

Parlez de la nature, ainsi que nous le faisons, aux astronomes de l'Observatoire de Paris, et ils riront, les athées! Savez-vous que M. Cabanis a donné sa parole d'honneur, en plein Institut, que Dieu n'existait pas; ce qui a été inséré au procès-verbal de la séance.

Une amère ironie courut sur les lèvres du vieillard.

— Changeons encore une fois de conversation, vous demanderai-je à mon tour. Écrivez-vous? pourquoi, avec une âme énergique comme la vôtre, ne jetteriez-vous pas sur ce siècle remué par le fer et le feu quelque idée utile, ne dût-elle germer que dans cent ans? Tous les soldats écrivent bien.

— J'écris, répondit en rougissant le jeune officier, et, puisque vos encouragements vont au-devant de ma timidité, je vous prierai de parcourir ce manuscrit tracé dans mes insomnies de guerre; c'est l'œuvre d'un soldat et presque d'un étranger.

— Je vous remercie de votre confiance, répondit Bernardin de Saint-Pierre. J'espère que l'ami n'aura pas besoin d'intéresser le juge dans l'opinion que vous attendez de son impartialité.

Le jeune officier se leva, et, après avoir retiré brusquement son gant, il serra dans sa main émue celle de Bernardin.

— Vous me permettez, n'est-ce pas, de faire partager à tout le monde mon admiration pour vos vertus, et de venir quelquefois respirer avec vous l'air matinal des champs?

— Je ne vous donne que cette dernière permission, répondit en souriant le solitaire d'Essonne.

La grille du jardin se ferma entre lui et son hôte.

Et Bernardin de Saint-Pierre attacha longtemps son regard sur le nuage de poussière derrière lequel avait disparu le jeune officier de l'armée d'Italie et le cheval qui l'emportait vers Paris.

Allons, pensa le philosophe d'Essonne en rentrant dans sa chaumière, il existe encore des âmes d'élite que ne dévore pas la fièvre régnante de l'ambition. Je ne me serais jamais attendu toutefois à la visite d'un ami de la nature, en épaulettes républicaines. Il y a de la simplicité antique dans ce jeune homme : avec quelle modestie il a parlé de lui! avec quelle douleur vraie il a gémi sur la guerre, et comme il a paru jouir, en sage et en poëte,

de cette belle matinée. Le manuscrit qu'il m'a laissé est sans doute quelque savant traité du métier que sa position l'oblige à faire. L'art de la guerre! ironie! — l'art de tuer les arts!

Bernardin de Saint-Pierre se trompait : le manuscrit était un roman pastoral.

Nouvel enchantement! qu'il sera heureux d'exprimer à ce brave officier, quand il le reverra, l'étonnement où l'a jeté le choix du sujet de son livre. Un roman pastoral! Il a donc une affection vraie comme lui, pour la nature et ses tableaux consolants! Les nobles âmes, pensa-t-il, ont besoin de se réfugier dans la fiction d'une littérature douce, lorsque la société se corrompt.

Mais, à son inexprimable regret, les jours s'écoulaient et il ne voyait pas revenir l'officier de la République.

A quelques mois de là, assis auprès d'une table couverte de fleurs qu'il avait cueillies pour servir à quelque description, il goûtait le calme des dernières heures du jour, sous les arbres plantés de sa main.

On vint lui annoncer la visite d'un officier.

— Un officier! c'est celui que j'attends, sans doute, celui que je n'ai plus revu depuis trois mois; qu'il vienne. Accompagnez-le jusqu'ici.

La surprise fut étourdissante pour Bernardin de Saint-Pierre. Il avait bien devant lui la figure de l'officier qu'il attendait, ses cheveux sombres et lisses, ses yeux noirs incrustés, son teint africain, la mélancolie de sa bouche ironique, mais ce n'était pourtant pas le même homme. Dix ans de différence existaient, au moins, entre l'âge du premier et l'âge de celui-ci.

— Je suis le frère, monsieur, d'un officier de l'armée

d'Italie : il eut l'honneur d'être accueilli chez vous, il y a quelques mois.

— Je m'en souviens parfaitement, monsieur.

— Je suis son aîné.

— Il revenait de l'armée.

— Comme moi.

— Il me confia le manuscrit d'un roman que je suis prêt à vous rendre en vous priant de lui dire combien je suis touché des sentiments qui l'animent pour les merveilles de la création, et surtout de son éloquente indignation contre les tyrans et les ambitieux. Son livre sera longtemps de circonstance. Parlez-lui encore, en mon nom, des qualités distinguées de son style, riche d'images et de formes...

— Assez d'éloges, monsieur, je vous en prie ; il ne me serait bientôt plus permis de vous avouer que je suis l'auteur de ce livre ; n'osant vous le soumettre moi-même, mon jeune frère eut ce courage pour moi : il s'estimait trop heureux d'avoir une occasion dans sa vie d'arriver jusqu'à votre retraite. Vous nous pardonnerez la ruse.

Après d'autres paroles gracieuses échangées entre l'officier républicain et Bernardin de Saint-Pierre, celui-ci, en lui montrant les bouquets de fleurs amoncelés sur sa table d'étude, lui dit :

— Je pensais à votre frère, monsieur, au moment où l'on est venu vous annoncer. Quand il me visita, il y a trois mois, je travaillais aux harmonies de la lumière ; de propos en propos il m'apprit qu'en Italie on appliquait aux astres les noms affectueux des personnes aimées. Je trouve la coutume poétique, et je ne comprends pas que

les fleurs soient encore restées sous le joug des vieilles nomenclatures. Avec le plus grand sang-froid du monde, un botaniste vide sous vos yeux des sacs de graines de toutes les formes, et il vous dit : « Ceci est le roi des œillets; ceci est la reine des fleurs. » Que voulez vous attendre d'une science livrée à des grainetiers ? On la fait détester.

— Vous enseignerez à l'aimer, monsieur. Déjà vos *Études de la Nature* en ont popularisé le goût en Europe. Ravi des charmantes leçons que vous en donnez dans votre ouvrage, j'avais établi une horloge botanique dans une villa de Florence, où j'étais logé avec mon régiment. A chaque heure du jour et de la nuit, j'avais une fleur qui s'ouvrait; car je suis passionné pour les fleurs, et je comprends le Hollandais qui prodigue sa fortune à acheter des tulipes, et consume sa vie à les nuancer de couleurs nouvelles.

Famille de cœurs simples, pensait Bernardin de Saint-Pierre en écoutant son visiteur. Un frère adore les magnificences sidérales, et l'autre passe ses loisirs de garnison à cultiver des fleurs, pour en voir épanouir une à chaque heure de la journée. Et ces deux jeunes gens sont soldats; une révolution les a enveloppés de ses replis; la guerre aurait pu les durcir dans la fatigue des siéges, et la conquête les achever par l'orgueil.

— Puisque vous aimez sincèrement les fleurs, voulez-vous, monsieur, que je vous montre celles que je cultive dans mon petit jardin ? Ah ! ce ne sont pas les fleurs de votre conquête, de la féconde Italie ; mais je les ai plantées, et leur parfum est doux au vieillard.

S'appuyant sur le bras de son nouvel ami, le philoso-

phe sortit du bosquet pour le conduire dans les allées de ses parterres.

La soirée était paisible dans la vallée, l'Étampe riait en mouillant les barbes de nymphea élargies sur ses eaux ; du fond de l'horizon le soleil diamantait la cime des herbes en s'enfonçant dans le gazon.

Et, tout en marchant à petits pas, le vieillard disait dans ses préoccupations de belle latinité :

« Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
« Atque metus omnes et inexorabile fatum
« Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari! »

L'officier continua à voix basse : — Oui, heureux le sage qui pénètre les secrets de la Nature, et foule aux pieds les préjugés du monde ! Il ajouta en cueillant une marguerite : Qui adore les divinités champêtres et voit sans envie la pompe consulaire et l'éclat du diadème.

— Ah! monsieur, vous aimez aussi Virgile ; c'est mon poëte, savez-vous !

Et de fleur en fleur, et de vers en vers, le soldat et le poëte récitèrent presque tout le second livre des *Géorgiques* en se promenant.

Encouragé par l'attention de son disciple, Bernardin lui montra les trésors botaniques de ses serres, de belles fleurs dentelées comme avec des ciseaux, d'autres qui regardent toujours le soleil dont elles sont l'image, d'autres prêtes à s'envoler du bout de la tige où elles se balancent.

Après avoir demandé la permission d'emporter quelques fleurs comme un témoignage de sa visite, l'officier républicain prit congé de Bernardin de Saint-Pierre.

— Vos commissions pour Paris, monsieur? je vous prie.

— Portez mes vœux à cette ville désolée; portez-y mes souhaits les plus sincères pour la concorde, et qu'on y trouve bientôt moins d'ambitieux et plus d'hommes comme vous.

— Que désirez vous de Paris? Je veux avoir un prétexte pour me présenter de nouveau chez vous

— Ramenez-moi votre frère.

— Nous reviendrons ensemble, puisque vous le permettez.

Et l'officier monta dans la voiture qui l'attendait à la grille.

En rentrant dans sa chaumière, Bernardin s'arrêta sur le perron pour donner un dernier regard, tout de respect, de religion et d'amour, à l'horizon enflammé du soir.

« Si tous les républicains étaient comme ces deux frères, mon Dieu! la République serait le ciel, et l'on ne voudrait plus mourir. »

Bernardin avait raison de se réjouir, car il avait trouvé l'églogue, lui, et quarante ans avant moi, à cette même place où je n'avais heurté que des Auvergnats.

Mais, tandis que j'étais dans la bibliothèque de Bernardin de Saint-Pierre, le vent ayant changé de direction, le bruit odieux de la vente monta directement à moi avec ses intonations, ses répétitions et ses prix.

Ce furent alors des cris tels que :

Des instruments de mathématiques, à 20 francs, messieurs.

Six rames de papier à lettres, 12 francs.

Des cartes de géographie, à 6 francs.

Six paires de pantoufles vertes, à 3 francs.

C'était à fendre la tête par le bruit, et le cœur par l'indignation. Jusqu'aux pantoufles des poëtes qu'on vend après leur mort! qu'on vend dix sous la paire! Il est vrai que beaucoup d'entre eux, prenant leurs précautions, meurent sans même laisser de souliers sur la terre. Ceci console.

Je fermai les fenêtres pour ne plus rien entendre de cette infâme criée.

Je profiterai de l'isolement pour achever dans le silence et l'obscurité, ainsi qu'elle se dénoua, l'histoire des deux officiers de l'armée d'Italie.

Dans cette bibliothèque, une faible lumière rayonnait un soir sur des feuillets épars et sur la tête baissée et immobile d'un vieillard. Bernardin travaillait en ce moment à la dernière division de son grand ouvrage des *Harmonies de la Nature :* il en était aux *harmonies humaines.*

On frappe à la porte du cabinet. Il se lève pour ouvrir ; il ouvre, et il croit apercevoir la figure de l'un des deux officiers de l'armée d'Italie. Comme il ne les avait plus revus depuis la visite que chacun à part lui avait faite, il ne distingua pas tout de suite si c'était le plus jeune ou le plus âgé qu'il avait devant lui. En examinant de plus près, il fut confondu, car ce n'était ni l'un ni l'autre. Ce troisième officier de l'armée d'Italie, car il avait un costume à peu près semblable à celui des deux autres, était aussi pâle qu'eux ; aussi pensif, aussi triste, sous ses cheveux noirs, que les deux frères, peut-être était-il plus âgé que le premier et plus jeune que le se-

cond. L'étrangeté de cette triple ressemblance ne frappa pas moins Bernardin de Saint-Pierre qui invita l'étranger à s'asseoir.

Il ne fit pas attendre Bernardin de Saint-Pierre pour lui dire qu'il était le frère des deux officiers de l'armée d'Italie venus successivement à Essonne. Encouragé par la bonté avec laquelle ils avaient été accueillis, il se présentait à son tour pour saluer l'ami de Jean-Jacques Rousseau, le pompeux auteur des *Études de la Nature*, s'excusant de n'apporter dans la retraite du sage que l'admiration brusque d'un soldat.

Malgré lui, le philosophe fut entraîné à considérer avec plus de réflexion ce dernier des trois frères que les deux autres, soit par suite de l'irrésistible effet dont sa voix sourde, son regard aigu étaient déjà doués, soit que son immense réputation de capitaine lui méritât ce respect particulier.

Entre ce troisième frère et le poëte, il ne fut question ni de paysages, ni d'étoiles, ni de soleil, ni d'eau, ni de fleurs. L'entretien fut sévère, sans être dépourvu d'onction ; ils parlèrent de l'humanité, de la philosophie et des malheurs du temps; le vieillard avec quelque peu d'amertume et beaucoup d'indulgence ; le jeune homme avec des espérances hardies comme ses conquêtes. Il exposa l'avenir avec une lucidité prophétique, indiquant l'anéantissement de tous les partis les uns par les autres et le prochain retour de la paix.

— Dieu vous entende! s'écria Bernardin de Saint-Pierre.

— Dieu, monsieur, entend toujours ceux qui veulent fermement.

Beaucoup de silences expressifs marquaient les intervalles de cette conversation, qui était moins un échange de mots que de pensées. Vainement Bernardin essaya-t-il plusieurs fois de l'amener sur les campagnes d'Italie, afin d'avoir un prétexte naturel pour louer le courage, le sang-froid, la rare intelligence de son visiteur : celui-ci eloigna constamment ce sujet, autant sans doute par modestie que par l'exquise convenance dont il accompagna toute sa vie ses moindres actions. Sa raison lui avait appris de bonne heure qu'un homme de guerre est une forteresse ; quand il ne foudroie pas, il doit être de pierre. Il savait d'ailleurs combien l'âme du sage est affligée d'applaudir au triomphe de l'épée, même lorsqu'elle n'est point tirée pour servir l'ambition des conquérants.

— L'Italie en feu proclame votre nom.

— J'ai fondé des chaires de philosophie, d'histoire et d'éloquence dans la plupart des villes conquises.

— Montenotte sera une des plus glorieuses victoires de l'armée française.

— J'ai fait pensionner tous les savants de Bologne, de Florence et de Milan.

— Vous avez égalé la renommée des immortels capitaines de l'antiquité.

— Toutes les fois que j'ai pris une ville, mon premier soin a été de commander le respect pour les femmes, les monuments et les propriétés particulières. Avant de faire placer des gardes à ma porte, j'ai toujours ordonné qu'on en mît à l'entrée des temples et des hôpitaux.

— Vous devez avoir de beaux rêves d'avenir, à votre âge?

— Je me suis retiré dans un petit appartement pour continuer, sans distraction, mes études favorites de mathématiques et d'histoire.

Bernardin ne contint plus son admiration pour cette belle pureté de mœurs; et, cessant de louer à contre-cœur les succès militaires de son visiteur spartiate, il s'étendit avec effusion sur ses nobles qualités de législateur et d'homme. Il s'établit aussitôt entre ces deux âmes une union si parfaite, que Bernardin ne crut pouvoir mieux prouver sa confiance à son hôte qu'en lui lisant quelques pages de ses harmonies humaines, dernier tableau de ses *Harmonies de la Nature*. A l'un des trois frères il avait montré le ciel; à l'autre, les fleurs; au dernier, plus grave, il avait révélé les pages graves de son livre.

Combien je dois de remercîments au sort, disait en lui-même Bernardin de Saint-Pierre, d'avoir connu, au déclin de ma vie, au moment de tout désenchantement, trois hommes comme je n'eusse jamais osé en imaginer. Celui-là, digne de comprendre la majesté calme de l'empire céleste; celui-là, tendre comme Rousseau; celui-ci, sage comme Marc-Aurèle, plus sage que lui, car il ne consentirait jamais à être empereur. Et tous trois soldats!

J'en étais là des événements que je ressuscitais en imagination dans la chambre de Bernardin de Saint-Pierre, et que je rapporte ici avec tant de négligence, lorsque j'entendis la voix enrouée du commissaire-priseur mettre à prix un buste.

— Un buste, trois francs.

Le buste de Bernardin de Saint-Pierre, trois francs.

— Quelle profanation!

— Cinquante francs, m'écriai-je en ouvrant la fenêtre, cinquante francs!

— Êtes-vous fou? me dit le commissaire-priseur en relevant la tête, c'est un buste en mauvais plâtre.

— Qu'importe! si c'est celui de Bernardin de Saint-Pierre.

— De Bernardin de Saint-Pierre! Mais c'est le buste du locataire de cette maison, de celui dont nous vendons les meubles, un honnête fabricant de papier.

— Comment! ces meubles, l'arrosoir, le buste, tout cela ne provient pas de la succession de M. de Saint-Pierre?

— Pas le moins du monde. Depuis vingt-trois ans cette maison était occupée par le marchand de papier qui remplaça Bernardin.

— J'ai donc été dupe d'un faux renseignement?

— C'est possible. Cependant ne vous y trompez pas. La maison de Bernardin de Saint-Pierre, qui est aujourd'hui à vendre, n'a pas changé de forme; le jardin et les cours d'eau sont tels qu'ils les a laissés. Au mobilier près, vous n'avez pas commis d'erreur.

Et le commissaire-priseur continua :

— A trois francs le buste!

J'achèverai l'histoire des trois officiers de l'armée d'Italie.

Le premier officier, qui aimait les étoiles et les rayons du soleil, et qui n'était pas ambitieux, fut plus tard Louis Bonaparte, roi de Hollande.

Le second officier, qui chérissait les fleurs et les horloges botaniques, et qui n'était pas ambitieux, fut plus tard Joseph Bonaparte, roi des Espagnes et des Indes.

Le troisième officier de la République, frère des deux autres, qui adorait l'humanité, la paix et la philosophie, et qui n'était pas ambitieux, fut plus tard Napoléon Bonaparte, empereur des Français et roi d'Italie.

Voilà l'églogue que Bernardin de Saint-Pierre trouva : deux rois et un empereur !

Je n'osai plus me plaindre d'avoir rencontré, en cherchant aussi l'églogue de mon côté, des prairies peintes à l'indigo, des fabriques de poudre à canon sous les rosiers, et de jeunes paysannes qui sont imprimeurs.

LA MAIN CACHÉE.

L'hiver dernier, je me rendais, chaque vendredi soir, au fond du Marais, à une réunion que présidait avec une grâce parfaite une dame d'ancienne famille appartenant à la robe. J'avais plus consulté mes goûts et mes habitudes tranquilles que mon âge, en demandant la faveur d'être introduit au milieu des esprits graves, des caractères solennels dont se composait cette société; on y voyait peu de jeunes gens du monde, rarement des femmes qui n'eussent accompli leurs quarante ans. Si le hasard en fourvoyait d'une date moins certaine, elles ne revenaient pas deux fois. Le souvenir leur restait des longues bougies jaunes qui répandaient une lueur jaune sur des figures jaunes; des fauteuils rouges au fond desquels se dessinaient en relief, brodées, fils noirs sur fils blancs, deux mains de justice; de la tapisserie d'Aubusson, vert-pomme, où l'on distinguait, divisé par panneaux blafards, le fameux duel du baron de Bouteville avec le marquis de Beuveron, au milieu de la place Royale représen-

tée au naturel. Plus loin on voyait le baron de Bouteville appréhendé par le prévôt et ses gens, à Vitry-le-Brûlé; plus loin enfin, sur un dernier panneau qui masquait une porte, on assistait à l'exécution en place de Grève du baron de Bouteville, qui obtint, comme grâce royale, d'avoir la tête tranchée tout habillé. — On n'oubliait pas non plus les hautes croisées grises, les tableaux hors de proportion, où noircissait à faire frémir une série de portraits de juges, de présidents à mortier, tous coiffés de perruques qui leur donnaient l'aspect d'autant de lions noirs, rugissant sous leurs crinières.

Au bout de quelques mois, on se familiarisait avec ces terreurs. Graduellement j'osai regarder sans effroi le portrait du grand aïeul de la maison, debout dans son cadre d'un pied d'épaisseur, et en costume rouge de juge à la chambre ardente. — Je lui aurais touché la main.

Je serais fâché pour ma reconnaissance de repousser dans les ténèbres du fantastique les figures sévères, mais bienveillantes et bonnes, qui m'ont toujours si noblement accueilli, et que j'espère bien retrouver cet hiver dans les mêmes dispositions pour moi : Dieu veuille que la cholérine et les rhumes catarrheux de l'automne n'en aient pas éclairci le nombre !

Ces figures portent un caractère admirable de résignation pour qui sait le chercher sous des rides tracées en 89, élargies sous l'Empire, et que la Restauration n'a pas fermées, les réactions n'ayant jamais réparé les ruines des révolutions. Ce caractère se révèle surtout par des yeux ternes qui ont déteint de bonne heure; effet des grandes tempêtes qui ont soufflé dessus. Voyez le ciel après un orage.

Cependant, à conservation égale, je préfère les vieilles femmes aux vieillards, et particulièrement celles qu'aucune infirmité ne gêne, vivaces et noueuses, qui ont vieilli jusqu'aux dernières branches, en ployant, mais sans rompre. Quel charme de restaurer sous l'huile vive de la pensée ces peintures de l'Herculanum monarchique; d'unir patiemment écaille à écaille, comme une mosaïque de Pompéi, cette peau dont le soleil a repris les couleurs; de glisser derrière la glace de l'œil un rayon bleu; de meubler d'ivoire cette bouche autrefois si rieuse et si fière!

Mais ne vaut-il pas mieux prendre la vieillesse pour ce qu'elle est? Et qu'elle est belle la vieillesse de ces femmes qui n'ont plus de sexe, tant elles ont de philosophie pratique, tant elles ont vu et connu : femmes par leurs dentelles à point d'Alençon, pendantes à leurs poignets, par leurs robes de damas où chantent et voltigent des oiseaux de grandeur naturelle, par leurs mains veineuses et frêles; hommes par leur inflexible mémoire, par les passions qu'elles n'ont plus, mais dont elles ont conservé le souvenir pour les combattre à armes égales chez d'autres; sentant et raisonnant, persuasives, confidentes discrètes, et de bon conseil pour les jeunes, lorsqu'ils souffrent et se plaignent à elles, à voix basse, leur disant : « Vous « voulez mourir parce que vous aimez; nous avons voulu « mourir aussi, et vous voyez!... » Elles s'animent, et, sans amertume pour le passé vers lequel vous les ramenez et vers lequel elles se laissent doucement conduire, elles semblent ajouter : « Vous êtes compris, mon ami, « et, si nous avions encore dix-huit ans, les confidentes « de vos maux en seraient peut-être les réparatrices. »

La maîtresse de la maison m'eut bientôt mis au courant du personnel peu nombreux, mais choisi, de ses soirées. C'étaient des débris d'anciennes familles, qui n'avaient à se reprocher aucune condescendance, fût-ce la plus faible, pour les séductions de l'Empire, et qui n'avaient demandé à la Restauration que l'innocent privilége de reprendre leurs habitudes.

Madame de Hacqueville m'avait permis de me rendre de bonne heure auprès d'elle, afin de me faire connaître par ordre les personnes qu'elle honorait comme moi de sa maison. Cette complaisance avait deux fins : celle de me prémunir, en m'indiquant plusieurs points dangereux, contre les méprises de la conversation, et celle de m'inspirer du respect et de l'attachement pour des personnes avec lesquelles j'aurais vécu un siècle, sans que leur modestie cherchât à m'inspirer d'autre vénération que celle de leur âge.

Un soir, comme d'habitude, je pris place auprès d'elle et en face de la large cheminée dont les flammes éclairaient la plaque du foyer chargée d'un Louis XIII métamorphosé en Pluton, dieu de l'enfer. Le doigt dirigé vers le cadran de la pendule, elle me marqua sur le cercle des minutes l'entrée invariable de chaque familier du salon. A neuf heures trois minutes, vous allez voir paraître M. de Guemarec, me dit elle, un descendant de ce magistrat, qui, forcé, par la volonté de son père et de pédantesques traditions de famille, de prendre la robe, pour laquelle il éprouvait un profond éloignement, se promit de juger toujours contre sa conscience. Fidèle à son engagement tacite, il renvoya trois fois d'une accusation qui entraînait la peine capitale trois hommes dont la cul-

pabilité lui était démontrée. Au bout de six ans, ces trois hommes furent reconnus véritablement innocents. M. de Guemarec avait donc été juste en violant comme juge sa raison et sa conscience. Le père du jeune magistrat n'insista pas davantage, et la charge fut vendue. Neuf heures trois minutes! — Et M. de Guemarec entra.

A neuf heures vingt minutes nous avancerons le fauteuil, reprit madame de Hacqueville, pour M. le baron de Grignolles.

— N'est-ce pas, interrompis-je, ce vieillard aux cheveux à peine gris, au regard si pénétrant, dont les manières sont si distinguées?

— Vous le connaissez, répondit madame de Hacqueville.

— Je ne pense pas que sa vie ait été signalée par de grands actes d'énergie.

— Vous vous trompez peut-être.

Poursuivi pendant la Terreur, et arrêté pour je ne sais plus quel crime politique, M. le baron de Grignolles fut enfermé dans une tour bâtie sur le bord de la Loire. Il y gémissait oublié depuis un an, lorsqu'on se souvint un jour de lui : son sort ne fut plus douteux. Nantes allait bientôt ouvrir son comité de salut public; le baron serait jugé et exécuté en deux heures. Son geôlier était un patriote dur : d'ailleurs sa tâche était d'obéir, d'avoir des verrous, des chiens, et non une conscience. Ce geôlier avait, outre ses chiens, une femme et une petite fille belle comme les fleurs qui poussent au pied des tours. M. de Grignolles intéressa par sa jeunesse la femme du geôlier, et par ses blonds cheveux sa fille, qui ne se lassait pas de jouer avec leurs boucles. M. de Grignolles avait alors

vingt ans; il n'en paraissait guère que dix-sept. C'est une demoiselle qu'ils vont tuer demain, murmurait quelquefois le geôlier en lui portant son pain et son eau.— Pour deux jours qu'il a à vivre, tu devrais bien, lui disait sa femme, le faire venir avec nous; il mangerait du moins encore une fois à table, et il verrait le ciel de cette croisée. On ne voyait pourtant pas très-clairement le ciel de la croisée du geôlier, œil-de-bœuf évasé en meurtrière, mais sans grilles ni barreaux; car, dans ces temps de prisons improvisées, la captivité péchait toujours par quelque côté; — pas du moins du côté de la clémence des juges. Ce n'était point le cas toutefois de trouver leur prudence en défaut. Trente pieds mesuraient la distance entre le bord de la croisée et le niveau du fleuve, très-large et très-rapide en cet endroit de la Loire. — Qu'il vienne, répondit le geôlier, mû, non par la pitié, mais par l'indifférence; et M. de Grignolles descendit du donjon à la geôle. A sa vue, la femme du gardien de la tour éprouva un vif attendrissement, et la meilleure preuve qu'elle voulut lui en donner, ce fut de tirer le petit rideau bleu de la croisée pour lui laisser admirer le ciel et le fleuve, après avoir déposé sur ses bras la petite fille qui aimait tant ses cheveux blonds. M. de Grignolles remercia avec effusion, s'approcha de la croisée, regarda le ciel, le fleuve, puis il prit l'enfant et le lança dans la Loire.

Le geôlier se précipite sur un couteau, la mère vers l'escalier de la tour, M. de Grignolles par la croisée; désespoir! il peut à peine passer. Par une lueur d'intelligence foudroyante, le geôlier comprend que le premier qui tombera dans l'eau sera le sauveur probable de sa

fille; il aide M. de Grignolles; il le pousse par la plante des pieds hors de la croisée, dans le fleuve. Un instant sur l'eau, une demi-minute sous l'eau, et l'enfant est ramené vivant au bord de la Loire et sans avoir eu le temps seulement d'être imbibé. Ne demandez pas ce que fit ensuite M. de Grignolles; puisqu'il traverse en ce moment la cour, c'est qu'apparemment il fut sauvé par son acte d'héroïsme et d'inhumanité.

Neuf heures vingt minutes. M. de Grignolles s'avança vers madame de Hacqueville, lui baisa galamment la main, et m'envoya un sourire gracieux du bout de ses doigts chatoyants de diamants.

En se penchant à mon oreille, car ses confidences, à mesure que les visiteurs arrivaient, devenaient moins permises, madame de Hacqueville me dit tout bas : — Au tour des dames maintenant. A neuf heures trente-cinq, vous offrirez ce tabouret à madame d'Aiguerousse.

— Madame d'Aiguerousse n'est-elle pas votre amie intime, celle qui tient constamment sa main droite cachée sous son mouchoir, qui ne joue jamais, et offre tout de la main gauche?

— C'est madame de Casa-Bianca que vous venez de me dépeindre, et non madame d'Aiguerousse.

— Elle est donc étrangère?

— Non; mais son mari, général d'un corps d'armée sicilien sous la République, portait ce nom très-illustre en Italie. Je doute fort que madame de Casa-Bianca soit noble du côté de sa famille. Heureusement notre amitié se lie par des nœuds aussi sacrés que ceux du rang et de la naissance. Grâce à elle et à son mari, excellent militaire dont elle est veuve, nos propriétés de la vallée des

Alpes-Maritimes, quoique frappées d'expropriation par la loi, furent épargnées, et nous furent rendues plus tard dans l'état de valeur et de prospérité où elles sont aujourd'hui. C'est un cœur plein de nobles qualités, celui de madame de Casa-Bianca; je vous conseille de les apprécier.

— Et pour quel motif cache-t-elle toujours sa main droite, le savez-vous?

— Je l'ignore, et je ne le lui ai jamais demandé. Si elle n'a pas prévenu ma curiosité sur ce point, c'est que probablement ma curiosité l'aurait blessée. J'aime mieux conserver une amie que d'apprendre un secret qui pourrait me la faire perdre, et qui doit bien peu m'intéresser, je présume.

— Vous excuserez mon indiscrétion, répondis-je à madame de Hacqueville; mais vous m'avez jusqu'à présent appris tant de faits précieux sur vos amis, que j'ai été enhardi à vous demander quelque éclaircissement sur une particularité qui m'a frappé.

Madame de Hacqueville s'appuya avec bonté sur mon épaule. Elle se levait pour saluer madame de Casa-Bianca, la dame à la main cachée.

Durant les quelques instants que madame de Hacqueville mit à recevoir et à complimenter madame de Casa-Bianca, entrèrent, par groupes plus nombreux, tous les habitués de la réunion. Le silence fut le même. On allongea des tables d'écarté, les cartes furent jetées et battues sans bruit comme par des ombres qui semblaient jouer à qui passerait d'abord dans la barque de la Fable.

Tout le monde jouait, excepté madame de Casa-Bianca et madame de Hacqueville. La main droite de la première

était cachée comme de coutume; la gauche se dessinait sous un gant blanc par des formes qui devaient avoir eu une grande pureté, au temps où l'on pouvait hasarder la même remarque sur le pied et la taille de madame de Casa-Bianca.

Elle paraissait avoir cinquante ans, quoique, en réalité, elle passât de beaucoup cet âge; mais une constitution naturellement forte, une vie aventureuse avec un mari soldat sous la République, et pendant les premières guerres de l'Empire, avaient trempé, pour ainsi dire, les traits de madame de Casa-Bianca. Il y a des générations de femmes, comme des générations d'hommes, plus énergiques selon les temps. Sous l'Empire, les femmes, qui, derrière les caissons, les tambours et les drapeaux, suivaient l'armée, la grande armée, se coloraient d'une teinte militaire fort originale. Sans perdre de leurs grâces, elles gagnaient beaucoup, à leur retour, à se prodiguer dans les salons, où, sans citer précisément les coups de sabre qu'elles avaient donnés, elles charmaient l'attention en causant Hulans et Mameloucks, en dépeignant les belles moustaches des uns, les riches cachemires des autres. Sous leurs broderies, leurs soies, leurs chevelures flottantes et un peu bronzées par le soleil, quelque chose de femme et de militaire à la fois se trahissait en elles; debout, elles semblaient à l'alignement; assises, elles paraissaient posées en amazones au bord de la selle du cheval. Elles étaient les cravates des drapeaux portés par leurs maris victorieux.

Madame de Casa-Bianca n'avait conservé de cette fierté martiale qu'une tenue exacte, relevée par un costume de la blancheur la plus sévère.

La soirée s'avançait dans la nuit. Allongées par les heures, les mèches des bougies montaient, rouges et en champignons, vers le plafond. Ces portraits de famille, qui, sous une demi-clarté favorable à toutes les crédulités de l'imagination, semblaient vouloir descendre les escaliers sombres et dorés de leur niche, pour s'asseoir parmi les joueurs; l'illusion contraire qui prêtait un cadre à ces vivants, immobiles comme des portraits, et flottants dans la vapeur de cette immense salle que tout le bois empilé dans la cheminée ne réchauffait pas; ces vieillards, qui, vivants ou morts, passaient par tous les degrés de la décoloration, à mesure que l'heure du sommeil les touchait au front; ces tapisseries qui s'animaient et marchaient quand une ombre ondulatoire glissait sur elles, et devenait, pour ainsi dire, la couleur d'un dessin rongé jusqu'au fil, et si bien et si vraisemblablement, que le sieur de Bouteville tirait avec une effrayante vérité sa rapière au milieu de la place Royale, et montait plus loin, sur l'échafaud en grève, tout habillé; une nuit froide au dehors, tempêtueuse, tout remplissait l'âme de silence et de tristesse.

— Assez joué, dit un vieux marquis en repoussant les cartes. Voilà nos dames qui s'ennuient de nous entendre causer si peu : ce n'est guère galant.

Depuis quelques quarts d'heure, en effet, les dames quittaient une à une la partie, pour se rapprocher du feu, et tenir compagnie à mesdames de Hacqueville et de Casa-Bianca.

— Racontez-nous, président de Page, une histoire du temps passé.

— De ma jeunesse, veut dire madame de Hacqueville?

— Président, je ne demande jamais un service l'épigramme à la bouche.

— De ma jeunesse; mais de laquelle encore? j'ai eu ma jeunesse de président au parlement, ma jeunesse d'émigré, ma jeunesse de soldat dans l'armée de monseigneur le prince de Condé. Voilà trois jeunesses.

— Dites-nous la meilleure.

— Ce sera la première.

Le président poussa un soupir.

Tous ceux qui avaient été jeunes exhalèrent aussi un soupir.

Je crus entendre soupirer les tableaux.

Ma première jeunesse me vit président au parlement: c'était en 88; j'avais vingt ans. Vous connaissez ma famille; son rang me donnait droit à cette éminente charge; aux yeux du peuple et des philosophes, mes opinions tolérantes, mon déisme, mon admiration sensée ou non pour les encyclopédistes, me rendaient digne, disait on, de distribuer la justice aux hommes, en attendant le jour où les hommes s'en passeraient, devenus tous tolérants, déistes et encyclopédistes.

Quelques sourires malicieux se croisèrent à ces paroles railleuses de M. de Page, lancées en fuyant contre les encyclopédistes dont M. le président avait été le plus ardent propagateur. Du reste, il l'avait avoué.

— Mes opinions philosophiques, mes liaisons étroites et publiques avec les niveleurs, m'imposaient l'obligation, sous peine d'être taxé par eux d'un zèle hypocrite, et tel n'était pas le mien, d'agir sur les masses en proportion de mon influence et de ma position élevée. Tous devaient mettre la main à l'œuvre de la réformation. Placé au

sommet de la société, ma tâche fut d'adoucir la rigueur des lois dont je commandais l'application; nos lois, vous le savez, horrible mêlée de textes ennemis, confusion de coutumes contradictoires, et se terminant toutes par le même mot : la mort!

Madame de Hacqueville sonna doucement pour qu'on apportât du bois et qu'on fît chauffer de l'eau pour le thé.

— Je fus donc chargé d'être indulgent quand la loi était sévère; d'en ignorer le texte sanglant, quand il rougissait sous mes yeux; comme homme, de me mettre à la place du juge; comme juge, de chasser le bourreau. Sans orgueil de ma part, il m'était permis de croire qu'entre toutes les missions de la philosophie nouvelle j'avais la plus directe et la plus expressive. Car où tendaient toutes les théories? à détruire les préjugés; en quoi se résumaient fatalement, comme fait, ces préjugés? dans la mort. Moi j'avais pour mission de l'anéantir dans la loi.

Malheureusement ma volonté seule ne suffisait pas. Sur douze juges, je n'avais, moi treizième, comme président, que ma voix isolée; ma voix forcée de prononcer en public les arrêts qu'elle avait combattus dans la délibération. Haï bientôt à la cour pour ma tolérance, suspect à mes confrères, tous routiniers sanguinaires, mon dévouement fut nul. Quelques-uns même, par esprit de corps, se montrèrent plus sévères qu'auparavant envers les accusés, et, mon rôle leur étant devenu à charge, ils le réduisirent à être plus odieux à mesure que je penchais à le rendre plus humain : voici comment ils y parvinrent.

Les moins âgés de nous, — nous n'avons plus d'amour-propre sur l'âge, n'est-ce pas? — les moins âgés

de nous ont vécu du temps où la question judiciaire n'était pas encore abolie. La question judiciaire, qui cassait un doigt pour un demi-aveu, un bras pour trois quarts d'aveu, une cuisse pour un aveu entier, et qui, avant de savoir tout, vous avait broyé la tête d'un coup de barre de fer, ou crevé la poitrine en l'emplissant d'eau. En 88 donc — la question ou la torture existait encore. Calculez, cela ne fait pas quarante-cinq ans. Nous avions les uns dix ans, les autres quinze; j'en avais vingt. 88 doit être si rapproché pour nous, que je me souviens de quelques événements antérieurs au moins de six ans.

Ainsi, par exemple, cinq ans avant 88, époque sur laquelle je vais rappeler votre attention, en 83, je me souviens fort bien de Françoise, ma sœur de lait, qui, sa mère, ma bonne nourrice, étant morte, vint à pied de Montereau à Paris, à travers vingt lieues de neige. Enhardie par la misère, par le désespoir, et peut-être par le lien commun du même lait que nous avions puisé au sein de sa mère, Françoise m'attendit sur l'escalier de la Sorbonne, institution où j'achevais mes études de droit; et, lorsque je sortis au milieu des élèves, mes camarades, fils des plus hautes familles de robe, elle s'enlaça à mon cou et m'appela son frère!

Je fus pour elle un frère. Accueillie chez moi, je lui fis une condition heureuse entre une domesticité douce et des attentions sans contrainte pour son éducation que j'allais reformer. Ce petit épisode de ma première jeunesse vous assure avec quelle fidélité ma mémoire garde le souvenir des événements qui la suivirent, et particulièrement de celui sur lequel je vous ramène.

Mes ennemis au parlement, à propos de je ne sais plus

quel procès en matière de fausse monnaie, imaginèrent, pour abattre mon orgueil de tolérance, et me faire passer au dehors pour aussi redoutable qu'eux, de ressusciter, et ils en avaient le droit, l'application de la torture. La discipline me bâillonnait : je ne pouvais protester ni par mes actes, ni par mes paroles, ni par mes écrits, contre cet infâme attentat à l'humanité. Il y a plus, ma bouche fut obligée de proclamer solennellement l'emploi de la torture dans les procès que dirigeait ma présidence. Ma réputation d'homme sage, de magistrat vertueux, fut perdue. Le peuple me confondit avec mes odieux confrères, et ceux-ci s'applaudirent de m'avoir presque aussi avili qu'eux dans l'opinion. Les philosophes me méprisèrent; dans l'âme je les remerciai.

Ce ne fut pas le soufflet public que j'avais reçu sur la joue qui me blessa le plus : ce fut l'affreuse idée d'avoir fait revivre, par une mesure de vengeance dont j'étais la cause, la torture qui brise les os, déchire les chairs, boit le sang, et renvoie innocent de l'accusation.

Je fis écrire sous main des mémoires pleins de larmes, de paroles chaudes et vraies, et senties, car j'étais celui qui condamnait à la question; je fis présenter au roi Louis XVI des placets où je ne déguisais pas même mon écriture : rien n'eut un résultat. Aucun nom ne recommandait ces protestations. Le peuple les lisait avec avidité, mais la cour les brûlait : on torturait en attendant.

A cette époque, je fus volé.

Madame de Hacqueville sonna de nouveau pour que la bonne servît le thé et ranimât le feu.

Très-curieuse, la vieille bonne, après avoir méthodi-

quement rempli son office, s'accroupit près de la cheminée; elle aussi voulut écouter.

— A cette époque, je fus volé, reprit M. de Page, et je portai ma plainte au procureur général, mon confrère.

Le vol consistait en une tabatière en diamants de la valeur de vingt mille livres, et j'y tenais d'autant plus, qu'elle venait de la succession de mon père.

Le procureur général alla aux enquêtes. Il fallut lui livrer ma maison et ses moindres recoins. Cette condescendance était rigoureusement nécessaire, si je voulais charger la justice de mon affaire.

La tabatière en diamants fut retrouvée.

Un des gens de la cour la découvrit dans la paillasse du lit de Françoise, ma sœur de lait.

Il se fit alors un mouvement général dans le salon de madame de Hacqueville.

Le président de Page laissa mollement tomber sa main de son jabot sur le côté : ce récit lui coûtait.

— Françoise, ma jolie sœur de lait, la fraîche paysanne de Montereau, celle qui était venue se jeter à mon cou, par la neige et le givre, sur les escaliers de la Sorbonne; Françoise, à la peau encore duvetée de la campagne, mais déjà un peu lisse par la retraite et l'heureuse vie, Françoise...

Le marquis aspira une prise de tabac; mais je vis tomber le tabac à terre.

— On la traîna devant les juges ; je voulus me récuser : on m'imposa le devoir de présider; on se reposa par ironie sur mon impartialité naturelle. Mes ennemis se réjouirent, et le peuple menaça de me lapider quand il sut que j'avais ordonné...

Ici M. de Page se tut ; je n'entendis plus que le feu qui petillait, que les oscillations de la pendule. Les portraits étaient plus bruyants que les hommes dans ce moment.

M. de Page reprit haleine : — Que j'avais ordonné la question : car Françoise nia d'abord tout : le vol, les circonstances du vol, en me rappelant toujours Montereau, sa mère, la neige, la Sorbonne, notre fraternité.

J'avais ordonné la question.

Françoise fut dépouillée de sa robe.

Oh ! comme crie une jeune fille qu'on met nue devant des juges ! Dieu épargne ce cri à vos arrière-petits-fils !

On lui remplit le ventre d'eau ; Françoise cria moins.

Mais Françoise me regarda ! J'ai reçu, messieurs, un coup d'épée dans ma vie, qui m'a traversé le foie ; j'ai moins souffert.

On lui broya le genou dans une genouillère de plomb.

Françoise cria moins.

A cet endroit du récit du président, la bonne de madame de Hacqueville tomba sur le parquet et frappa du front contre les chenets. M. de Page courut vers elle, lui rejeta la tête en arrière, et, après l'avoir examinée avec terreur, il s'écria : — Françoise était blonde ; puis elle est morte !

On lui mit du feu au creux de l'estomac.

Françoise ne cria pas.

Messieurs, Françoise était innocente ; je le savais : c'est moi qui avais caché la tabatière en diamants dans le lit pour faire juger, condamner et mourir Françoise.

Toutes les femmes se voilèrent le visage. Si j'avais eu

un couteau, je l'aurais planté tout droit dans l'estomac du vieux président.

Mais le président ferma les yeux, se recueillit un instant, et dit :

— On lui brisa la main droite, tous les doigts, toutes les phalanges; comme ça.

Le président fit un geste : mes nerfs claquèrent.

— Et ma vue, continua le président, se perdit dans un nuage de sang.

Françoise s'était évanouie en avouant le vol ; oui, elle l'avait avoué ! mais ajoutant que j'étais son frère de lait, qu'elle était venue de Montereau à Paris, à travers la neige, pour m'embrasser sur les escaliers de la Sorbonne.

Le président achevait à peine sa phrase agonisante, que je vis se lever d'à côté de madame de Hacqueville, comme un fantôme, une femme qui, retirant avec gêne et douleur son gant, laissa pendre, hors de ce gant, une main flottante, brisée et molle, qu'elle posa sur la tête de M. de Page : écrasé, le vieillard leva les yeux avec épouvante sous cette main qui planait.

Les autres vieillards étaient pâles : je me regardai dans la glace : je l'étais plus qu'eux : j'étais vert.

Des larmes, des sanglots, sortaient de la bouche de ces deux ruines, l'une brisée par l'autre; et M. de Page prit cette main, la porta sur ses lèvres, la baisa comme l'hostie sainte au moment de mourir, et il fut pardonné, comme au moment de mourir.

Car madame de Casa-Bianca passa le seul bras qu'elle avait de libre autour du cou de M. de Page ; et l'on eût dit alors la Prière, qui est une femme mutilée, dans le

ciel, enlevant le Repentir, qui est un ange sur la terre.

. . . . . .

— Le soir, il y avait bal à la cour, acheva le président; j'y parus en costume de juge, en robe rouge, portant la condamnation à mort de Françoise. Posant un genou à terre, je dis au roi Louis XVI :

— Sire! on a brisé les os, cet après-midi, à ma sœur de fait accusée de vol; c'est moi qui l'ai accusée : elle a tout avoué dans les tortures, Sire!

— Eh bien? dit le roi.

— Sire, j'avais inventé ce vol!

Le roi recula de terreur.

— Et pourquoi cela, monsieur?

— Parce que je voulais prouver à la France qu'avec la torture, le mensonge le plus affreux était cru, et que la vérité la plus sainte était assassinée. Sire, c'est la jeune fille que j'aimais le plus au monde que j'ai sacrifiée à cette épreuve. On croira désormais à mon opinion.

— Messieurs, que le bal continue, dit le roi Louis XVI.

Et, se tournant vers son chancelier :

— Monsieur, dès ce soir, la question est abolie en France; faites savoir cela à notre royaume.

LA

VILLA MARAVIGLIOSA.

I.

Blaise, jeune peintre, comptait au nombre de ses belles qualités celle de n'être jamais allé en Italie. Né à Paris et dans la rue Saint-Honoré, ce qui lui donnait le droit de se considérer comme doublement Parisien, il admirait Paris, sans le ravaler par un éternel parallèle avec Rome, la ville des Césars, la ville des papes, la ville des rois dépossédés, la ville des villes. Le Louvre l'arrêtait de surprise; il ne méprisait pas le jardin du Luxembourg, quoique un peu symétrique; ni celui des Tuileries, malgré les nourrices assises au pied des marronniers, et les corbeaux perchés au haut des arbres; il pensait avec les étrangers que les boulevards sont une promenade incomparable, les Champs-Élysées un magnifique développement de perspective, et les quais une assez somptueuse galerie de maisons et de monuments.

J'ai dit que Blaise était peintre : on me pardonnera

donc d'ajouter que Blaise étendait son affection pour Paris au delà des barrières. Rien n'égalait à ses yeux la beauté des campagnes arrosées par la Seine, l'Oise et la Marne. Sans affaiblir, par des comparaisons qu'il n'aurait su d'où tirer, le charme dont il était pénétré quand il dominait quelque vallon, il abondait en éloges sentis pour les coteaux de Bellevue, de Meudon et de Montreuil; il bénissait Dieu de n'avoir oublié ni l'île Saint-Ouen, ni l'île Saint-Denis, quand il avait pétri le monde. Saint-Germain ne lassait jamais sa vue enchantée; Chantilly, ses pieds; Chaville, Sceaux, Montmorency, faisaient battre son cœur. Un jour il m'arriva, dans une conversation avec Blaise, de parler de la Bièvre : la Bièvre est un petit ruisseau noirâtre avec lequel on fait des tapis; on croit toujours qu'il roule du coton; eh bien! ce nom l'émut jusqu'aux larmes. J'aurais respecté sa douleur; Blaise fut le premier à me dire avec attendrissement : — C'est là que je pris le sujet de mon premier tableau.

— Le sujet d'un tableau sur la Bièvre où il n'y a ni eau, ni arbres, ni maisons!

— Il n'y a qu'un peu d'eau, c'est vrai, me répondit Blaise, mais je l'ai fidèlement rendue; cette eau n'est pas ombragée par plus de vingt petits arbres noueux, mais ces petits arbres sont assez bien transportés sur ma toile, si j'en crois tes éloges. N'est-ce pas toi qui as loué les plates-bandes de choux et de céleris, vues à travers ces petits arbres?

— Je me souviens maintenant, répondis-je à Blaise, de ton tableau; entre tes choux et tes céleris tu as placé une blanchisseuse qui a un mouchoir rayé sur la tête et un petit chien blanc à côté d'elle.

— Je remercie ta mémoire : tu comprends à présent pourquoi le nom de la Bièvre me touche quand on le prononce devant moi. Le premier sujet d'un tableau, c'est la première femme qu'on a aimée. On s'en souvient.

— C'est plutôt la dernière. Mais n'importe.

Ce court dialogue que je rapporte me fait souvenir de dire au lecteur que Blaise aimait beaucoup, au début de notre intimité, à reproduire, dans ses tableaux, les premiers arbres venus, tortus ou droits, feuillés ou non ; il ne choisissait jamais. Dieu choisit-il ? Sa joie était infinie à peindre des choux, des choux bien nuancés ouverts comme des roses, pleins de larges flaques de pluie ; et, en général, tout ce qui ne s'élevait pas trop au-dessus de l'horizon des artichauts. Il avait en grande vénération ceux qui peignent le Chimborazo couvert de neige ; le Gange et le Meschacébé, entraînant des îles entières ; l'Atlas et les Bédouins qui y campent ; les pampas d'Amérique et les lamas qui y broutent ; mais il ne se sentait pas porté à les imiter pour beaucoup de raisons : entre autres, parce que ces peintres étaient logés dans la Chaussée-d'Antin, d'où ils n'avaient pu voir le Chimborazo et les lamas, et parce qu'au fond il croyait, sans trop se fanatiser pour cette opinion, que la nature est aussi variée et aussi féconde en grâces et en couleurs dans la feuille du chou que dans la feuille du palmier. J'étais parfaitement de son avis.

— Pourquoi non, je vous prie ? Dégradation ! mettre à côté de l'arbre aux immenses rameaux le chou qu'on fait bouillir ! Je suis fâché d'une chose, c'est qu'on ne fasse pas bouillir le palmier. Quoi ! comparer un canard à un

cygne! un mouton à un cerf! une chaumière à un palais!

— Je compare.

— Mais alors il n'y a pas de vrai beau?

— Non.

— Mais alors vous mettez Raphaël au-dessous de Téniers?

— Non, je les mets à côté l'un de l'autre.

— Mais alors vous placez sur la même ligne le tableau de M. Lehmann, les *Jeunes Filles pleurant leur virginité*, et le tableau de Lantara, représentant de *Jeunes Blanchisseuses pleurant la perte de leur battoir*.

— Non, car je place Lantara infiniment au-dessus de M. Lehmann, parce que nous savons tous de quelle manière des blanchisseuses pleurent la perte de leur battoir, et que nous ne savons pas plus que M. Lehmann comment, il y a cinq mille ans, les jeunes filles pleuraient leur virginité.

Ce n'est point mon ami Blaise qui se permettait ces opinions; il était trop bienveillant pour ses confrères; il souffrait beaucoup même quand j'osais m'exprimer ainsi devant lui.

Malgré sa modestie naturelle, malgré son talent réel pour le genre de peinture auquel il s'était livré, malgré ce genre de peinture, et la place toujours fausse qu'obtenaient ses tableaux à l'exposition; malgré le peu d'attention que daignaient lui accorder les journalistes, il parvint à avoir un nom presque aussi connu que ceux qui veulent ramener à la religion par l'art, et au christianisme par le bleu de Prusse. Blaise ne voulait ramener à rien, tout au plus à rendre justice aux effets pittoresques d'un

moulin à charbon se découpant sur un horizon pur et accidenté par des plants de betteraves et du linge blanc étendu sur des cordes.

La dernière année de notre première période d'amitié, il exposa *un Cabaret de Gentilly*. C'était adorable de vérité : comme la tonnelle était finement peinte; on respirait l'odeur de chèvrefeuille, on sentait fléchir sous les doigts les branches de sureau; que le vin coulait bien d'un tonneau en perce posé sur deux tonneaux vides! comme les côtelettes grillaient au feu! que l'aubergiste était content de ses hôtes! comme les jardiniers attablés mangeaient avec appétit! c'était un petit chef-d'œuvre; il excitait la faim. Paul Véronèse, ce dieu de l'école vénitienne, dis-je à Blaise au milieu du salon carré du Louvre, a peint des hommes à table, mais toi, Blaise, tu les as fait manger. — Chut! me répondit-il, ne va pas dire de mal de Paul Véronèse!

— Je ne dis de mal de personne; mais quand on est à table, même en peinture, c'est pour manger. Or, dans la *Cène* de Paul Véronèse, je vois de puissants princes et de superbes dames à table, mais je n'en aperçois pas un ni pas une qui mangent, ni qui soient en mesure de manger de sitôt. C'est peut-être plus héroïque de ne pas peindre les grimaces qu'on fait quand on mange, mais ce n'est certes pas plus vrai.

Blaise me répondit finement : — Il y a pourtant une dame dans ce tableau qui a un cure-dent à la main.

Cette réflexion de Blaise me prouva que Paul Véronèse savait le mensonge de son tableau, et qu'il avait, en homme habile, recouru à la poésie de l'apparence pour ne pas répudier entièrement le commun de la réalité.

— Mais le commun, c'est souvent le vrai, mon ami Blaise

Blaise eut peur de notre conversation ; M. de Forbin passait, et nous avions sur la tête une *Mort de Lucrèce* de soixante pieds de long. Le tableau pouvait tomber, et M. de Forbin nous entendre.

A quelques jours de là, les journaux annoncèrent les récompenses accordées aux artistes qui s'étaient le plus distingués au Salon. Qu'on juge si je cherchai dans la liste rémunératrice le nom de mon ami Blaise. Je lus au *Moniteur*.

« Sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur :

« M. A..., qui a peint une baigneuse ;
« M. B..., qui a peint une baigneuse ;
« M. C.... qui a peint une baigneuse ;
« M. D.. , qui a peint une baigneuse ;
« M. E..., qui a peint une baigneuse.

Trente peintres de baigneuses étaient nommés chevaliers de la Légion d'honneur. Quant à mon Blaise, qui n'avait représenté avec infiniment de vérité que des tonneaux, des côtelettes et un restaurateur, il n'en était pas fait la plus légère mention.

Le choléra ne revient que tous les cinq six ans ; la famine n'est presque plus connue ; la lèpre a disparu du monde ; les baigneuses sont restées.

Quand un peintre ne sait pas même achever un bon tableau d'histoire, quand il ne peut se tirer avec honneur d'un Romain ou d'un Grec, quand il ne sait pas composer un groupe de sénateurs, quand il ne sait ni asseoir ni poser debout un personnage, quand il ignore s'il fera

d'un pan de sa toile un Dieu, un membre du gouvernement provisoire de l'Hôtel de Ville ou une cuvette, il en fait une baigneuse, parce qu'une baigneuse est une chose nue, sans forme, sans expression et sans dessin, et qui vaut la croix de la Légion d'honneur.

Je ne vis plus Blaise ; il s'était peut-être suicidé devant son tableau, que le gouvernement n'avait pas même marchandé, lui qui marchande tant.

Deux torts fort graves résultent des récompenses mal appliquées : le premier, d'encourager la médiocrité ; le second, de désespérer le talent qui n'a rien obtenu. Reste à prouver qu'elles ne sont pas bien appliquées.

Auparavant, rappelons deux maximes de morale établies de toute éternité ; nous serons dispensés d'émettre des personnalités à l'appui de notre raisonnement, ce qui nous convient fort ; et nous simplifierons le raisonnement, autre avantage pour tout le monde.

Première maxime : le talent doit être modeste.

Deuxième maxime : le ministre ne donne la croix qu'à ceux qui l'ont demandée. Mais, si un artiste de mérite est modeste, il ne sollicitera jamais la croix ; s'il obtient la croix, c'est qu'il n'aura pas été modeste ; s'il n'a pas été modeste, il n'a donc pas de talent.

Accordez la morale et le ministère, si vous pouvez ; cela me paraît plus fort que la logique.

Le ministère ne s'excuse qu'en laissant supposer qu'il force les gens de talent à n'être pas modestes.

Quoi qu'il en soit, nul n'a une récompense s'il ne la demande, je ne dis pas une fois, mais trois fois. On adresse trois pétitions. La première, type des deux autres, est ainsi conçue :

« Monsieur le ministre,

« Mon tableau, mon livre ou mon père, mérite quelque attention de votre part. Je serais heureux et fier, après avoir obtenu quelques suffrages dans le public par mon tableau, par mon père ou par mon livre, de recevoir une distinction plus flatteuse, et que je laisse à votre justice de m'accorder. »

On ne répond pas à la première pétition.

On ne répond pas à la seconde.

Si la date de la troisième pétition correspond aux anniversaires de Juillet, on est nommé chevalier de la Légion d'honneur, concurremment avec cinq maires, six gardes municipaux et un homme de lettres, qu'on décore pour faire un compte rond. L'homme de lettres est décoré, *quoique* homme de lettres.

Je connais un peintre de paysages qui espère être décoré lorsqu'on découvrira l'éléphant de la Bastille.

Blaise ne s'était pas suicidé; il m'apparut un beau matin.

Une révolution s'était opérée en lui ; il s'en était même opéré plusieurs. D'abord il était sale ; ses cheveux étaient longs ; une redingote honteusement courte et un air inspiré complétaient son ensemble.

Je frémis. J'étais sûr que sa première phrase serait : Je pars pour l'Italie. Ce ne fut que sa seconde phrase.

— Rends-moi un service, me dit Blaise; indique-moi un nom moins trivial que le mien. Blaise ! on rit quand je le donne. C'est comme si je m'appelais Colas.

— Et quand tu t'appellerais Colas, cela t'empêcherait-il d'être un grand peintre de paysage et de genre?

Blaise pâlit à ce mot de paysage.

— Voyons, ne vas-tu pas te nommer : Arthur, Alfred, ou encore plus ridiculement Heinz ou Hoff? On fait son nom, mon ami Blaise. De César jusqu'à nous, tous ceux qui ont porté ce nom glorieux ne sont pas plus connus que les chiens auxquels il a été pareillement donné. Vois si les peintres italiens, — le seul cas où il soit raisonnable de les prendre pour exemple, — ont reculé devant la misère de leurs noms. L'un s'appelle — *il Guercino*, — le louche ; — l'autre — *Zucchero*, — sucre. Ceux-ci n'ont pas même de noms patronymiques ou de famille ; ils sont tout sèchement désignés par le lieu de leur naissance, — *il Parmesan, il Perugino*, — le Parmesan, le Pérugin.

— Je m'appellerai donc Blaise, en Italie?

— Tu vas donc en Italie?

— Cela te contrarie?

— Beaucoup pour toi.

— Cependant c'est là que sont les grands maîtres.

— Je pensais que tu avais le projet de copier la nature en Normandie ou en Bretagne, en Provence ou dans l'Auvergne, et non les maîtres qui n'ont copié personne. Si tu crois que c'est une nécessité d'arpenter l'Italie pour être un grand peintre, apprends-moi où allaient Raphaël, Michel Ange, Bramante, Véronèse, et tant d'autres qui n'allaient pas en Italie, puisqu'ils y étaient? Que prendras-tu de ces grands peintres? la couleur de la chair? Fais monter la fille de ta portière ; si elle n'a pas sur les épaules et sur les joues une chair mille fois plus vraie que toutes les chairs des peintures de Raphaël, je consens à avoir toute ma vie un tableau d'histoire sous les yeux.

Quoi! que veux-tu encore leur prendre? la couleur des étoffes? Va chez Delille, et emprunte-lui des étoffes comme il en vend; des cachemires, des brocarts, des soieries de Lyon; oppose-les ensuite aux plus éclatantes draperies de Véronèse, et dis-moi, Blaise, si les manteaux et les pourpoints de tous les convives des noces de Cana ne sont pas de véritables haillons à côté? Que cherches-tu encore à imiter? la composition? Ceci ne se copie pas, tu le sais. Qu'iras-tu donc faire en Italie?

— Oui, me répondit timidement Blaise, on ne doit copier personne quand on se borne au petit paysage de chevalet; mais lorsqu'on aborde l'histoire, les grandes pages, le grandiose, la haute couleur, le pompeux, le magnifique, il faut parcourir l'Italie pour étudier les merveilles de Raphaël d'Urbino.

— Tu dis Urbine, toi! Je comprends pourquoi maintenant tu aspires à changer de nom.

Blaise reprit: — Les merveilles del Tintoretto, del Guercino, del Tiziano, del Perugino.

— Tais-toi, Blaise. D'abord je sais un peu l'italien, et tu n'en sais pas un mot. Tu es de Paris, parle ta belle langue de la rue Saint-Honoré. Mais, pour Dieu et pour dernière raison, vois si les Italiens, qui ont constamment Raphaël, le Tintoret, le Guerchin, le Pérugin, sous les yeux, en sont meilleurs artistes pour cela. Ils peignent comme les Anglaises chantent. Le plus vil encan de l'Europe n'achèterait pas au prix de la toile le tableau du peintre italien moderne le plus renommé. Pourtant, depuis cinq cents ans, ces messieurs sont en possession de ces miracles de peintures que tu vantes.

— D'autres en profitent.

— Quels autres? Les artistes français de l'école de Rome? Soyons polis pour ceux qui y sont : n'en parlons pas. Mais soyons justes pour ceux qui n'y sont jamais allés, qui même ont voyagé ailleurs qu'en Italie. Ne citons que deux noms. Decamps, l'inqualifiable Decamps, n'a vu que la Turquie, où certes les galeries n'abondent pas; Roqueplan, le plus gracieux coloriste de l'époque, le plus vif, le plus frais des dessinateurs, l'imagination la plus fertile et la plus jeune, l'artiste qui a revêtu la verve du Midi de la patience du Nord, Roqueplan n'a visité que la Hollande.

— Mais cependant le ministre envoie les artistes en Italie pour s'y perfectionner!

— Vois s'il y va lui-même.

— Tu réponds par des épigrammes.

— Blaise, mon ami, tu es trop décidé à partir pour que je t'arrête; le succès des peintres de baigneuses t'empêche de dormir : fais ta baigneuse, mais je me souviendrai toujours, moi, des moulins de Montmartre que tu peignais si bien; Montmartre, les Batignollès à gauche, Saint-Denis plus loin dans la brume; le grand chemin et les voitures couvertes de poussière; un troupeau de bœufs, des troupeaux de moutons, et des choux partout; des choux! Blaise, à donner envie de les manger.

Blaise me regardait avec indécision.

— Et ton *Cabaret de Gentilly*, Blaise, quelle belle chose!

— Eh bien! accepte-le, s'écria Blaise : ce sera un souvenir d'amitié.

— Je le garderai, Blaise, pour te le rendre quand il vaudra 10,000 francs.

— Tu es fou. Vaudra-t-il jamais cela?

— Il aura ce prix quand tu auras peint en Italie ou à ton retour beaucoup de Vierges à la chaise, au donataire, au poisson, au berceau; quand tu auras copié longtemps les Raphaël, les Titien et les Michel-Ange.

Plus tolérant que moi dans ses opinions, Blaise s'adoucit et me dit en me serrant la main :

— Je vais aussi en Italie pour changer d'air, pour étudier un autre ciel, d'autres mœurs. J'aime l'Italie d'après le tableau qu'en font tous ceux qui en reviennent; ta haine ne s'étend pas jusqu'au peuple de cette contrée, je pense?

En parlant ainsi, Blaise intéressait mon respect à ses projets de voyage, et imposait silence à la discussion.

— Adieu, me dit Blaise, je pars ce soir pour Marseille, où je m'embarquerai pour Gênes; de là j'irai en Toscane. A Florence, je suis recommandé chaudement au comte de Frontifero qui possède une magnifique galerie de tableaux dans sa maison de campagne sur l'Arno, très-connue des étrangers sous le nom de la *Villa Maravigliosa.*

— Et tu te rends en Italie pour changer d'air, disais-tu?

Blaise sourit et me tendit la main.

— Je t'écrirai.

— Tu m'écriras.

II

Blaise ne m'écrivit pas, selon l'usage entre amis. Mais un an après nous déjeunions ensemble au cabaret de Gentilly dont il m'avait donné une si ravissante vue.

C'est là qu'il me raconta son voyage en Italie.

Je le laisse parler.

— Il est d'usage, dit Blaise, que les poëtes espagnols ajoutent au titre de leurs pièces de théâtre l'épithète de fameuse : *la fameuse comédie;* cela ne tire pas à conséquence, on ne les lit pas davantage. Les Italiens sont Espagnols en tout ce qui concerne les monuments de leur patrie. La pierre la plus brute a été témoin d'un grand crime. Pour cinquante francs, ils vous vendent le crime et la pierre. Je ne pouvais faire un pas dans Gênes, où je débarquai, sans marcher sur un souvenir, au dire de mon cicérone. D'abord la rue était célèbre dans la ville; ensuite la maison était célèbre dans la rue; la croisée était célèbre dans la maison; il y avait un clou célèbre sous la croisée. On me vola ma montre devant le palais de Doria, du grand Doria, qui avait été le plus vertueux homme de son temps.

Dans les rues de Gênes, je rencontrai beaucoup de chiens errants, de la poésie européenne, de ceux à qui la faculté de médecine du goût conseille les voyages en Italie pour se remonter un peu l'imagination. A les voir, on dirait qu'ils veulent emporter tous les monuments dans leur valise : ils mangent les palais, les cathédrales,

les arcs de triomphe; ils dînent avec du marbre de Carrare, et se désaltèrent avec l'air bleu, l'air venu d'Ionie. Ils feraient supposer que nous n'avons pas d'air en France. Comme ils voyagent, non pour voyager, mais pour avoir voyagé, selon la spirituelle expression d'Alphonse Karr, ils remplissent des vessies d'air bleu; ils plient soigneusement des rayons de soleil dans leurs cravates; ils mettent des échos de la vague sonore dans leurs portefeuilles; et, de retour en France, ils versent les rayons, le bleu, le vague, le sonore, dans leurs amplifications, et ils vous font avaler, sous le titre de voyage, un grog mousseux, peu enivrant, mais facile à boire.

En débarquant à Gênes, j'eus la fièvre du pays, maladie qu'on doit à l'air bleu et à la vague sonore. Après mon rétablissement, je n'eus rien de plus pressé, comme tu l'imagines, que de chercher à m'introduire dans les galeries de peinture de cette célèbre cité, qui a des jardins sur les toits, parce qu'elle n'en peut avoir au plain-pied.

Le possesseur de la première galerie que je désirais connaître mariait sa fille; l'entrée me fut refusée.

On réparait l'escalier de la seconde galerie; je fus prié d'attendre quelques mois pour la visiter.

Le maître de la troisième galerie n'aimant pas les Français, il ne leur accordait pas la faveur de la leur montrer.

Trois motifs principaux d'exclusion auxquels on doit s'attendre, et qui existent depuis qu'il y a des galeries en Italie : le mariage de la fille de la maison, la réparation d'un escalier, une inimitié politique.

Je partis donc de Gênes pour Florence, n'ayant encore admiré que l'air bleu, et n'ayant entendu que la vague sonore. — J'arrivai à Florence.

Le comte de Frontifero, à qui j'étais recommandé, n'était pas aussi fier que la plupart des seigneurs italiens; il ne se proclamait pas issu d'Hercule comme la famille d'Este, ni de Mars comme beaucoup d'autres maisons florentines; il ne prétendait descendre, assurait-il avec beaucoup de candeur, que d'Énée, nom dont il ne prenait que la première initiale, par une modestie encore plus louable. Il signait Éne Frontifero.

Quoiqu'il ne tînt pas de la succession d'Énée sa belle *villa maravigliosa*, située à quelques lieues de Florence, sur l'Arno, il n'est pas moins vrai que cette superbe propriété appartenait depuis un temps immémorial, mais non avant Énée cependant, à sa famille, fière d'avoir donné trois papes à l'Église, six gonfaloniers à la ville de Florence, et un incomparable amateur aux beaux-arts. Cet incomparable amateur, c'était, cela va sans dire, le comte Énée de Frontifero.

Il résidait toute l'année à sa *villa maravigliosa*, renommée pour ses eaux, ses jardins, ses bois, et surtout pour sa galerie de tableaux.

Ce mot de villa éveille, dans la mémoire de ceux qui ont admiré les colossales vues de Piranesi, des constructions gigantesques, auprès desquelles Fontainebleau et Versailles sont des joujoux. Mais quand on ne connaît la villa Panfili (aujourd'hui villa Doria), la villa Corsini et la villa Ferroni, que d'après ce dessinateur, on n'imagine pas que ces résidences se composent d'une maison fort bourgeoise, d'un jardin où il y a beaucoup d'eau, parce

que l'eau ne coûte rien à Rome, et d'une foule de petits tombeaux, parce qu'il est plus facile, en creusant le sol romain, de trouver des tombeaux que de n'en pas trouver.

Mais j'étais alors, continua Blaise, sous le coup de soleil de l'enthousiasme. J'appelais pin d'Italie le plus contrefait des arbres; palais, un monstrueux amas de marbre; et je m'agenouillais avec ferveur devant la première villageoise venue pour l'adorer comme une madone. Je jouais, en Italie, le rôle de don Quichotte en Espagne. Est-ce que l'Italie n'aura pas un jour son Cervantes?

— Je le souhaite de tout mon cœur, ajoutai-je en versant à boire à mon ami Blaise.

— La réception que me fit le comte Énée de Frontifero me ravit, et j'avoue, encore à présent, que sa villa justifie le titre de merveilleuse qu'elle porte, quoique Piranesi ne l'ait pas honorée de son crayon exagérateur.

Dès ma première visite, le comte mit un noble empressement à me montrer les tableaux de sa galerie, qu'un jour très doux voilait d'un bout à l'autre. Des rideaux d'un vert tendre répandaient une ombre uniforme et imprimaient à l'âme attentive ce mystère religieux particulier aux églises. Sous cette influence de lumière affaiblie et de respect, les ouvrages sévères de l'école romaine se faisaient pardonner l'insuffisance de leur couleur, et les peintures de l'école vénitienne n'éblouissaient pas, aux dépens de la pensée, par leur éclat trop vif.

— Bref, tu fus enchanté, Blaise, de ta première visite au comte de Frontifero?

— Si enchanté, que je n'avais joui que par une fa-

veur exceptionnelle de la liberté de parcourir sa galerie; ce qu'il m'apprit après m'en avoir laissé jouir dans ses moindres détails. Mes éloges le payèrent du reste de sa complaisance. J'épuisai avec lui le vocabulaire de l'admiration : beau! très-beau! corrosif! sublime! emportant! frémissant! hennissant! A la fin, je ne louais plus : je trépignais, j'étais en convulsion, en colère. Me portant à des excès blâmables d'exaltation, je fus sur le point de sauter sur les épaules du comte. Son grand âge et le nom d'Énée me retinrent seuls. Cependant l'usage était pour moi : les étrangers ne louent pas autrement. Il fut content. Pour l'être absolument de mon côté, j'aurais désiré voir ses tableaux dans un jour, sinon meilleur, du moins plus grand. Mais je modérai cette envie, comptant sur une prochaine visite, et heureux de me ménager des jouissances pour la durée de mon séjour à Florence.

— Préparez-vous à contempler, me dit ensuite le comte de Frontifero quand nous fûmes parvenus à la dernière travée de sa galerie, le plus précieux de mes tableaux, celui que je ne montre pas à tous les yeux.

— Un Tintoret?

— Mieux que cela.

— Un Raphaël? m'écriai-je, pour couper court.

— Mieux que cela.

— Mieux que Raphaël!

— Ma fille. Regardez!

Le comte tira un rideau, et je vis une jeune personne occupée à peindre une Vénus, d'après le Titien.

— Elle s'appelle Vénus, comme son modèle.

La jeune fille se leva.

— Elle est digne de ce nom! m'écriai-je.

Mademoiselle Vénus rougit, et me pria de lui dire mon avis sur la copie qu'elle peignait.

— Te voilà amoureux, mon pauvre Blaise! je gage.

— Amoureux fou. O Italie! pensai-je, patrie du soleil, des arts et de la beauté! Dieu créa la beauté pour l'Italie et la laideur pour les autres pays. Quels cheveux sabins avait mademoiselle de Frontifero! quels regards toscans! quel cou volsque! quelles mains samnites! quelle peau campanienne! quelle grâce de bas-reliefs dans sa tournure! Odieux! murmurai-je encore en l'admirant; odieux! cent fois odieux le souvenir des Françaises, et des Parisiennes surtout! Il n'y a pas une Parisienne qui soit sculptée, qui ait du style. Ce sont de jolies femmes, voilà. Et qui est-ce qui n'est pas jolie femme?

— Comme tu étais loin, mon pauvre Blaise, des blanchisseuses de Gentilly! Et qu'arriva-t-il de cet amour?

— Attends. Pour m'achever, mademoiselle Vénus de Frontifero parlait le français comme l'italien...

— C'était un prodige.

— Elle avait même l'accent de Versailles. Je trouvai sa copie admirable de tous points. Nous allâmes déjeuner ensuite sous un bosquet de ses jardins, les plus ravissants de la terre. Les arbres de France sont des bourgeois à côté de ces princes de la végétation. Quels poëmes que les fleurs d'Italie. Nos roses puent; nos jasmins infectent, comparés à ces fleurs. O Florence! la bien nommée, la ville des fleurs!

— Tu disais toujours cela, Blaise?

— Oui, mon ami. Je ne te parle pas des fruits. De même que le prince Carraccioli trouvait que la lune de Naples était plus chaude que le soleil de Londres, de

même, moi, je trouvais que les écorces des citrons de Florence valaient mieux que les pêches de Montreuil.

— Enfin?

— Bourré d'admiration, d'enthousiasme et d'amour à la fin de cette première et délicieuse visite, je pris congé du comte de Frontifero et de sa fille, mademoiselle Vénus. L'un et l'autre m'accompagnèrent jusqu'à la grille de la *villa maravigliosa*, me faisant promettre de venir les revoir bientôt.

Comme je les saluais pour retourner à Florence, le comte de Frontifero me dit : — Le lien des arts est celui de l'amitié. Permettez-moi de vous donner un avis, quelque familier qu'il va vous paraître. Florence est une ruine pour les étrangers. Où est la nécessité de se ruiner? Pardon, encore une fois, de ravaler votre attention à des détails mesquins de la vie. Mais la vie existe. Je sais un hôtel noble, décent, commode, à deux pas d'ici. Vous y serez bien nourri, parfaitement logé, à un prix raisonnable. J'insisterais encore pour que vous y allassiez, quand même je n'aurais pas un éminent intérêt à vous savoir notre voisin.

— Mais comment! comte, je serais trop heureux d'être à deux pas de votre palais. C'est moi qui dois me confondre en excuses de voir un homme de votre rang, de votre naissance, de votre fortune, de votre talent, s'abaisser à me chercher un logement. Je me rends de ce pas à l'hôtel que vous m'indiquez.

— A l'enseigne de *Brutus sacrifiant ses fils*.

Beau pays! m'écriai-je en saluant le noble comte Énée. Jusqu'aux enseignes de l'Italie qui sont une moralité et une peinture! Question résolue pour l'Italie : ramener à la vertu par les enseignes de cabaret.

— J'oublie de te dire une chose, ajouta Blaise avant de terminer cette première partie de son récit : le comte de Frontifero portait un habit de velours rouge.

Moi, j'ai oublié d'en dire une autre bien plus importante au lecteur. Blaise avait soixante mille livres de rente. Il peignait par goût et non par nécessité.

III

Je me logeai, comme je te l'ai dit, à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils*. Il n'était pas des plus élégants; mais de mes croisées j'apercevais la *villa maravigliosa*, et cet avantage valait bien le plus fastueux mobilier du monde. Ensuite, rien ne m'était facile comme de me figurer que le *Dominiquin* avait occupé ma chambre, et que je me servais du pot à eau de Paul Véronèse. Mon aubergiste n'était pas un homme à égorger ma chimère avec son couteau de cuisine. Au contraire; si bien que, lorsqu'il m'arrivait de lui dire : Signor Policastro, ne serait-ce pas chez vous que Bramante, se trouvant dans l'impossibilité de payer un plat de haricots à un de vos aïeux fort âpre à l'endroit de la carte, dessina sur le mur le portrait de ce plat et de ces haricots, et s'acquitta de cette manière pittoresque?

— Comment! si c'est ici; où voudriez-vous que ce fût?

— Me montreriez-vous ce souvenir d'un grand homme?

Ici le signor Policastro balbutiait et se rejetait sur les Français, spoliateurs universels de l'Italie. Évidemment

les Français avaient emporté le dessin et le mur dans un fourgon. Outre son amour pour les arts, mon aubergiste avait un prodigieux talent de cuisinier. La cuisine italienne! mon ami, rien ne l'égalait à mes yeux. Je souriais de mépris au souvenir de la cuisine parisienne, sans poésie et sans fromage! cuisine de la décadence propre à produire des peintres de genre et une foule d'autres maladies; mais la cuisine historique est là. Du fromage partout, du fromage dans les légumes! du fromage dans la viande; du fromage dans les fruits, du fromage cuit dans du fromage.

— Rien ne manque à notre gloire nationale! s'écria un jour il signor Policastro en posant devant moi six mets au fromage.

— Rien, ajoutai-je, signor Policastro, si ce n'est de mettre du fromage dans le café.

— Je laisse un instant il signor Policastro pour passer à son noble voisin, le comte Énée de Frontifero, et à sa gracieuse fille, *Venere di Frontifero*.

Mes visites à la *villa maravigliosa* se multiplièrent. Je fus de la maison au bout de deux mois.

Ma passion pour mademoiselle Vénus marcha du même pas que mon enthousiasme pour la galerie de son père, la cuisine de leur voisin, mon aubergiste Policastro, et que mon ravissement pour l'air bleu et les rayons jaunes. La vérité m'oblige à dire que le comte m'interdit peu à peu, sous divers prétextes, l'entrée de sa galerie.

Tu t'imagines peut-être que j'aimais sa fille à la française, naturellement et avec discrétion, ramassant son gant pour toucher sa main. C'était un amour lyrique et par stances; je lui disais une canzona de Pétrarque, elle

me répondait par un sonnet. Il est bien entendu que je ne lui déclarai pas ma flamme dans un salon, sur un prosaïque fauteuil, entre le chambranle d'une cheminée et un cordon de sonnette. Nous nous parlions d'amour italien, chaud, ardent, mêlé de fleurs et de poison, dans les jardins de la *villa maravigliosa*, tout pleins de ruines, de cyprès, de tombeaux. Le jour fortuné où je lui exprimai un aveu qui la rendit rouge comme un laurier-rose, elle était entourée de pierres funéraires. Sous ses pieds on lisait :

DIIS MANIBUS.

Sa main droite flottait sur cette inscription :

AELIAE ROMANAE
CONIVGI DULCISSIMAE

Et quand je portai mes lèvres à son front, manière antique de recueillir une douce réponse, je lus au-dessus de sa tête :

SUB ASCIA DEDICAVIT.

Que ta pudeur se rassure : bientôt devaient se célébrer mes fiançailles avec mademoiselle Vénus de Frontifero.

— Et tu l'as épousée? Et la galerie est à toi, et la belle villa maravigliosa t'appartiendrait?

— Écoute. Je n'étais pas fâché de connaître dans le pays la réputation de mon futur beau-père, avant de me lier pour toujours à sa fille. La villa est un bourg, et chaque maison de ce bourg, hôtellerie, magasin, atelier, dépend de la villa; juge si les locataires me dirent du bien du seigneur Frontifero, leur propriétaire. On me savait son ami, je répéterais les rapports élogieux qu'ils m'en

feraient. De là quelque adoucissement au prix de leur loyer. Il y eut apologie universelle.

Mais un événement me fournit les moyens d'apprécier plus directement le caractère et les mœurs du comte, mon futur beau-père.

Un soir que, retiré dans ma chambre, je dessinais un buste d'après l'antique, j'entendis du bruit à côté. Minuit sonnait. Les chiens avaient cessé d'aboyer, les chanteurs de se mêler aux aboiements des chiens; un calme universel régnait dans la maison et dans les greniers. Conduit par le bruit que faisaient deux voix, je me dirigeai vers la cloison, et, à travers les fentes, j'aperçus Policastro, mon aubergiste, éclairant le comte de Frontifero qui entra et s'assit dans un fauteuil. Policastro posa la lampe sur la table et s'assit également.

Policastro ouvrit un livre, qu'à sa forme et à ses taches de graisse je reconnus pour être celui des recettes journalières. C'était un grand livre au fromage. Le comte prit une plume, et, après avoir parcouru avec une gravité qui semblait alarmer son compagnon, il se mit en posture d'écrire.

— Voyons, messer Policastro, vous dites :

DINER POUR UNE FAMILLE ANGLAISE.

Deux pollastri.	30 fr
Un jambon rôti.	50
Un bricoli stracinato.	10
Fegato à la milanaise.	12
Pasta frolla.	8
Total.	110 fr.

— Rien que cent dix francs ! Tous les jours donc la hau-

teur de vos additions diminue, à l'exemple des pyramides d'Égypte. Vous vous ensablez, signor Policastro. Vous nous ravalez. Les Anglais ne voudront plus venir chez nous. Ils aimeront autant faire des économies en France qu'ici. Cent dix francs! vous vous imaginez sans doute qu'on obtient des canards avec des œufs d'araignée.

— Mais, seigneur comte, les Anglais ont encore accusé la carte d'être bien pesante.

— Qu'ils restent chez eux, ces voleurs! bientôt ils ne nous laisseront pas un seul Caracalla sur pied, ni un seul tombeau; ils emportent tout à Londres. Dans peu c'est à Londres qu'on ira voir l'Italie. Mais revenons au foie à la milanaise. Une fois pour toutes et par Bacchus, voulez-vous doubler vos prix, oui ou non?

— Mais on dit que j'écorche, que je lapide les voyageurs.

— Lapidez! on leur en montera des villas comme la mienne! belles eaux, superbe galerie, pour des bricoli stracinati à dix francs! — Puisque vous n'avez pas le courage de votre profession, Policastro, je vais vous assigner l'invariable prix de chaque mets; si vous y dérogez, je vous chasse.

Et le comte écrivit sur le tableau où étaient gravés les noms de tous les mets qu'on trouvait à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils*, les prix de chacun d'eux.

— Mais, signor, s'écriait à chaque ligne l'honnête Policastro, personne ne demandera plus de poisson frit ni de légumes bouillis, si vous les portez si haut. Respectez au moins les ragoûts au fromage; vous les dénaturaliserez par vos exagérations de prix. Vous exilez les *tagliarini*, vous perdez les *ravioli*. Ah! seigneur comte, grâce

pour les macaroni. Ne les profanez pas. Depuis cinq cents ans, c'est un prix fait. Les peuples antiques n'y ont pas touché. C'est un prix sacré. Vos pères l'ont fondé. Votre aïeul Énée!...

L'impitoyable comte Frontifero, appuyant sa main gauche sur son épée, comme pour soutenir son bon droit, traça sur la carte le prix onéreux et nouveau des macaroni, et il se leva.

Policastro saisit les pans de son habit rouge.

— Je vous dirai tout ce que je pense maintenant. Aucune considération ne me retient plus. Votre conduite est odieuse. Malheur à la maison d'Énée! sa destruction approche.

— Taisez-vous, Policastro, ou je saurai vous remplacer.

— Vous ne l'oseriez, comte!

— Qui m'en empêcherait?

— Votre intérêt.

— Bah!

— Voulez-vous donc que je fasse connaître ce qu'est votre villa?

— Policastro, mon ami...

— Voulez-vous que je publie ce qu'est votre galerie?

— Policastro, *mio caro!*

— Faut-il que je dise ce qu'est votre fille?

— Policastro! Policastro! mon associé. Voyons, ne nous fâchons pas, je rabattrai quelque chose sur les macaroni, et que la paix règne entre nous.

D'un trait de plume Frontifero modifia le tarif des macaroni, et l'aubergiste et le comte se serrèrent la main, comme deux souverains heureux, après un congrès ora-

geux, de terminer l'entrevue par une plus étroite alliance.

— Blaise, ton comte est un fou.

— Pas si fou ! tu t'en convaincras plus tard. Je le fus, moi, quand j'eus été témoin de cette scène où mon beau-père, descendant d'Énée, m'était apparu sous les traits d'un restaurateur et où il avait été si mystérieusement question de la *villa maravigliosa*, de sa galerie et de la belle Vénus, celle qui m'apportait en dot la galerie et la villa. Y avait-il quelque tache à sa réputation ? *Voulez-vous que je dise ce qu'est votre fille?* cette menace de l'aubergiste Policastro tonnait à mes oreilles. Vénus était-elle coupable ?

Quand la paix fut conclue entre l'aubergiste et le comte, celui-ci ôta son habit rouge et l'accrocha au mur, posa son chapeau sur un coin de la cheminée, dénoua son épée, et releva les manches de sa chemise jusqu'aux coudes.

— Quand tu voudras, fit-il ensuite à Policastro, je suis prêt.

Policastro sonna, et aussitôt il courut vers l'escalier où j'entendis du bruit. Il revint; après avoir fermé la porte à triples tours, il vida sur une longue table des légumes, des poissons, des volailles et des fruits en quantité. Il ouvrit ensuite une armoire dans laquelle il prit des vases de cuivre de toutes façons.

— Mais c'étaient donc des sorciers, Blaise, que ces gens-là ?

— C'étaient des cuisiniers.

Armé d'un coutelas, le comte dépeçait des volailles, taillait des légumes, hachait les uns avec les autres, tan-

dis que mon aubergiste allumait le feu dans l'âtre, et aromatisait avec des épices au fond des casseroles les comestibles que son illustre compagnon y précipitait.

Imagines-tu ma stupéfaction à l'aspect d'un descendant d'Énée transformé en sous-chef de cuisine, et la nature de mes réflexions en voyant le possesseur de la poétique *villa maravigliosa* éplucher des carottes? Jusqu'à deux heures de la nuit, il éventra ainsi des poulets sans laisser paraître sur son visage la moindre honte. Quand tout fut en train de cuire et qu'il jugea son ministère accompli, il se lava les mains, rabattit ses manches et ses manchettes, passa son habit, renoua son épée, et, le chapeau sur l'oreille, il attendit que Policastro l'éclairât jusqu'à la porte par laquelle ils étaient d'abord entrés tous les deux. Rien ne peut se comparer à la rapidité avec laquelle s'opéra dans l'aubergiste le changement de manières.

L'égal du comte une minute auparavant, il redevint, devant l'habit rouge, le vassal respectueux, le locataire timide, le valet le plus empressé. Son bonnet dans la main gauche, le chandelier dans la main droite, le corps en deux doubles, il reconduisit le comte en l'assurant de son éternelle fidélité.

IV

Je ne renvoyai pas à une seconde entrevue avec mademoiselle Vénus de Frontifero, tu le penses bien, l'occa-

sion d'éclaircir les étranges choses et les singulières paroles qui m'avaient frappé derrière la cloison. Le difficile était d'entamer le sujet. Il est probable que je ne serais pas arrivé à mes fins sans le hasard d'une promenade dans la villa. Comme nous passions auprès d'une statue de l'empereur Vitellius, je me pris à dire :

— Les souverains ont eu quelquefois des faiblesses auxquelles on a peine à croire, ainsi :

Vitellius lavait sa vaisselle ;

Trajan mettait son vin en bouteilles ;

Constantin taillait ses sandales ;

Louis XIII faisait ses confitures ;

Louis XIV peignait ses chiens ;

Louis XV faisait son café.

Je conçois pourtant ces petitesses, ajoutai-je précipitamment, de peur que mon érudition ne voilât pas assez le coup que je portais ; elles délassent par leurs trivialités des occupations de la royauté. Il ne faut pas qu'un arc soit toujours tendu ; sans cela, il casse, pensait fort judicieusement Socrate qui dansait, et qui dansait peut-être comme un arc. Votre noble père aime beaucoup Socrate, quoiqu'il ne danse pas, ne lave pas sa vaisselle, ne peigne pas ses chiens, et ne fasse son café ni ses confitures.

— Il a cependant ses manies, répondit en rougissant mademoiselle Vénus.

— Il fait peut-être des vers ? C'est un bien noble travers quand on a son imagination.

— Pas précisément.

— Il s'occupe peut-être d'alchimie ?

— Je ne pense pas qu'il se soit élevé aussi haut.

— J'entends. Il s'est arrêté à la chimie.

— A ses applications utiles, répondit Vénus.

— La chimie en a tant, qu'il est difficile de deviner celle qu'honore de ses veilles et de ses recherches le noble comte votre père. C'est de la chimie que de l'eau de Cologne, le vulnéraire suisse, les briquets phosphoriques et la cuisine.

— C'est peut-être à cette dernière branche de la chimie qu'il s'est voué.

— Il n'y aurait rien en cela qui me blessât, m'empressai-je de dire; les erreurs des grands hommes sont sacrées. Celle-là a son coin d'originalité. — Ainsi, votre père est comte le jour...

— Et restaurateur la nuit, ajouta, achevant ma phrase, la naïve Vénus. Je vous devais cet aveu, puisqu'un jour nous n'aurons plus rien de caché l'un pour l'autre. Mais ne parlez jamais à mon père de ces singularités. Il rougirait pour nos aïeux et pour lui.

Je tenais enfin le mot d'une de mes trois énigmes. Mon futur beau-père était aubergiste par originalité. Lalande mangeait des araignées ; le comte voulait faire manger des macaroni. Cela n'empêchait pas le premier d'être un grand astronome; ceci n'était pas une raison pour que le second ne fût pas d'une haute naissance, d'une immense fortune, et le possesseur de la *villa maravigliosa* et de sa galerie de peinture, deux trésors qui m'appartiendraient en acquérant un troisième trésor, sa fille, Vénus de Frontifero.

Quel était le mot de la seconde énigme, ou plutôt de la seconde menace de Policastro : *Je dirai ce qu'est votre galerie !*

— Pourquoi votre noble père, charmante Vénus, lui qui m'a comblé de tant de bontés et qui les multiplie sans cesse autour de moi, ne m'a-t-il laissé voir que trois fois sa galerie dont je me suis montré le si juste admirateur?

— Vous le saurez. Mon père entreprit l'an dernier un voyage en France et en Angleterre dans l'unique dessein de connaître les galeries de tableaux qui enrichissent ces deux contrées. Quels furent son étonnement et sa colère quand il se vit repoussé de toutes les portes d'amateurs, d'accord entre eux pour lui ménager cette avanie !

A force de chercher la cause d'une impolitesse si blessante, il apprit qu'un Anglais, irrité contre lui, avait été l'unique machinateur de cette conspiration. Cet Anglais, que mon père, pour des raisons particulières, n'avait pas voulu admettre dans sa galerie, s'était vengé à son tour en lui faisant interdire l'entrée de toutes les galeries de l'un et de l'autre côté de la Manche. En homme de cœur, mon père ressentit l'outrage ; mais en Italien il sut le retenir dans le fond de sa poitrine. De retour à Florence, il arrêta que sa galerie ne serait plus ouverte à aucun étranger, de quelque rang qu'il fût. Il a fallu toute l'estime que vous lui avez inspirée, jointe à notre affection mutuelle, pour qu'il ait violé en votre faveur une promesse scellée par la vengeance. Maintenant vous comprenez comment, conciliant sa haine pour les amateurs étrangers et son amitié pour vous, il vous a d'abord accordé et ensuite retiré la permission d'admirer ses tableaux.

En voilà encore une d'éclaircie, dis-je en moi. Mais en m'adressant à ma future :

— Quand nous serons mariés, j'espère que l'interdit

sera levé. Devenu son gendre, les tableaux m'appartiendront.

— Sans nul doute. Et si je croyais vous être agréable dans ma proposition, j'offrirais de vous introduire dans la galerie par une porte secrète, sous la condition que vous vous contenterez du jour qui y règne, sans tenter d'en augmenter la clarté en tirant les rideaux ; car, si mon père vous surprenait, il vous serait impossible de remettre sur-le-champ les choses en l'état où vous les auriez trouvées.

Jamais amant entendant un aveu longtemps soupiré, jamais ingénieur voyant sourdre à dix pieds d'un puits artésien l'eau dont il n'attendait le jaillissement qu'après avoir creusé trois cents pieds dans le roc, n'éprouvèrent une joie pareille à la mienne.

Les femmes sont en général plus heureuses de la joie qu'elles causent que de la joie qu'elles éprouvent. C'est encore de l'égoïsme au fond ; mais c'est un égoïsme plus délicat que celui de l'homme.

Vénus partagea mon bonheur, et, voulant le doubler, elle me remit la clef de la porte secrète de la galerie. Lovelace eût au moins attendu la nuit pour profiter de la facilité offerte de s'introduire auprès d'un objet aimé ; plus fortuné que Lovelace, je n'attendis pas la nuit. Vénus n'était pas encore rentrée dans son palais, que j'étais déjà dans la galerie de la *villa maravigliosa*, à genoux d'enthousiasme devant trois ou quatre cents tableaux des plus grands maîtres de l'univers, italiens, français, espagnols, flamands, allemands, anglais.

Je vivais dans les siècles de ces rares génies, j'entrais dans leurs ateliers sévères par les marches antiques et

dorées des cadres ; je sortais de chez Giotto pour saluer Pérugin derrière son portique; Raphaël me souriait de sa fenêtre ciselée; adossé à son mur de cuivre, Michel-Ange, le sombre maître, m'étalait ses démons et ses damnés, tandis que le rude Albrecht Dürer alignait pour moi ses belles vierges allemandes contre des cloisons de chêne.

— Tu étais métaphorique en diable. Tu veux dire que tu passais, dans ton extase, de la peinture sur cuivre à la peinture sur bois.

— Tout simplement. Mais je n'ai pas achevé ma phrase.

— Achève-la.

— Tandis que j'éprouvais ces ineffables jouissances, la porte du fond de la galerie s'ouvre, et je vois entrer...

— Le comte Énée de Frontifero, je gage, accompagné de sa fille. C'était un guet-apens...

— Accompagné de l'aubergiste Policastro.

— Je n'y suis plus.

— Je n'eus que le temps de me cacher derrière une statue colossale de Pollion. Malheureusement, en vrai Romain, Pollion n'avait pas de manteau. Je maudis sincèrement le nu.

A quelque distance que s'arrêtassent le comte et l'aubergiste, je n'évitais pas de les entendre. Renvoyés par les voussures de la salle, les échos m'apportaient leur conversation, que j'ai retenue avec la plus scrupuleuse fidélité, trop intéressé alors à ne pas en perdre un seul mot.

— Il n'en reste plus que deux, comte, dit le premier l'aubergiste, et ce ne sont pas les moins bons, sauf le respect que je vous dois.

— Hélas! ta remarque n'est que trop cruellement vraie, mon excellent Policastro. Mes aïeux...

— Vos aïeux étaient des prodigues. N'avaient-ils donc rien de mieux à faire que de manger en fêtes, en galas, en soupers, tant de vierges d'un si beau coloris, tant de saints personnages d'un si ravissant dessin? C'est presque de l'anthropophagie.

— Policastro, notre rang a ses exigences. On n'est pas noble pour vivre comme des laboureurs : respect à la mémoire de nos grands aïeux; passons le rideau sur leurs fautes.

— Et sur les tableaux qu'ils vous ont laissés surtout; quoique le jour approche où le rideau sera impuissant pour déguiser leurs fatales substitutions. Si je pardonne à votre aïeul d'avoir dévoré le côté droit de cette galerie, parce qu'il était prince et obligé de figurer à la cour de l'empereur; s'il a falsifié six martyrs, deux transfigurations, huit amours, neuf enlèvements, quatre cloîtres, et dix-sept vues de Venise, pour avoir des carrosses, les premiers cuisiniers de France, et les plus adroits cochers de Londres, je suis impitoyable pour votre père, qui, joueur acharné, a dévalisé le côté gauche de la galerie, oui; et pourquoi? pour mettre à la merci d'une carte ces trente-neuf portraits de pape qui sont là; ces vingt-huit portraits d'abbesses des Camaldules, et la collection entière de Flamands de cette travée.

Mais s'ils sont encore là, ces portraits de papes et d'abbés, aussi bien que les tableaux de la galerie de droite, et d'ailleurs je les aperçois d'ici, me disais-je, je ne comprends pas comment le père de mon beau-père a pu les perdre au jeu, pas plus que je ne devine com-

ment son aïeul a dépouillé ce musée pour avoir des carrosses et des cuisiniers, si rien ne manque.

— Encore si toutes les copies qu'ils ont fait faire des tableaux vendus étaient bonnes, seigneur comte, reprit Policastro ; mais ce sont de déplorables imitations, sans goût et sans adresse. Je vous le répète, l'ombre de ces rideaux n'a plus la puissance de cacher tant de hideux mensonges.

— Policastro, l'enthousiasme est un grand coloriste ; pour t'en convaincre, je te citerai ce riche jeune homme qui sera bientôt mon gendre. Il a pris ceci pour un véritable Caravage.

— Bon jeune homme ! répliqua l'aubergiste d'un air narquois.

— Ceci pour un Giordano.

— Ame noble et sans fard !

— Ceci pour un Jules Romain.

— Sa mère sera bénie entre toutes les femmes.

— Ceci pour un Michel-Ange.

— C'est un saint.

— Et ceci, Policastro, pour un Raphaël.

— Il ira au paradis : c'est un dieu !

Et l'aubergiste et le comte se prirent à rire d'une façon si ironique et si bruyante, que, dans ma colère, je crus entendre rire aussi toutes ces exécrables copies, devant lesquelles je m'étais agenouillé. Dieu me pardonne, l'infâme Romain derrière lequel j'étais blotti, riait aussi. Pollion devait être aussi une copie.

— Et s'il savait, reprit l'aubergiste, que ce tableau qu'il croit de Raphaël, l'honnête jeune homme, est de vous et de moi. Je l'ai dessiné, et vous l'avez peint. L'o-

riginal court les champs depuis dix ans, si je sais bien compter.

— Policastro, vous vous flattez; vous n'avez presque pas mis la main à cet ouvrage.

— Vous me raviriez ma gloire! c'est peu généreux, seigneur. Est-ce que je ne conviens pas de la part que vous prenez à la confection de mes ragoûts? Vous êtes mon associé en cuisine, que je sois le vôtre en matière d'art.

— Le talent avec lequel tu te seras tiré des deux dernières copies que tu as faites d'après ce Dominiquin et ce Carlo Dolci, décidera de l'estime que je puis t'accorder.

— Il est bien temps, comte, de m'estimer, lorsque nous n'avons plus de copies à exécuter. Que copierions-nous? Il n'y a plus rien à copier ici.

— Je sais ce que je dis. Je marie bientôt ma fille à cet étranger, et j'ai besoin que l'illusion dure jusque-là. Si je ne pouvais plus lui refuser l'entrée de la galerie, et qu'il s'aperçût, par ta maladresse, de l'erreur universelle qui règne ici, je perdrais un gendre et les soixante mille livres de revenus qu'il apporte dans ma maison.

— Ah çà! mais de quelle fille parlez vous? de mademoiselle Vénus? mais elle n'est pas votre fille.

— Pas tout à fait: elle est ma nièce, la fille de mon frère, mort en France.

— Vous lui feriez épouser une copie, à ce Français!

Vénus n'était pas sa fille! J'étais sur le point de renverser Pollion, et de m'écraser, ou de les écraser sous ses ruines.

— Mais, seigneur comte, pourquoi lui avoir caché qu'elle n'était que votre nièce?

— C'est qu'il est fou de tout ce qui est italien, et n'es-

time rien de ce qui ne l'est pas : peintres italiens, femmes italiennes, villas italiennes.

— Est-ce qu'elle n'est pas Française, mademoiselle Vénus ?

— Elle est née, mon cher Policastro, je te l'ai dit cent fois, près de Paris, à Montreuil.

O Pollion ! Pollion ! une galerie de croûtes prise pour un musée incomparable ! et sur le point de se marier avec une demoiselle de Montreuil, croyant épouser une Italienne. Et la taille étrusque, et les pieds volsques, et le cou sabin !

De nouveau, le comte et l'empoisonneur au fromage se prirent à éclater d'une si indécente manière, que je dus devenir plus pâle que le Pollion. Un instant je crus n'être plus qu'une copie aussi.

Quelques minutes après, j'entendis un bruit ; j'avançai la tête, et je vis que le comte et son acolyte, l'un grimpant à une échelle, l'autre la calant avec le pied, consommaient le dernier sacrifice dont la magnifique galerie maravigliosa pût être encore victime. Un beau Dominiquin et un divin Carlo Dolci furent décrochés, et à leur place furent installées les deux copies qu'en avait faites Policastro.

— Pas mal, Policastro ! pas mal ! Tu n'as été qu'ignoble, cette fois-ci. Je te salue le premier copiste de l'Europe.

Cependant, lorsque les tableaux furent à terre, le comte ne les vit pas sans regret entre les mains de Policastro, qui allait sans doute les livrer à l'heureux acquéreur. Il les prit, les posa sur un fauteuil, et les regarda longtemps avec attendrissement. Des longues poches de

son vieil habit rouge il sortit un mouchoir et s'essuya les yeux. Le comte était ému.

— Policastro, ce sont mes deux fils, mes deux plus beaux, mes derniers. Quelle suave couleur ! quel dessin ! quelle draperie ! seraient-ils encore moins beaux, comment les abandonnerait-on sans douleur ? C'est tout ce qui me restait, et je les perds ! Tous ceux-là, ce ne sont pas mes enfants ; les étrangers peuvent les admirer, mais pour nous, ce sont autant de mensonges qui me rappellent de divines réalités. Avant de m'en séparer, j'ai résisté à tout. J'ai vendu mes chevaux, Policastro, ma mule, mes habits ; je n'ai gardé que ce vieil habit rouge tout déchiré par-dessous ; regarde, Policastro.

Et comme Policastro, je vis de mon coin l'affreux dénûment du comte Énée. Une larme glissa sous ma paupière. Ce comte, puissant descendant d'Énée, était en lambeaux.

— Tu sais mieux que personne, Policastro, que, pour vivre, j'ai été obligé de m'associer à tes travaux, d'être aubergiste avec toi. Je tourne la broche et épluche les légumes...

— Seigneur comte... Les sanglots étouffaient la voix de Policastro, qui baisait les mains du comte. Seigneur comte, la Providence ne vous laissera pas toujours ainsi. Espérez.

— L'espérance n'est pas même permise aux vieillards, Policastro ; mais tous mes maux passés étaient légers comparés à celui-ci. Adieu, Dominiquin ! adieu, Carlo Dolci ! qu'ont vus mes aïeux, qui avez réjoui les regards de mes pères ! qui avez été mon orgueil devant les étrangers ! Adieu ! mes enfants, adieu !

Et le comte appliquait ses lèvres tantôt sur un tableau, tantôt sur l'autre, les baisant avec toute l'effusion italienne. Au bruit de ces caresses multipliées, on eût dit que les personnages du tableau les lui rendaient.

Une seule pensée jetait son ombre jalouse sur la sensibilité de l'aubergiste. Son amour-propre d'auteur (si un copiste est un auteur) était singulièrement torturé par ces admirations du comte pour les deux tableaux dont il croyait avoir au moins égalé le mérite par ses deux copies.

Quant à moi, ma douleur était fort tempérée par l'idée que, si le comte n'avait plus de tableaux à vendre, il lui restait néanmoins sa splendide villa qui valait deux millions.

— Celle que tu espérais avoir en épousant la fille du comte ?

— Précisément.

— Courage, seigneur, lui dit Policastro ; montrez-vous plus grand que vos aïeux. S'ils avaient eu votre caractère, ils vous auraient légué un peu plus de tableaux originaux et un peu moins de copies. Encore si ces copies valaient les miennes! mais pourquoi vous lamenteriez-vous tant ? Est-ce que votre nièce n'est pas sur le point d'épouser ce peintre français ? Eh ! vous serez encore riche comme le grand Énée.

— Ce mariage n'est pas encore fait, Policastro. J'ai des ennemis ; si l'un d'eux révélait à ce Français que la superbe *villa maravigliosa* ne doit jamais passer aux étrangers ; que la loi m'oblige à la transmettre directement à quelqu'un de mon nom, et par conséquent à l'un de mes neveux ; crois-tu que cet étranger ne renoncerait

pas aussitôt à la main de ma nièce, et ne quitterait pas sur-le-champ Florence et l'Italie?

— Ce n'est que trop vrai, comte. Les villas, fût-ce la villa Borghèse, fût-ce la villa Doria, ne peuvent être vendues, puisque nos lois ne sanctionnent pas, qu'elles réprouvent et cassent au contraire ces sortes de ventes; à plus forte raison, les villas ne sauraient passer aux étrangers; elles sont le patrimoine du pays. Ainsi ceux qui comme vous, comte, en possèdent, sont forcés de manquer de tout, de mourir de faim au milieu des oiseaux, des fleurs, des eaux, des marbres et de superbes galeries, à moins que, vous imitant, ils ne se fassent aubergistes à la porte de leurs palais.

— Après avoir remplacé, ajouta douloureusement le comte, les tableaux originaux de leur galerie inaliénable par autant de copies.

Ces singulières révélations achevées, j'aurais pu, en toute conscience, paraître aux yeux du comte, et lui dire en face : « La comédie est jouée, faites-moi ouvrir les portes; » mais le comte et l'aubergiste se retiraient emportant les deux tableaux.

Une fois en liberté, j'eus honte de me trouver dans cette infâme galerie dont j'avais été dupe. Ma croyance fanatique, surprise et revenue à la raison, s'indignait de la présence de ces faux dieux auxquels elle avait prostitué ses adorations. Une révolution s'était opérée en moi; il y avait de quoi.

Avoir vénéré des comtes qui font la cuisine!

S'être enthousiasmé pour des galeries de copies!

Avoir aimé une Italienne de Montreuil!

Si je retirais ma parole de mariage donnée à mademoi-

selle Vénus de Frontifero, ce n'est pas parce qu'elle n'était ni riche, ni fille de comte, c'est parce qu'elle m'avait rendu ridicule.

Je sortis de la *villa*, mais, avant de quitter la Toscane et l'Italie, je montai au dôme de l'église de *Sainte-Marie del Fiore*, à Florence, et, de cette hauteur, je fis tomber un grand éclat de rire, en guise de malédiction, sur cette terre de mystification perpétuelle.

— Tu nous reviens donc pour toujours, Blaise ?

— Pour toujours.

— Tu peindras encore des paysages ?

— Beaucoup de paysages, de blanchisseuses et de choux ; et que je sois de l'Institut si je perds jamais les tours de Montlhéry de vue.

Blaise a tenu parole : il est aujourd'hui un de nos premiers paysagistes.

On lit sur la porte de son atelier :

« Ici on est prié de ne pas parler de l'Italie. »

UN ÉPISODE

DU

BLOCUS CONTINENTAL.

I

Ceux qui visitent aujourd'hui nos villes maritimes, et qui s'étonnent à bon droit de la vie qui s'y déploie, peuvent s'imaginer, par comparaison, de quel lugubre silence elles étaient frappées pendant nos guerres navales avec l'Angleterre. A peine quelques rares vaisseaux marchands, à l'aspect moitié pacifique, moitié armé, comme ces timides bourgeois qui se disposent à traverser un bois infesté de voleurs, attestaient que toute activité n'était pas éteinte dans le bassin de nos ports. Le reste se composait d'un long rideau de bâtiments, qu'une prudente station avait depuis bien longtemps rendus inhabiles à tenir la mer; chaque jour leur enlevait un bordage et leur rouillait un clou. Fendus par le soleil et verts

comme de l'herbe, ils ne devaient plus s'élancer sur les vagues et se pencher au vent.

On n'entendait le matin, ni les joies du départ, ni dans la journée les chants du retour, ni crier les poulies et les matelots. Sur les quais déserts, on ne respirait plus cette bonne odeur du goudron, mêlée au parfum des Antilles ; on ne vivait plus dans cette atmosphère où se dégagent ces mille odeurs locales qui vous transportent avec la cire à Mogador, avec la cannelle à Java, avec le poivre à Calcutta, avec le coton à New-York. L'œil cherchait en vain ces cargaisons de café vidées en pyramide, ou ces pipes de rhum, qui grisaient rien qu'à les flairer en passant. Quelques vieux marins, mutilés comme leurs vaisseaux, remplissaient seuls cette scène de désolation. Nous devions cette situation au blocus continental.

Le blocus continental ! une de ces idées formidables que Napoléon coulait dans sa tête de bronze quand elle était en fusion, et lorsqu'il en sortait une colonne, une armée, une proclamation.

Le blocus continental ! projet qu'on n'exécute qu'avec les bras d'un peuple entier.

On le sait : Napoléon n'était pas monté au trône par le chemin tracé de la naissance, sa dynastie avait commencé à tel jour, à telle heure. Le canon lui avait troué un passage au milieu des royautés européennes. Il s'était fait empereur, comme on se fait homme, c'est-à-dire seul, avec la seule énergie de sa volonté ; mais, parvenu à cette hauteur, il fallait s'y maintenir : c'est plus difficile que de monter. Il mit son épée devant lui, et il en tourna la pointe contre qui en approcherait : tous se jetèrent sur cet aimant qui avait attiré les peuples. Il

avait vaincu l'Autriche deux fois, toujours, il en était fatigué; l'Italie, la Hollande, le Danemark, l'Espagne, le monde entier : mais, battue cent et cent fois, l'Angleterre résistait, et l'Angleterre était le plus à craindre. Pour que Napoléon ne périt point, l'Angleterre devait périr. Invulnérable dans son île, il fallait l'attaquer ailleurs que chez elle; et, comme elle était partout, partout on l'atteindrait. Le génie de Napoléon avait deviné le moyen sûr, infaillible s'il était secondé, d'abattre l'Angleterre : c'était de lui ôter la vie, en empêchant qu'elle ne la renouvelât par ses points de contact avec les autres peuples. Il fallait que le continent tout entier repoussât, comme un vaisseau pestiféré, la flottante Angleterre; que contre elle chaque côte devînt une batterie, chaque rocher un Gibraltar, chaque ville une forteresse, chaque port un abîme, chaque homme un ennemi. Condamnée à l'immobilité de la pierre, elle devait être comme une île inconnue ou abîmée, une espèce d'Atlantide noyée, que les matelots cherchent au fond de la mer par un temps pur; que son commerce fût anéanti par une banqueroute européenne : il fallait que ses Indes, ses Amériques, son Asie, restassent sans nouvelles de cette orgueilleuse métropole, qu'ils dissent d'elle : Elle est morte en route; elle a sombré.

Et pour cela tout le secondait, le grand empereur. Nous nous rappelions notre drapeau blanc traîné dans les eaux d'Asie comme un balai, nous nous rappelions des affronts à faire rougir des enfants au berceau. Tout le secondait : les empereurs du Nord, les successeurs de Charles-Quint et de Charlemagne, les rois du Midi, les successeurs de Philippe II et de Sébastien, s'étaient rési-

gnés à être les gardes-côtes de l'Europe : la carabine à la main, ils veillaient à leur meurtrière ; les rois semés par lui, Napoléon, devaient être fidèles à cette douane continentale. C'étaient ses frères. Ainsi, empereurs, rois, peuples, femmes, enfants, repoussaient, assis sur le rivage, avec le sceptre et le bâton, l'Anglais, l'infâme Anglais.

Qui a pu donc empêcher cette grande idée d'éclore et d'éclater, conçue par Napoléon ?

Un seul homme : Napoléon.

Il avait créé le blocus continental, il fit la contrebande continentale.

Lisez l'histoire.

Poursuivons la nôtre.

Au milieu de l'un de nos ports de la Manche, frappés comme les autres de cette torpeur commerciale, s'élevait, sans agrès, sans mâts, ras comme après une affaire — et c'était une affaire qui l'avait rendu ainsi, — un vaisseau pris sur les Anglais ; si l'on peut appeler vaisseau une masse de bois absolument défigurée, immobile comme une maison, dans son eau verte et croupissante ; déshonorée par des pots de fleurs qui rejetaient leur tige verte au-dessus et au-dessous des plats-bords. On n'aurait jamais dit que c'était là ce fameux vaisseau, ce terrible *Alcyon* qui avait tant fait de mal à notre commerce, et donné de si mauvaises nuits aux assureurs. On élevait jusqu'à trois cents le nombre de vaisseaux sortis du port dont il est ici question, pris ou brûlés par *l'Alcyon*. Les marins n'osaient se dissimuler la terreur que sa rencontre inspirait. Il n'y eut qu'un vieux corsaire, nommé Scipion, qui en purgea les parages. Dans un moment de co-

lère contre tant d'audace et de bonheur, il avait juré que non-seulement il prendrait ce fougueux voilier qui paraissait à l'horizon et en disparaissait comme l'oiseau dont il avait le nom, mais qu'il le remorquerait au port, qu'il scierait ses mâts, qu'il l'avilirait enfin par le plus honteux des châtiments dans l'idée d'un marin, c'est-à-dire qu'il en ferait une maison. Le mépris allait loin; son audace ne resta pas au-dessous de son mépris. Il se battit avec *l'Alcyon*, le prit, le traîna à la remorque, en abattit la mâture, en élargit les croisées, le badigeonna, en équarrit si bien les formes, que, sans convenir absolument avec Scipion que sa conquête était une maison, il était difficile de dire ce qu'elle était. Par cette mutilation, *l'Alcyon* avait acquis un tel caractère, qu'il y avait, dans sa contexture, du radeau, du navire, du coche, de la maison et du jardin. Il ne l'appelait du reste que sa maison.

Jamais la haine contre l'Angleterre, cette bonne haine qui fait vivre, qui fait serrer les dents et comprimer le cœur, ne s'était rencontrée plus amère que dans l'âme de Scipion. Je l'ai connu. — Fils d'un père tué par les Anglais, privé d'un frère tué par les Anglais, lui-même longtemps prisonnier à Portsmouth, et blessé à la main gauche d'un éclat de bois, il était beau de colère lorsqu'il racontait les carnages que lui et les siens avaient exercés contre les marins anglais; il avait alors du sang jusqu'aux lèvres. On l'écoutait avec d'autant plus d'attention, que ses calamités personnelles n'animaient pas son indignation; elle prenait sa source dans cet esprit de nationalité sublime qui conserve les peuples.

Scipion haïssait l'Anglais comme on hait une tache

noire sur du blanc, par instinct. Haine qu'on boit avec le lait et qu'on rend avec son âme. Tout ce qui lui paraissait mauvais, il le qualifiait d'Anglais.

Lui, et une vingtaine de vieux invalides et damnés corsaires comme lui, s'étaient réfugiés à bord de *l'Alcyon;* du quai et des deux rives, on les voyait tout le jour, se promenant, la pipe à la bouche, sur le pont de ce qu'ils appelaient leur maison, ou braquant la lunette d'approche sur tous les points de l'horizon, afin d'être les premiers à signaler quelque corsaire ramenant au port une bonne capture.

— Conçoit-on, disait le vieux Scipion à ses compagnons, que la ville soit pourvue en tabac, en sucre, en café, en toiles, en indiennes, absolument comme en pleine paix, quand il y a déjà bien des semaines que pas une ancre amie n'a remué le fond du bassin?

On lui répondait :

— C'est que nous sommes trahis, c'est que nous sommes vendus. Apprenez, maître Scipion, si vous ne le savez mieux que nous, que, chaque nuit et à notre barbe, on débarque sur la grève des cargaisons entières, malgré les sabres de la douane, malgré les fusils des garde-côtes. — Vrai! mes amis, le blocus n'est pas respecté, ajoutait un troisième; il n'y a plus de patriotisme. — Ces gueux d'épiciers ne demandent pas mieux que de remplir leurs tonneaux de sucre de la Jamaïque et de café de Bourbon, et nos marchands de toile livreraient les clefs de l'arsenal pour une aune de mousseline anglaise : la contrebande nous ronge; tout cela fait que nous ne viendrons jamais à bout de l'Anglais. — Eh bien! disait Scipion, quoique nous ayons le malheur de ne

manquer de rien, grâce aux Anglais, restons fidèles à notre serment. On nous vend à moitié prix du tabac anglais, excellent, contre du tabac français qui emporte la gueule et qui vaut le double. — Fumons du tabac français.

Et tous : — Point de tabac anglais! — Le sucre vaut dix francs la livre; on l'offre à trois francs de contrebande. — Point de sucre! — Et par conséquent point de café! — Point de café : vive le blocus! — L'Anglais périra par le blocus! — Quant à nos femmes, elles se vêtiront comme elles l'entendront; mais point de toile de Hollande apportée par les Anglais, point de mousseline anglaise, rien d'anglais! nos femmes se tisseront des chemises d'étoupe; elles iront nues, sacrebleu! plutôt que de favoriser le commerce anglais. — C'est entendu! — Si tous les Français prenaient aussi énergiquement parti que nous pour le blocus, les Anglais seraient bientôt coulés.

Et ces braves marins, qui partageaient avec l'aveuglement du fanatisme une idee très-fausse en économie politique, mais qui leur était venue de Napoléon, se privaient de tout plutôt que de devoir la moindre commodité de la vie à la contrebande anglaise. De fait, rien n'était original comme le contraste d'une place de commerce, qui, manquant la veille de denrées coloniales ou de produits étrangers, s'en trouvait encombrée le lendemain, sans qu'un navire français fût entré dans le port. — Les lois avaient cependant attaché une peine assez forte au délit de la contrebande : la mort pour ceux qui la faisaient, la mort pour ceux qui y coopéraient.

— Mais que fait donc notre commissaire de marine,

continua maître Scipion, qui n'envoie pas tous les bateaux armés de la douane contre cet infernal navire? il paraît le soir, débarque ses marchandises la nuit, lorsque le vent ou l'occasion est favorable, et, au jour, il se déploie à l'horizon et hors de toute portée des forts! — Oui! c'est juste. Mais avez-vous remarqué, maître Scipion, qu'il ne descend précisément que lorsque les bateaux armés sont en course ailleurs. — Je l'ai déjà remarqué. — Il viendra donc toujours racler nos forts de son beaupré, et remplir nos magasins de sa contrebande? Il y a longtemps, trop longtemps que cela dure. Il file vite, j'en conviens; mais les boulets vont vite aussi. *L'Alcyon* n'allait pas mal, qu'en dites-vous? c'est qu'il y a du mystère là-dessous. Que je voudrais savoir qui lui apprend si bien le moment favorable où il faut débarquer!... et celui dont les signaux... mais ne voyez-vous rien là-bas, dans l'ouest, à l'horizon, dans cette ligne d'eau bleue, légèrement mousseuse?... Passez moi la lunette. Si c'était ce damné de contrebandier!

Et maître Scipion, debout, le regard attaché sans préoccupation vers le point d'eau et de ciel qu'il avait désigné, allongeait avec précision, mais machinalement, les divisions de la lunette, tout en promenant la manche de sa veste sur le grand verre. Cette opération achevée, il plia la jambe droite avec précaution, en même temps qu'il laissait couler la gauche sous lui : il se rapetissa graduellement dans la génuflexion du chasseur qui va décharger son arme, et, de cran en cran, étant arrivé à la prostration parallèle à l'horizon, la lunette tomba au point d'appui, son œil toucha le verre; on l'eût dit en prière. Toute l'énergie du vieux Scipion était passée dans

son œil, qui se balançait à cinq lieues de là, à l'extrémité d'un rayon.

— Que vient chercher, s'écria-t-il tout en mesurant la hauteur de l'horizon, chaque jour, à cette heure, sur le rivage, cette jeune fille, en belle robe bleue, que je viens de voir passer dans le champ de ma lunette, à deux lieues de la ville et au bord de la mer? il paraît qu'elle a pour amant quelque bel aspirant qui lui apprend à nager, ou quelque officier du fort. — Maître Scipion n'insista pas davantage.

Ses camarades, qui connaissaient toute la rectitude de son regard, lui dirent, après une pause qu'un homme de terre aurait certainement eu l'indiscrétion de troubler plus tôt :

— Eh bien! Scipion?

Il ne répondit pas.

— Eh bien! Scipion?

Scipion se leva, ferma gravement sa lunette, et, après avoir passé sa main sur l'œil droit pour l'éclaircir, il répondit sèchement : — C'est lui! c'est le contrebandier! Demain, le sucre vaudra dix sous de moins la livre; le café aussi, et nos dames auront de la mousseline claire pour la Fête-Dieu. — Mort de mon âme! j'incendie le port si le commissaire me refuse une lettre de marque! J'y vais de ce pas. Je sais qu'il n'y a qu'une mauvaise goëlette dans le port, n'importe; j'y vais, je ne demande que cette barque. Suffit. — Et voyez si nous ne sommes pas trahis; précisément au moment où toutes les chaloupes canonnières sont dehors, le contrebandier anglais se présente; il arrive! — Et dites encore après cela qu'il n'y a pas de connivence entre lui et les gens de la ville. Il y

a des signaux convenus. Allez les chercher ces signaux, sur ces mille toits de maison!...

Maître Scipion descendit le port, et s'achemina vers l'hôtel du commissaire de la marine.

Pendant ce temps le vaisseau grandissait graduellement, mais toujours hors de la portée des forts. A ses allures, tantôt vives comme la curiosité, tantôt subitement réprimées comme par la peur, on comprenait qu'il n'approchait que pour savoir avec certitude s'il devait décidément s'éloigner, ou hasarder plus tard une descente sur la côte. Il attendait un signal.

Les canonniers du fort étaient à leurs pièces. Mais l'éloignement du contrebandier rendait encore leur service inutile.

Scipion arriva chez le commissaire de la marine. Avant de parvenir à la pièce voisine de celle où ce grand fonctionnaire dînait ce jour-là en famille, il fut questionné, malmené, poussé, retenu par vingt domestiques.

Il étouffa autant de jurons que de pensées devant le luxe des appartements. Jamais les services administratifs n'ont été bien appréciés par les marins; Scipion n'était pas une exception. Après avoir compté les carreaux de l'appartement et les clous des fauteuils, il se leva, agita la sonnette qui était sur la console.

Un domestique parut.

— Dites à M. le commissaire que je veux lui parler. — On ne parle pas à M. le commissaire après cinq heures; il est cinq heures et un quart. — Je vous dis que je veux lui parler; sinon j'entrerai dans le salon, où je l'entends dîner, sans me faire annoncer. — Qui êtes-vous? — Ma-

rin. Annoncez un marin. — Votre grade? — Aurons-nous bientôt fini. Corsaire.

Scipion poussa le domestique par les épaules dans le salon où l'on entendit, quelques minutes après, une légère rumeur.

— Monsieur, dit en revenant le domestique, M. le commissaire donne audience de dix à onze heures, le mardi de chaque semaine, à ceux qui réclament des renseignements; de onze heures à midi, le mercredi, à ceux qui demandent du service, et le jeudi, de deux heures à quatre, à ceux qui sollicitent leur retraite. Ainsi vous avez trois jours dans la semaine. Voyez dans quelle catégorie vous vous trouvez. — J'ai l'honneur de vous saluer. — Tonnerre! s'écria Scipion, c'est aujourd'hui vendredi; j'attendrais donc quatre jours pour révéler au commissaire la présence du contrebandier dans la rade?

Il reprit la sonnette, et l'agita violemment.

Le domestique reparut.

— Voulez-vous bien retourner à votre maître et lui dire, puisqu'il ne veut pas me donner une audience, que le contrebandier anglais est en vue, que dans une heure il sera nuit, et que dans quatre la cargaison sera débarquée, s'il n'y met empêchement.

Le domestique obéit. Il se rappelait le geste de Scipion.

Il revint très-poliment dire que M. le commissaire le remerciait beaucoup de son avis, quoiqu'il ne l'eût pas attendu pour avoir connaissance de la présence du contrebandier. Après le dîner, on donnerait des ordres en conséquence.

— Retournez encore! cria le vieux Scipion, et dites

que je ne suis pas venu donner un avis, mais chercher une lettre de marque; que je veux sur-le-champ une lettre de marque, entendez-vous?

Scipion fut prié d'attendre.

— A la bonne heure : il s'assit.

Une demi-heure se passa; le domestique ne venait pas le délivrer; il rongeait le frein.

En ce moment, pensait-il, le contrebandier double la pointe du fort : avec le vent qui règne, deux bordées suffiraient pour lui couper la retraite. Mais il faut se hâter!

On passa le rôti.

C'était le second service : il dura une demi-heure.

— La nuit se fait, ajouta Scipion, le vent va tomber; il serait surpris par le calme, on le prendrait avec la main. Dans une heure, il sera trop tard : il profitera de l'obscurité pour jeter sa contrebande à terre ou pour s'évader. Vent et marée! Ils m'ont encloué ici comme une vieille pièce de rebut! — Aurez-vous bientôt fini là-bas?

Il vit circuler le dessert.

Alors il n'y tint plus de rage. Certainement, on aurait entendu ses exclamations de la pièce voisine, si on avait pu entendre quelque chose. Le bruit des verres, des rires et de la conversation étouffait tout.

— Aimez votre pays! jurait-il; de beaux messieurs sont à manger et à boire, tandis que l'Anglais viole le blocus. Mais la nuit va se faire, et ils boivent encore. — Je n'ai pas mangé, moi, pourtant, depuis que j'ai vu ce chien de contrebandier. Je n'ai qu'un cigare dans l'estomac.

Il tournait déjà la clef dans la serrure pour forcer l'entrée du salon.

Les domestiques passèrent le café et la liqueur sur des plateaux.

D'autres suivaient avec des bougies.

Il entendit ou crut entendre un coup de canon dans le lointain.

— On se bat! s'écrie-t-il; et il renverse deux domestiques et tout le café et toute la liqueur. — Sacredieu! monsieur le commissaire, voilà deux heures que je suis en panne dans votre antichambre, et, depuis deux heures, vous êtes averti que le contrebandier anglais croise devant la ville, et que je vous demande une lettre de marque.

Tous les convives furent interdits.

Gravement et en filtrant un verre de champagne, le commissaire lui dit : — Personne n'a besoin de me prescrire mon devoir. — Sortez! — Oui, je sortirai, mais je vous aurai dit votre fait. Est-ce en mangeant des poulets et en buvant du rhum, que vous donnerez chasse aux contrebandiers? — Je dirai à toute la ville, à tous les gens du port, que vous m'avez refusé un mauvais chiffon de papier qui me donnât droit de battre les ennemis de mon pays. Il y a quelqu'un ici qui trahit le gouvernement, et ce n'est pas moi! — Il y a quelqu'un ici qui connaît le rocher où l'on descend à minuit la contrebande!.... — Assez!

Le regard sauvage et accusateur du corsaire, qui frappait au hasard et partout, tomba sur la jeune fille du commissaire de la marine : il s'amortit. Il s'y fixa avec un étrange étonnement et qui suspendit sa colère :

il se calma. On eût dit un tison qui tombe dans l'eau.

— A la santé de mon empereur, s'écria-t-il en saisissant un verre à portée, et à la gloire du blocus continental!

La singulière diversion que la vue de cette jeune personne avait opérée sur Scipion permit à un jeune aspirant de se lever, et d'engager Scipion à se retirer avec décence.

— C'est vous, monsieur Auguste, lui dit-il; c'est vous? — Oui, mon vieux Scipion. — Ah! monsieur Auguste, si vous m'avez quelque reconnaissance pour vous avoir appris à faire de la tresse et à prendre un ris, obtenez-moi une barque, une chaloupe, un radeau, et que j'aille me patiner avec ces contrebandiers qui viendront bientôt, si on les laisse faire, dormir dans nos hamacs. — On ne s'y prend pas ainsi, Scipion, un jour de fiançailles. — Fiançailles! Eh oui! la fille du commissaire de la marine se marie dans huit jours. — Avec quelque contrebandier anglais, je gage! — Non, Scipion, avec moi. Ma femme sera celle que tu as si étrangement regardée. — Vous épousez cette demoiselle? — Pourquoi cet air d'étonnement, Scipion? ce ton qui semble douter d'une chose pourtant si naturelle? — En ce cas vous ferez bien d'avoir une maison au bord de la mer. Votre femme aimera beaucoup la mer. — Je ne te comprends pas. — Je vous répète que votre femme aimera beaucoup la mer, si elle conserve ses goûts de demoiselle. — Ah çà! explique-toi. — Tout est expliqué. Depuis six mois, je vois votre fiancée venir se promener sur la jetée du fort et gravir les rochers les plus élevés, qu'il y ait du vent ou de l'orage. Peut-être est-ce là qu'ont lieu vos rendez-vous? — Des

rendez-vous! le bord de la mer! ma fiancée toute seule! Cécile! Tu me promets la preuve de ce que tu avances, Scipion? — Vous la donner m'est aussi facile que de prendre ce chien de contrebandier. Venez demain à bord de ma maison; et ma lunette vous montrera votre fiancée comme je vous vois là. — Et avec un homme? s'écria le fougueux aspirant. — Je ne dis pas cela. Vous chercherez l'homme; c'est votre affaire; moi, j'ai vu la femme! — A demain, Scipion! — A demain, monsieur Auguste.

Il était nuit. Au matin on sut que le contrebandier avait effectué le débarquement de ses marchandises prohibées.

Évidemment Scipion se trompait sur la conduite du commissaire de la marine : jamais rien de suspect n'avait plané sur sa vaste administration. Choisi dans les rangs des vieux capitaines de vaisseaux qui avaient fait la campagne de l'Inde sous le bailli de Suffren, sa vie passée rendait sa réputation inabordable au soupçon. Il est vrai que son département n'était pas le plus heureux à sévir contre la fraude. Mais le hasard explique ces malheurs. De grands généraux n'ont jamais gagné de batailles.

Cécile est née dans l'Inde où son père avait été gouverneur. Fleur parfumée d'un autre climat, elle se décolore sous notre ciel; elle a froid à notre soleil. Son teint brun a pâli; sa taille flexible penche. Son énergie parfois soudaine, sa mollesse habituelle, sont un contre-sens perpétuel avec notre civilisation placide. Bien qu'elle ait caché l'ardeur de son âme sous nos manières, sous notre costume, sous notre éducation, cette âme voluptueuse de créole brise à chaque instant l'enveloppe qui l'étouffe. On sent bondir la nudité hardie de l'Indienne sous le

voile européen, elle a beau baisser les yeux, elle aime.

Aussi cette contrainte la tue. Elle mourra peut-être comme la fleur transplantée, en regardant le soleil. Il faut l'entendre parler avec sa voix de créole. La voix d'une créole est une musique que Dieu a mise dans la bouche des femmes du continent américain comme une compensation au silence dont il a frappé le gosier des oiseaux de cette partie du monde. Le chant des oiseaux est passé dans la voix des créoles : on dirait qu'il y a de l'amour dans leurs expressions les plus simples. Qu'elles sont plus meurtrières avec cette voix que la fièvre et la chaleur! Aimer une créole et mourir, c'est le commencement et la fin d'une passion. Il n'y a pas d'infidélité possible sous l'équateur : on aime, on est aimé, l'on meurt. La vie et les fleurs viennent si vite!

Il y avait erreur grossière de la part de Scipion. A deux lieues de distance, la fille d'un pêcheur peut ressembler à la fille d'un commissaire de la marine. — Quel moyen de croire qu'une enfant sortie à peine de la tutelle du pensionnat, élevée avec toute la sollicitude paternelle (sa mère était morte), aimée d'un jeune et brave officier de marine, entourée de la surveillance délicate, mais attentive, de vingt domestiques (la supposition est trop insensée), compromît son nom, sa vie, son avenir, par un amour caché, par un amour écouté avec complaisance au bord de la mer, à deux lieues de la ville? et d'ailleurs Cécile est une enfant d'imagination et de repos, qui aime son sopha de velours, son oiseau qui chante pour l'amuser quand elle ne chante pas pour amuser son oiseau; qui se penche sur sa harpe, comme pour regarder l'harmonie qui coule de ses doigts; qui lit, une

cassolette à la main, et des fleurs dans les cheveux, la souffrante poésie de Millevoye; et joue avec les aiguillettes d'or, avec le poignard de son fiancé. Voilà sa vie.

Scipion! Scipion! ta vue commence à faiblir; tu n'as aperçu au bord de la mer que l'écume qui couvre le rocher.

Auguste ne manqua pas de se rendre le lendemain, à l'heure convenue, à bord de l'*Alcyon*, y apportant l'irritation d'une nuit d'insomnie et la promesse de la vengeance la plus prompte.

Le ciel, si rarement d'accord avec nos projets, fut ce jour-là d'une sérénité admirable. On eût pu voir à dix lieues de distance : le vieux corsaire et l'aspirant ne virent rien. Il fallut l'obscurité de la nuit pour les convaincre que la demoiselle à la robe bleue ne viendrait pas au rendez-vous. Ils se quittèrent avec des sentiments différents. L'un croyait compromis l'amour-propre de son entêtement; l'autre avait la joie du doute. Au lendemain fut remise la seconde épreuve.

Auguste de Bussy alla passer la soirée auprès de Cécile. Il déposa à ses pieds tout ce qu'il lui restait de vague jalousie. Après une infidélité apparente et qu'on a soi-même démentie, on trouve plus douce la parole de celle qu'on aime, plus enivrante la pression de sa main. Vingt fois sur le ton de plaisanterie moqueuse dont il se sentait inspiré contre lui-même, il fut sur le point de raconter sa fatale croyance aux propos de Scipion, les propos de Scipion, la lunette d'approche, et de réclamer son pardon par un baiser.

Elle et lui parlaient encore de leur prochain mariage. On obtiendrait peut-être un grade, quoique cela fût assez

difficile dans ces temps; et si Auguste, à sa première croisière, allait être pris par les Anglais, conduit dans les pontons : idée affreuse!

Et cela arrivait facilement alors dans les ports de la Manche, où, une demi-heure après l'appareillage, le combat : et deux heures après le combat, les pontons.

Ces deux enfants pâlissaient.

Tandis qu'ils riaient et pleuraient, parlaient de gloire et de mort, familiarités énergiques que l'Empire avaient introduites dans nos mœurs, Auguste se prit à baiser le mouchoir de Cécile, où quelques pleurs avaient été répandus.

— Élégante! s'écria Auguste, élégante! que dirait l'empereur? que dirait le blocus? vous pleurez dans de la batiste anglaise? — Oh! Dieu, dit-elle, les monstres! Je n'en veux pas, moi, de la batiste anglaise! Comment ai-je pu?... mais c'est mon père qui m'a donné ce mouchoir.

Elle pétrit ce mouchoir dans sa jolie main, et l'approcha de la flamme de la bougie.

— Que faites-vous là, Cécile? dit le père en entrant. — Papa, je remplis ton office; je te supplée : tu brûles sur la grand place les cargaisons anglaises; moi je brûle mon mouchoir de batiste à la flamme de cette bougie. Je fais aussi respecter le blocus : ne suis-je pas ta fille?

Auguste ne se possédait pas de joie.

Le commissaire embrassa froidement sa fille : un nuage passa sur son front; il se hâta de dire : — Les nouvelles des croisières ne sont pas heureuses.

Cécile chancela.

— Auguste! vous partirez dans huit jours pour croiser

dans la Manche. C'est au tour de votre frégate ; après nous penserons à votre mariage.

Auguste aurait cru injurieux pour sa fiancée de retourner huit jours de suite au rendez-vous de Scipion. Il lui écrivit, en lui envoyant dix livres de tabac de France, qu'il le remerciait beaucoup de son prudent avertissement, mais qu'il ne jugeait pas à propos d'en profiter davantage.

Rien ne détourna le vieux marin de ses investigations, et, l'obstination s'en étant mêlée, il cherchait la jeune fille au bout de sa lunette, avec autant de ténacité qu'il guettait auparavant le contrebandier.

Huit jours s'écoulèrent : ni contrebandier à l'horizon, ni jeune fille sur les rochers.

Auguste de Bussy partit en croisière.

Le soir du neuvième jour, Scipion vit passer, et un cri lui échappa, la jeune fille dans le grand verre de la lunette.

— Faut-il être damné ! Précisément au moment où M. Auguste a quitté le pays, voilà que je revois cette jeune fille : que n'est-il ici pour nier encore ! Eh bien ! est-il si fou le vieux corsaire ! C'est bien elle : la même robe bleue, le mouchoir à la main ; c'est cela, de rocher en rocher. O monsieur Auguste, mon joli aspirant, mariez-vous ! mariez-vous ! Y a-t-il possibilité de se tromper ? Sa figure ? je la vois comme si elle était à deux pas... ; sa bouche... ses yeux... Où, démon ! va-t-elle ? Car il vente la peau du diable, et sa robe porte comme un perroquet de fougue. En voici bien d'une autre, à présent, le contrebandier sous ses basses voiles qui arrive ! Ah ! le chien, il sait donc déjà que la frégate est partie.

Et Scipion attacha son attention sur le contrebandier, dont il épia la manœuvre avec toute l'exaltation d'intelligence d'un lévrier en arrêt.

— Toujours toi, vieux coquin! Que la mer te serve de tasse!

Il fit ensuite tourner le tube de la lunette sur son axe, voulant avoir aussi le cœur net de ses soupçons sur la jeune fille à la robe bleue. Ce manége d'aller du vaisseau à la femme, de la femme au vaisseau, lui révéla, avec une soudaineté d'esprit que les gens enthousiastes qualifieraient d'inspiration, et que la raison explique très-bien, la pensée coupable que ces deux apparitions n'étaient pas étrangères l'une à l'autre. Il trouvait un motif au retour du contrebandier dans le départ de la frégate; il expliqua naturellement la présence de la jeune fille sur le rivage par le retour du contrebandier. Une fois ce soupçon accueilli, l'Amérique était découverte. Ses doutes sur cette correspondance intime entre l'arrivée du vaisseau et la promenade de Cécile se raffermissaient en outre par les exemples du passé : chaque fois qu'il avait aperçu le contrebandier, il s'en souvint, il avait vu Cécile.

Ayant brusquement fermé sa lunette, Scipion descendit au port, se présenta chez le commissaire de la marine, et, avec l'accent arrêté d'un homme qui est sûr d'être obéi, il lui dit :

— Vous allez, monsieur le commissaire, me délivrer sur-le-champ une lettre de marque : entendez-vous?

Prévenant toute explication superflue, il se pencha à l'oreille du commissaire :

— Le contrebandier rentrera cette nuit : la fille à la

robe bleue et blanche se promène en ce moment sur les rochers qui bordent le fort. — Silence! silence! passez dans mon cabinet, Scipion. Asseyez-vous. — Hâtons-nous, monsieur. — Vous n'avez pas d'habits, Scipion? Dix pièces de drap, prises sur la cargaison du contrebandier, seront pour vous.

Vous n'avez pas de pantalon : cinquante pièces de nankin pour vous.

Vous n'avez pas de chemises : cinquante pièces de toile de Frise pour vous.

Vous fumez : deux boucauts de tabac Virginie.

Votre misère vous défend le café et le sucre : dix barriques de sucre, dix de café pour vous.

Votre femme dort sur la paille, vos enfants à terre : de l'édredon pour elle, pour vous, pour vos enfants.

Votre cave sera pleine de rhum, de vins, de liqueurs, vos armoires de linge, entendez-vous, Scipion?

— Monsieur le commissaire, une lettre de marque! une lettre de marque! — Malheureux, tu n'as pas d'argent : tes poches en seront gorgées. — Une lettre de marque! une lettre de marque, par saint Elme! car il se fait tard. — Tes fils seront exempts de tout service de terre et de mer, Scipion! — Une lettre de marque! — Scipion, je mettrai la croix d'honneur à ta boutonnière. — Il est nuit! une lettre de marque, monsieur le commissaire, ou je ne me connais plus! — Mais si je te la donne, Scipion, je te connais, tu prends le contrebandier; le contrebandier pris, on brûle la cargaison. Dis, que t'en reviendra-t-il? rien, de la cendre. — De la cendre! Ainsi soit l'Angleterre! De la cendre, et que j'en frotte mes mains! que j'en remplisse ma bouche! de la

cendre! de la cendre! voilà ce qui m'en reviendra. Vous appelez cela rien! — Et si je ne te donne pas cette lettre de marque, que feras-tu? — Je vous dénoncerai. — A qui? — A l'empereur et roi. — Et de quoi m'accuseras-tu? — De n'être qu'un contrebandier, un ami des Anglais, un traître au blocus continental. — On ne te croira pas. — Et votre enfant, votre fille? — En quoi ma fille me compromettrait-elle? — Je dirai ses signaux aux bords de la mer, sa robe bleue, lorsque le contrebandier peut entrer sans danger; sa robe blanche lorsqu'il doit fuir. — Tu te trompes, Scipion, ma fille ne sort jamais de son appartement; elle l'a gardé aujourd'hui. — Et pourquoi me proposiez-vous de l'or? — Insensé! je ne t'ai offert de l'or que pour t'engager à courir plus vite à ton but. Juge des occasions où il est nécessaire de risquer le courage de mes marins; si une première fois je t'ai refusé une lettre de marque, maintenant je t'accorde ce que tu désires; tu vas avoir à l'instant même ta lettre de marque.

Durant ce dialogue, la nuit était venue : nuit d'hiver couverte d'épais brouillards.

— Je te disais, Scipion, que tu avais pris une récompense offerte pour une séduction, pour un piége. Mais ton erreur résulte de la vivacité de ton patriotisme : je t'excuse.

Beaucoup d'autres belles paroles firent oublier à Scipion que la nuit était déjà si sombre et si avancée, que l'ange des ténèbres même ne trouverait jamais le contrebandier.

Ensuite le commissaire de la marine sonna.

Cécile en costume du soir, visiblement trop fraîche et

trop parée pour supposer qu'elle revenait du bord de la mer, parut et apporta une lettre de marque à son père.

Le vieux corsaire ne comprit rien à la métamorphose. La fille du commissaire devant lui, quand il la croyait au bord de la mer! Il se crut fou.

Il sortit; mais, pendant sa longue conversation, le contrebandier était déjà rentré dans un port d'Angleterre.

Scipion froissa avec rage dans ses mains la lettre de marque.

La frégate sur laquelle Auguste était parti depuis deux jours rentra dans la nuit au port avec une prise de quatre vaisseaux anglais de la Compagnie. Dans l'affaire où ces quatre vaisseaux étaient restés la conquête des Français, Auguste avait montré beaucoup de courage, et, ce qui est plus rare, beaucoup de sang-froid. Le rapport de la journée le citait parmi les officiers dignes, par leur bravoure, d'être recommandés à la bienveillance des ministres de Sa Majesté.

Qu'elle fut heureuse, Cécile, lorsque Auguste parlant près de sa joue, si près que ses boucles brunes en étaient agitées, lui raconta les boulets passant sur sa jeune tête, la mitraille se croisant avec le commandement des chefs, enfin cette émotion d'une première affaire vive comme l'amour. Elle séparait ses cheveux blonds pour voir s'il disait vrai, s'il n'était pas blessé; elle prenait ses mains dans ses mains : elle était si heureuse!

Tout à coup le canon de la frégate annonça aux gens de l'équipage qu'il fallait sur-le-champ se rendre à bord.

Comme Auguste retournait précipitamment à son poste, il fut fort étonné de rencontrer Scipion sur le pont du vaisseau.

— Que voulez-vous, monsieur Auguste? j'aime mieux servir comme matelot ou canonnier à bord de votre frégate, que de voir chaque jour, les bras croisés, des choses qui soulèvent le cœur.

La conversation entre le corsaire et l'aspirant en resta là. Chacun regagna son poste : la frégate appareilla.

Chargé de pluie et de grêle, le temps était horrible : la frégate louvoya tout le reste de la nuit.

Au jour, les habitants, que quelques sourdes volées de canon avaient éveillés, furent témoins d'un beau spectacle.

La frégate serrait étroitement entre elle et la terre le contrebandier si connu, si redouté. Malgré sa marche supérieure, l'interlope était obligé de raccourcir chaque fois ses bordées sous peine de se rencontrer proue à proue avec la frégate, ou, en continuant sa manœuvre, de tomber sous le canon des forts ou de dériver sur les rochers. Pourtant il restait encore une voie de salut au contrebandier; c'était de passer entre un gros rocher à deux longueurs de vaisseau du rivage, et la terre, passage infranchissable pour la frégate. Le contrebandier connaissait-il ce passage désespéré? l'ignorait-il? c'est ce qui faisait battre le cœur de tous les habitants rangés sur les hauteurs qui dominaient la rade. Il fallait se hâter : il n'y avait plus qu'une bordée de salut pour le contrebandier.

Il virait de bord pour la courir, quand la frégate, sans quitter sa proie, détacha une embarcation montée de douze soldats de marine, d'un timonier, et d'un aspirant pour les commander.

L'embarcation se dirigea vers la terre.

La mer était haute, fatiguée encore par l'orage. On entendait se heurter les carabines des soldats ; on voyait debout l'officier, sans chapeau, le visage blême, la trompette marine à la main.

Ils s'approchaient du rivage.

Sur le rivage, il n'y avait qu'une jeune fille en robe blanche, venue là, sans doute, pour suivre du regard son amant dans le combat qui se préparait, ou pour respirer l'air robuste et sain de l'Océan.

Le vent était fort, ses longs cheveux flottaient, sa robe blanche et pure s'attachait à ses jambes, comme un voile à une statue antique ; ses beaux pieds évitaient avec soin l'écume blanche qui s'étendait en nappes autour d'elle.

La barque approchait toujours.

Bientôt on distingua Scipion, qui était au gouvernail, et Auguste, qui commandait debout à l'arrière.

Ils étaient déjà sur les brisants.

Le contrebandier achevait sa dernière et fatale bordée ; il n'avait plus que celle-là à fournir, si un signal ne l'avertissait tout à coup, rapide comme un cri, comme un geste, de se jeter dans la passe.

Ce signal allait être donné, peut-être.

La population entière ne respirait plus.

— En joue ! cria Auguste.

La trompette marine lui tomba des mains.

— Feu ! cria Scipion.

Une main blanche, comme celle d'un ange qui écarte un rayon de soleil ou un nuage, s'était levée, enveloppée d'un mouchoir blanc.

La main tomba, le corps aussi.

Douze coups de fusil avaient porté. Douze balles avaient

renversé la jeune fille à la robe blanche, qui était venue, par ordre de son père, respirer l'air marin qui rend la santé.

Le contrebandier amena son pavillon sans résistance. Il fut remorqué au port.

On cria : Vive l'empereur! à bord de la frégate.

On répondit : Vive l'empereur! de la terre et de la ville.

Vive le blocus!

Le soir de cette journée, une harpe eut ses cordes brisées, un oiseau s'envola, un livre resta ouvert qu'on ne ferma plus.

Entendez-vous ces cloches joyeuses, ce canon qui tonne, ce peuple qui se rend sur la grande place? Décimé par la famine, par la guerre et par Napoléon, il crie vive la guerre et Napoléon ; ruiné par le blocus continental, il hurle vive le blocus continental! Il vient là nu-pieds, nu tête, quoiqu'il gèle, les lèvres gercées, les mains violettes, l'estomac rentré par la faim.

D'abord, Scipion conduit un peloton de vieux corsaires; il a les honneurs du pas.

Tout ce qui abhorre les Anglais et l'Angleterre est invité à coups de canon à la fête. Toute la ville y est.

Ce n'est ni du pain, ni du vin, ni du tabac, ni du sel, ni de l'or qu'on va distribuer au peuple, c'est de la vengeance contre l'Angleterre, de la vengeance argent comptant : chacun en prendra à pleines mains. Les vieillards, les jeunes hommes, les enfants, les femmes, en auront leur part. Les femmes surtout. Comme elles sont belles de fureur! Chacune d'elles va se payer d'un fils mort, d'un frère prisonnier, d'un époux noyé. C'est le jour du

rachat! Vous savez si une mère est terrible quand on tue son fils! Il y a là des mères qui ont eu huit fils tués par Nelson!

Jetez les yeux maintenant sur la grande place autour de laquelle rôde et hurle ce peuple, qui sort la langue, qui aiguise ses ongles : elle est encombrée de marchandises de tous les pays, car les contrebandiers anglais s'étaient faits les courtiers de toutes les fraudes. Voyez les trésors de deux hémisphères jetés à brassées sur la terre. Il y a là deux millions de marchandises rares ou utiles. Que cette laine filée par l'industrie servirait bien à couvrir la nudité de ce peuple, dont les os percent la chair! cette toile à vêtir ces pauvres mères! Oh! qu'avec l'or de ces marchandises on indemniserait de maux et de malheurs! Le pêcheur aurait un bateau, le laboureur une charrue, tous du pain; car le pain de l'empire est dur, le pain de l'empire est rare. Peuple, voulez-vous du drap, de la laine, du pain?

— Nous voulons de la vengeance! nous voulons du feu! — Vive l'empereur et roi! vive le blocus continental! mort aux Anglais!

Voici le commissaire de la marine! Place au cortége! place aux torches!

L'air rayonnant de patriotisme, M. le commissaire de la marine, en écharpe tricolore, une torche à la main, s'ouvrit un passage à travers la foule. Il était suivi de l'équipage de la frégate. Auguste, pâle et un flambeau à la main, marchait à côté du commissaire de la marine.

— Vive l'empereur!

Le commissaire s'arrêta au milieu de la place, devant un bûcher immense.

— Vive le blocus continental! — Mort aux Anglais!

En agitant la torche enflammée au-dessus de sa tête, le commissaire de la marine s'écria : — Vive l'empereur et roi! vive le blocus continental! mort aux Anglais!

Monté ensuite sur un ballot de laine, par un geste, il réclama le silence.

Il l'obtint.

Et il lut : Décret de l'empire.

Article unique :

« Toutes les marchandises anglaises, saisies sur les vaisseaux anglais et autres, seront brûlées immédiatement.

« *Signé* L'EMPEREUR. »

— Vive l'empereur!

Il prit, pour donner l'exemple de son obéissance aux lois, une poignée de soie écrue, et la jeta dans le foyer.

Alors Scipion et ses corsaires défoncèrent à coups de hache des barriques de tabac ; et, après en avoir respiré la saveur âcre mais si douce aux organes du marin, les barriques roulèrent dans la flamme!

Une fumée noire et semée d'étincelles monta en longs ruisseaux vers le ciel.

Et le peuple :

— C'est du bon, celui-là : la cendre est blanche; c'est du pur Virginie. — Nous n'en aurons jamais de pareil. Au feu! — Au feu, ces pipes de rhum! Gervais! — Laisse m'en prendre un petit verre. — Tu le boiras en punch. — Va pour le punch! Alors roule ces tonneaux de sucre, cette barrique de noix muscades et ces caisses de thé. Est-ce fait? — Allume!

Le bon mot circulait; la plaisanterie faisait la ronde. Allume le punch! — Le bon Dieu va boire du punch! — C'est juste, il a fumé.

Une nuée plus épaisse, massive, pourpre; enfin la flamme d'un punch de douze tonneaux de sucre et d'autant de pipes de rhum, grondait sur les têtes. Elle jaspait l'air.

— Dis donc, Jeanne, toi qui as la jambe fine et la cheville à l'avenant, ces bas de soie t'iraient-ils? Vois comme ils sont tendres, brodés, fins, doux à la chair.

Qui pourrait exprimer ce qu'il y avait de convoitise et de vanité de femme dans le désir de posséder ces beaux bas d'Angleterre, à ravir une duchesse? Mais l'opinion était là, et le feu flambait. Après avoir passé une fine jambe dans le bas, on le retirait, on le pliait avec la délicatesse d'une jeune fille soigneuse; un regard l'accompagnait, et, adieu, il tombait dans le feu! Il en tombait cent douzaines, deux cents douzaines.

— Ceci semble fait exprès pour toi, Marie. Un service complet de linge de table damassé; douze douzaines de serviettes, douze douzaines de nappes.

Et tous :

— Voyons, si elles seront de bon usage.

Le linge damassé s'abîmait dans la flamme : les regards envieux suivaient quelque temps les caprices du dessin dans le passage de la combustion à la cendre.

— Voudrais-tu bien, toi, là-bas, de cette toile de Frise, pour te faire des chemises? Touche comme elle est ample : elle remplit la main. — Non, cela m'écorcherait le dos; depuis longtemps j'ai renoncé au coton et à la toile. Je ne porte que de la batiste. — Que ne par-

lais-tu plus tôt ? En voilà six ballots complets. Tu as de quoi habiller tes domestiques.

Les malheureuses ne possédaient seulement pas un mouchoir.

Les ballots de batiste roulaient dans le feu.

— Si j'ai accepté ta batiste, fais-moi l'amitié d'accepter cette caisse de foulards des Indes. Tu es brune, les foulards te siéront. Viens donc que je te coiffe.

Et toutes se coiffaient avec des foulards : jeunes et jolies, laides et vieilles, grimaçaient les minauderies des grandes dames, et se dépouillaient ensuite de leur parure en passant devant le feu.

— Qui est fille ici? qui est à marier ? J'ai de la dentelle; voilà du point d'Angleterre. Approchez, mes amours !

Les filles de pêcheurs qui acceptaient la plaisanterie étaient couvertes de beaux voiles noirs d'Angleterre ; la blonde était nouée en ceinture, la maline fixée au bas des haillons ; et, quand la bouffonnerie avait assez duré, on arrachait par lambeaux ces merveilles de Bruxelles et de Gand, et la flamme les dévorait.

— Maintenant que nous avons ménage complet de linge et de provisions, il nous faut du luxe : nous aimons le luxe, nous autres.

Ces femmes ouvraient alors avec brutalité des paniers remplis de porcelaine chinoise et japonaise, merveilles fragiles, véritables dieux de nos tables. Les théières brodées d'ornements, les tasses si légères qu'on y boirait de l'air, les cuvettes soutenues par des péris, se brisaient dans les mains rudes qui les saisissaient. D'élégantes coupes, où l'on n'aurait voulu verser que des per-

les, étaient exposées à la souillure de la fumée, à la seule fin de savoir si elles iraient au feu.

Ce qui ne se rend pas, c'est cette ivresse à jeun d'hommes et de femmes qui avaient de la fumée dans la bouche, qui portaient écrit sur le front ce combat entre l'amour d'avoir et l'amour de détruire, mais qui détruisaient sans pitié, en disant : — C'est anglais ! c'est anglais ! mot terrible qui n'admettait pas d'indécision.

Singulière raillerie ! quelques-uns s'établissaient marchands sur le lieu même de l'incendie : ils vendaient pour rire ; le marché était une comédie On achetait pour revendre au feu ; le feu était le dernier acquéreur.

Raillerie plus singulière encore ! de véritables marchands avaient dressé leurs tréteaux auprès du feu : ils vendaient pour deux sous d'eau-de-vie à ceux qui avaient brûlé une cargaison de rhum ; on leur achetait de mauvais cigares en présence de la cendre de trente boucauts de tabac de Virginie.

Enfin tout y passa.

Deux millions de marchandises furent réduits en cendre et en fumée. Jusqu'à l'entière destruction, le commissaire de la marine, et l'état-major de la frégate, dont Auguste faisait partie, ne quittèrent pas leurs places d'honneur.

Quand tout fut achevé, quand l'ivresse, la rage, les cris eurent couché, dans cette cendre qui resta tiède trois jours, ces démons, ces éternels ennemis de l'Angleterre, le cortége défila aux cris de vive l'empereur ! mort aux Anglais !

Scipion se jeta sur les pas du commissaire, et lui dit : — Morte !

— Morte ! répéta le commissaire. — Morte ! répéta Auguste. — Silence ! ajouta Scipion.

Il se perdit dans la foule, en criant : — Vive l'empereur !

Au bout de trois jours, Auguste fut nommé enseigne. Il reçut la croix d'honneur des mains du commissaire de la marine.

Le commissaire de la marine reçut aussi une médaille de la part de l'empereur.

•

LE FIFRE.

Des plaines d'eau jaunâtre, circulairement étagées, des bancs de sable qui apparaissent à vos côtés et qui disparaissent aussitôt, un bruit semblable à celui d'un torrent battu par la roue d'un moulin, un vent qui souffle à déraciner la mer, le soleil caché derrière un rideau d'écume, la terre confondue avec la ligne des flots et ondulant comme eux, des mouettes qui coupent l'air au tranchant de leurs ailes, et dont le bec rose siffle des airs de tempête au-dessus de vos fronts, des requins dodus, aplatissant sous leur ventre rayé le lit des vagues, et jetant leurs regards sanglants et obliques sur vous, les mâts du vaisseau ployés, les voiles inclinées comme des nageoires de poisson, une pluie de sable qui arrête la respiration, et tout à coup un fleuve paisible couché entre deux rives, l'une de sable blond, l'autre couverte d'une végétation envahissante, un silence parfumé, interrompu par le vol diapré des colibris; aussi loin que le regard peut péné-

trer, des bosquets de verdure et des herbes hautes comme des arbres qui étendent leurs rameaux à trente pieds autour d'eux, des singes batifolant de branche en branche, et, entre ces herbes et ces arbres, des toits de paille taillés en pain de sucre; sur votre tête, un soleil perpendiculaire isolé dans son ciel d'émail; enfin un air primitif comme il en faut pour remplir la trompe des éléphants et courber toute une forêt comme un seul épi; des senteurs vierges émanées de vastes fleurs dont la corolle est assez large pour cacher un serpent endormi et le bercer comme une mouche; des troupeaux de jeunes négresses toutes nues, vous regardant passer; tels sont les deux spectacles de déchirement et de calme qui se succèdent avec la rapidité de la pensée quand vous entrez dans le fleuve du Sénégal, après avoir quitté l'Océan et franchi cette ligne de démarcation entre l'eau douce et l'eau salée, qu'on nomme la *Barre*.

Le vaisseau que je montais semblait éprouver, comme l'équipage, la joie d'être sauvé des périls de la barre du Sénégal. Sa quille paresseuse ne fendait qu'avec peine l'eau herbue du fleuve; il prenait du bon temps, ses voiles battaient contre le mât, et l'atmosphère ambiante du pont se parfumait déjà d'une vapeur de cuisine dont elle était veuve depuis bien des semaines.

Je serai compris de ceux qui ont accompli de longues traversées. Quel bonheur d'arriver! quelle métamorphose s'opère dans le voyageur qui touche au port. Voir la terre! la sentir! l'entendre! cette joie a été mille fois décrite : elle sera toujours nouvelle. Pour le marin même, habitué à ces transitions, la vue de la terre est un spectacle attendrissant. Il était triton, il devient homme. Il

change de linge, il se dépêtre de ses grosses bottes, il se lave complétement les mains, il rase une barbe de trois mois, et il mange à table. Manger à table! vous ne connaissez pas le prix de cette volupté, vous qui n'avez jamais mangé assis sur des cordes goudronnées, quand la tempête, toutefois, permet de manger.

Deux bateaux, où ramaient des nègres vigoureux, touaient notre petit brick, le long du fleuve, en chantant des chansons dont l'air et les paroles auraient rendu jaloux des crocodiles. Nous voguions vers l'île Saint-Louis, capitale de nos possessions en Afrique. Cette capitale tiendrait dans le Champ-de-Mars. Elle nous apparaissait de loin comme une botte de paille portée sur le fleuve. A mesure que nous en approchions, elle se subdivisait en autant de petites gerbes de foin sec, posées debout, et du sommet desquelles sortaient des rayons de fumée claire.

Quand nous ne fûmes plus qu'à une faible distance de l'île, un bateau monté par le médecin de la marine vint s'enquérir des droits que nous donnait notre santé à la libre communication avec les habitants. Nous arrivions d'Europe, pleins d'une vigueur retrempée dans l'Océan, et nous abordions un pays dépeuplé de tout temps par la dyssenterie La visite hygiénique du docteur me parut assez ironique. Il était lui-même si pâle et si maigre, que nous aurions pu le soumettre à une quarantaine avant de lui permettre de nous inspecter. Son avis fut que nous étions assez bien portants pour braver l'épidémie permanente de la localité.

Quelques heures après nous jetions l'ancre dans un débarcadère situé vers le milieu de l'île, au bord de jar-

dins dont les palmiers trempent leurs rameaux dans le fleuve. J'étais décidément en Afrique [1].

Plein des lectures de Cook, j'attendais toujours les nègres généreux qui donnent des ignames, des melons d'eau, des patates, des bananes, des ananas et des cochons de lait pour un vieux clou. Les cochons de lait ne vinrent pas. En revanche j'eus lieu de remarquer que, si la civilisation avait inspiré aux sauvages l'horreur pour les vieux clous et l'amour excessif des pièces d'argent, elle ne leur avait pas encore fait sentir le besoin de ne pas aller tout à fait nus. Cette nudité universelle n'a aucun des résultats que certaines imaginations pudibondes craindraient pour les sens. Une négresse ne peut pas être nue pour un blanc; sa peau est un vêtement éternel. D'ailleurs, si les charmes de l'adolescence, étalés sans voile par les jeunes Africaines, pouvaient être un piége pour la sainteté du regard, les ravages de la vieillesse, qui ne se montrent pas moins, neutraliseraient tout danger. Tout balancé, le spectacle ne vaut pas l'attention. En Afrique, la résistance de saint Antoine n'eût pas été très-méritoire.

On ne va guère en Afrique, et particulièrement au Sé-

[1] On ne verra, dans le récit de ces souvenirs d'enfance, qu'un désir de faire passer sous les yeux du lecteur casanier des mœurs et des paysages qui contrastent un peu avec les nôtres; on n'a pas d'autre intention. La bordure biographique de ces tableaux est une nécessité de narration, et non un but. Ce n'est que lorsqu'on y est provoqué qu'il est permis de se mettre en scène, ne fût-ce que pour empêcher les biographes de vivre. Dans ce cas particulier, nous pensons qu'on doit parler de soi avec autorité et de manière à satisfaire les plus impatients comme les plus difficiles.

négal, que pour faire la traite des noirs, le commerce le plus ruineux du monde, malgré l'avis d'une foule de gens.

Comme au temps de Marco-Polo, ces gens se représentent des mines d'or partout, ou tout au moins des fleuves charriant en paillettes ce luxueux métal. Dans leur croyance, ils voient encore les blancs, ces scélérats de blancs, armés de flèches, suivis de chiens, entrant dans les forêts pour dénicher les noirs, les museler, les lier deux à deux ou quatre à quatre. On les expédie ensuite à l'île de Cuba après les avoir entassés dans une cale sans air, sans jour; ils n'osent pas dire sans espace. O candides philanthropes, avec qui je partage, sans contredit, une horreur profonde pour les négriers, mais dont je ne puis accepter les croyances naïves d'un autre âge, sachez que les nègres sont une marchandise très-rare aujourd'hui, difficile à se procurer, coûteuse autant que la plus précieuse des denrées, sans excepter l'ivoire et la gomme, et plus périlleuse à transporter d'un continent à l'autre que de la poudre ou du vitriol.

Que ceci serve à rectifier quelques préjugés :

1° Un nègre coûte presque toujours la moitié de sa valeur.

2° On le nourrit fort bien, parce qu'un négrier a au moins autant d'intérêt qu'un philanthrope à sauver ses nègres des ennuis de la traversée, de la nostalgie, et surtout de la mort. Un négrier tient à ses esclaves comme un fermier à ses bœufs et à ses moutons.

3° Sur dix vaisseaux négriers, cinq sont ordinairement attaqués de la gale par le fait du contact avec les noirs; sur six, trois sont pris par les navires

de l'État; un sur dix est brûlé par les bons nègres.

4° L'Afrique ne produit pas douze livres d'or par an.

Cependant la traite, quelque réduite et difficile qu'elle soit, n'est pas moins une action odieuse, et je n'allais pas la faire en Afrique, d'abord parce que j'aimais les nègres, sur la bonne réputation de Vendredi, ensuite parce qu'à cette époque les mulâtres et les nègres eux-mêmes la faisaient pour leur compte.

Ma conscience est donc fort tranquille à cet égard : je n'ai vendu d'hommes d'aucune couleur que ce puisse être. Par compensation, elle a à nourrir des reproches d'une autre nature, moins graves sans doute, mais réels ; les voici. En partant, j'avais été chargé d'une foule de commissions par les amis, les parents et les connaissances.

J'avais été prié d'apporter au retour un léopard pour chacun de mes camarades de collége; douze arcs de sauvages et leurs carquois pour des naturalistes qui ramassent des limaçons chez eux, et vous chargent de rapporter des tigres en quantité des pays lointains; trois chevaux pur sang pour des voisins de campagne, et beaucoup de choses rares pour des personnes que je ne connaissais pas; des dents d'éléphant, des éléphants même, du corail, des perles, des rubis, de la poudre d'or.

Personne ne me dit : — Tâchez de vous rapporter vous même.

Il m'est pénible de dire ici que je ne remplis aucune de ces commissions, et que je descendis au port sans perroquets verts, ni tigres, ni éléphant, ni poudre d'or. Je n'usai pas même de l'ingénieuse excuse de ce voyageur qui, comme moi, accablé de commissions pour les pays

où il se rendait, répondit, les mains vides à son retour :
— Mes amis, quelques-uns d'entre vous, il vous en souvient, m'avaient remis, avec la note des objets qu'ils désiraient avoir, l'argent nécessaire pour se les procurer ; quelques autres ne m'avaient remis que leurs notes, sans les accompagner de la même précaution. Et qu'est-il arrivé ? Par un jour de beau temps, j'examinais, sur le pont du vaisseau où j'étais embarqué, vos excellentes notes aux uns et autres. J'apportais la plus grande attention à cette lecture, et surtout le plus grand ordre. Sur chaque papier, je posais l'argent de chacun. Voilà qu'un vent s'élève : l'accident est commun en pleine mer. Mais savez-vous quels furent ses résultats ? toutes les notes sur lesquelles j'avais pu mettre l'argent qui les accompagnait résistèrent à la bouffée imprévue, tandis que les autres, plus légères, vous le comprenez parfaitement, s'envolèrent et ne revinrent plus. Ceci explique, mes amis, pourquoi je me suis acquitté des commissions des uns, et pourquoi j'ai négligé celles des autres.

J'aurais rougi d'employer l'apologue de ce voyageur ; mais on ne doit pas rougir de ne pas rapporter des léopards et des tigres quand on n'a pas eu le bonheur d'en rencontrer.

Parmi ces recommandations, plus ou moins intéressées, j'en avais accepté une plus sacrée, dont j'avais tout lieu de croire le sort non moins aventuré, et tout aussi peu par ma faute.

Au moment de mon départ pour l'Afrique, une mère m'avait raconté, tout émue, que son fils, son unique fils, l'avait quittée depuis plus de cinq ans, et ne lui avait jamais donné de ses nouvelles. Elle présumait que ce fils,

tête folle, romanesque par désœuvrement, comme on est toujours romanesque, aimant l'indépendance, prétexte admirable pour ne pas avouer qu'on hait l'application d'esprit ou le travail des mains, que ce fils pouvait bien être en Afrique. Comme j'allais dans cette partie du monde, il n'était pas impossible que je le rencontrasse, si cependant il n'avait pas été pris en route par les pirates, ou dévoré en arrivant par les crocodiles ou les serpents. Je demandai l'âge de l'aventurier, et sa mère me répondit : — Dix-huit ans. C'est tout ce qu'elle eut à me répondre, en me laissant entre les mains une lettre adressée à M. Émile Dax.

— Votre fils n'avait-il aucun autre motif pour vous quitter? m'informai-je auprès de la mère d'Émile Dax. — Aucun. S'il en existait un alors, il est bien loin de nous aujourd'hui. La misère effrayait beaucoup mon fils. Il me disait qu'il voulait aller faire fortune au bout du monde, en Chine, au Pérou, que sais-je? Son père mourut, et tout fut résolu pour Émile; il s'embarqua pour la Sicile; de la Sicile, il m'écrivit qu'il allait à Malte; de Malte, je perds ses traces. J'ai écrit au consul; le consul m'a répondu qu'il ignorait sur quel navire il était monté; seulement, à cette époque, m'écrivait-il, il en était parti un pour les côtes de la Gambie. Mes recherches n'ont pas cessé depuis, mais elles ont toujours été infructueuses. Et voyez la fatalité : l'oncle d'Émile, ce que je lui apprends, à ce cher enfant, dans cette lettre, l'a fait en mourant son héritier universel; il hérite de quarante mille francs... Mais, adieu, monsieur, le vent souffle; vous voilà en route. Dieu vous ménage une heureuse traversée!

La mère d'Émile Dax descendit dans la chaloupe, que je perdis bientôt de vue dans le sillage de notre bâtiment.

L'île Saint-Louis, où j'étais débarqué, était alors, comme aujourd'hui, un lieu d'exil politique. Là étaient agglomérés les utopistes les plus excentriques et jugés les plus dangereux au repos de la France; scélérats uniformément rangés sous l'étiquette du chapeau de paille, du pantalon de guinée bleue ou rose, cultivant des légumes, menant la vie des Colins d'opéra-comique. J'ai vu ces monstres redoutés de la Restauration, pour avoir imprimé quelque innocente brochure intitulée : *Où allons-nous? où sommes-nous?* ou pour s'être montrés dans la rue avec une violette à la boutonnière, passer leurs journées dans un hamac et leurs nuits sur des nattes de jonc. Ces assassins des rois n'osaient pas même se débarrasser des moustiques qui les harcelaient. J'ai vu les derniers débris de la fameuse secte des théophilanthropes, braves gens partis d'Europe pour former une colonie de sages au cap Vert, et devenus peu à peu, à force de faire des concessions au climat, les plus actifs marchands de chair noire. Toujours théophilanthropes, ils s'étaient remariés avec des négresses et avaient fécondé de petits théophilanthropes Sacatras, Griffes et Quarterons, et plus ou moins hauts en couleur. J'ai connu depuis les philanthropes. Les théophilanthropes valent mieux. Il y a entre eux la différence du lézard au crocodile.

Je n'oubliai pas la commission de la mère d'Émile Dax, malgré l'affaissement moral et physique auquel j'étais livré par une chaleur dont les thermomètres ont consacré la violence.

Les uns me dirent : Si votre jeune homme était sur la colonie depuis cinq ans, il sera mort d'une affection de foie; d'autres m'assurèrent que, s'il ne s'était écoulé que deux ans depuis son arrivée, il ne devait pas être mort du foie, mais de la dyssenterie; de moins décourageants me persuadèrent qu'il pouvait avoir évité ces deux maladies en s'embarquant avec l'expédition partie pour le haut du fleuve, et destinée à protéger le commerce des gommes. En ce cas, son silence prouverait simplement qu'il a été tué par les Maures.

Trouver un homme dont on ne sait que le nom dans les colonies, où le premier acte est d'en changer, est déjà assez difficile; l'y rencontrer quand il a cessé de vivre est encore plus embarrassant. Graduellement découragé, mon zèle à découvrir Émile Dax se changea peu à peu en une espèce d'acquit de conscience sans énergie comme sans effets. Je piquai la lettre de sa mère à la boiserie d'une glace, ainsi qu'on le ferait d'un papillon : c'était une chose morte.

Peu après, le bruit circula dans l'île que des collisions affreuses avaient eu lieu entre les Maures et les noirs; comme d'usage, les noirs avaient été battus, exterminés, et leurs villages, incendiés, avaient servi de brasier pour les cuire. Ceci était le texte des premiers bulletins. Les suivants annonçaient, au contraire, des victoires sans exemple remportées par les noirs sur les Maures. Si on ne leur avait pas encloué des canons, c'est qu'ils n'en ont pas; et si, par représailles, leurs villages n'avaient pas été la proie des flammes, c'est que les Maures, comme les Bohémiens, n'ont en propre aucune résidence. Ils campent au centre de leurs chevaux, de leurs

moutons et de leurs bœufs. Mais les noirs leur auraient pris trois mille bœufs, six mille moutons, et je ne sais combien de veaux. Cette supériorité inouïe des Noirs sur les Maures était due à la bravoure personnelle d'un blanc, d'un Européen, ajoutait-on, qu'avaient choisi les noirs pour capitaine, pour général et presque pour roi. — Un aventurier!

Si c'est un aventurier, pensais-je, pourquoi ne serait-ce pas mon homme? Sa mère me l'avait dépeint comme très-romanesque, c'était lui; comme un ambitieux, c'était lui. Allons voir Sa Majesté. Je retirais déjà l'épingle qui fixait à la glace la lettre de madame Dax.

Ne confiant mon projet à personne, j'arrêtai de partir le lendemain pour le village où il trônait au milieu de sa victoire bêlante. La distance à parcourir n'était pas grande : et ce n'était que quelques crocodiles à éviter pour arriver jusqu'à lui à travers les marais.

Je me mis en route un peu avant le lever du soleil, afin d'éviter une marche pénible pendant le jour; je ne pus si vite me diriger cependant qu'il ne me surprît avant mon arrivée au camp. Depuis, je n'ai oublié que l'incommodité qui suivit le spectacle de ce lever. J'en ai retenu les magnificences.

Dans cette zone de l'Afrique, le lever du soleil n'est précédé d'aucun crépuscule. Il était nuit, il est jour. La transition est même si brusque, que l'attention trompée ne sépare pas de cet éclair sans orage une détonation imaginaire. A l'apparition de l'astre on croit entendre tonner.

Le soleil se lève; le ciel est blanc de craie. Ce qui est resté des vapeurs de la nuit s'amoncelle, s'enroule en ta-

pis diaphane, et fuit comme l'haleine sur un bois lustré ou du marbre poli. Sous l'épanouissement de cet incendie, la couleur verte des mimosas et des acacias semble déteindre des couches supérieures aux couches inférieures ; le haut des arbres est gris pâle, le dessous vert. On dirait des oliviers entés sur des platanes. Le sable du Sahara est roux et friable à l'œil, vu au bord du fleuve ; à distance, c'est une crème battue et dorée ; plus au fond, c'est une mousse phosphorescente de petites vagues ; au delà enfin, c'est quelque chose qui remue, éblouit, brûle les cils, et qu'il serait impossible d'accuser, s'il ne s'élevait au-dessus de cette ligne, pour la déterminer, une tache immobile et échancrée comme une virgule, qui est le cou d'un chameau, ou une autre tache mouvante et en croix, indiquant une autruche qui passe à l'horizon avec les ailes déployées.

Aussitôt ce lever rapide, le fleuve se dégourdit, se détend et coule plus vite. L'analogie des sensations fait croire à un dégel ou à un vent qui crispe la surface de l'eau. Il n'y a pas de vent, il n'y en a pas pour faire dévier un rayon sur l'angle d'un atome, pour mettre sur le côté un grain de sable. Si déliées qu'elles soient, les barbes de roseaux montent droites et aiguës. Tout est immobile comme dans un tableau : les grandes et les petites herbes paraissent autant de coups de pinceaux. C'est de la couleur, et pas de mouvement.

Si le regard fouille, en ce moment d'éveil universel, entre les deux rives, le spectacle change : ce sont des îles flottantes, comme des nids tombés d'un arbre, tantôt liées en bouquets par d'innombrables rameaux de joncs, de lianes et d'écorces filamenteuses de palmistes ;

tantôt elles sont si près de la terre ferme, que des aigrettes posées de distance en distance, comme autant de bouées vivantes et emplumées, marquent le peu de profondeur de l'eau. Sur la tête des aigrettes passent en poussière bariolée des bouffées de colibris effrayés par le cri et le vol immense du pélican, qui de sa robe d'étoffe blanche et empesée cache le soleil, et couvre de son ombre gigantesque des îlots entiers et des pans de fleuve. Voluptueusement dilatés par cette chaleur de plomb fondue qui torréfie, les crabes grouillent, les crocodiles, couchés sur leurs œufs, bâillent et déroulent leurs anneaux, tandis qu'assis en spirale sur leur queue droite comme un bambou, dardant leurs languettes, des serpents, hauts de dix pieds, regardent amoureusement les oiseaux qui tournent en cercle sur leurs têtes. Ensuite, il y a d'autres oiseaux qui s'envolent précipitamment pour fuir le jour qui ternirait leur fourreau étincelant. Je ne sais pas leurs noms, s'ils ont des noms ; mais il en est de noirs avec la tête blanche ; d'autres si verts, qu'on les prendrait pour des feuilles, et qui deviennent pourpres en passant au soleil ; d'autres losangés comme un échiquier, et quelques-uns d'or, mais d'or massif. Tout cela est sans choix. Voilà pour les couleurs du ciel, de la terre et du fleuve. Quant au bruit, on n'entend que deux voix au lever du soleil en Afrique : celle de la hyène qui fuit devant le jour, et celle de l'éléphant qui le salue.

J'eus tout lieu de me croire dans le voisinage du camp, à la vue de l'épaisse fumée répandue au-dessus de l'espace que je présumais être le village occupé par les vainqueurs. C'était le témoignage d'une nuit passée à brûler

des feux de joie. A mesure que je m'enfonçais dans les broussailles formant les remparts du village, la fumée prenait une teinte rougeâtre, et elle apportait avec elle une odeur de roussi, bien faite pour alarmer un Européen dans un pays où l'anthropophagie n'aurait pas été tout à fait inconnue. Au sortir de la haie, j'eus sous les yeux un vaste emplacement couvert de matières à demi-brûlées, flambant encore çà et là, et sur lesquelles rôtissaient, sans le luxe du gril, des moutons tout entiers, chair et laine, des collections de bœufs avec leurs cornes. L'aspect était aussi lugubre qu'infect. On ne me demandera pas si j'étais encore loin du village auquel j'avais le projet de me rendre. J'y étais. Ce tas de feu et de cendres constatait le sort qu'il avait subi de la part des Maures. Aucune autre indication ne me fut nécessaire pour comprendre que ces chairs grillées représentaient évidemment le contingent des bestiaux d'abord conquis par les noirs, et repris par les Maures, restés en dernier lieu les maîtres du champ de carnage où j'étais. J'ai su depuis que ceux-ci avaient fondu, au milieu de la nuit, sur leurs vainqueurs couchés à terre par le triomphe et l'eau de-vie, et qu'ils en étaient venus facilement à bout. Dans la précipitation de leurs succès, ils avaient jugé à propos de diviser en deux parts le fardeau de leur butin. Ils emportèrent les noirs pour les vendre sur la côte à quelques négriers de bonne volonté ; ils brûlèrent les bestiaux pêle-mêle avec le village, afin de ne pas embarrasser de troupeaux leur marche militaire.

La victoire des Maures n'avait pas été tellement dégagée de cruauté, qu'il ne pendît par-ci par-là aux arbres des cadavres de noirs balancés au-dessus de la fu-

mée. L'homme de la nature reprend ses droits dans l'occasion. Quand il n'est pas doux, humain, comme l'ont peint les philosophes du XVIIIe siècle, il est alors un peu anthropophage, un peu assassin et un peu incendiaire. On n'est pas parfait.

Comme je ne pouvais embrasser d'un seul coup d'œil le circuit de carnage tracé autour de mon regard, ce ne fut que quelques minutes après mon premier saisissement que j'en éprouvai un autre bien plus vif. Entre ces corps noirs boucanés par le feu, j'aperçus un cadavre blanc pendu en sens inverse, cela sans doute pour lui faire honneur. A la fraîcheur des chairs, on reconnaissait aisément l'âge encore très-jeune de la victime. En voyant cet unique cadavre blanc parmi ces cadavres noirs, j'eus une sinistre pensée. C'était sans doute celui du roi, de ce roi si vite fait par les noirs, si vite pendu par les Maures; c'était celui du jeune homme que je cherchais; comment s'en assurer? Je ne l'avais jamais vu, et d'ailleurs, par suite de la distinction qu'il avait méritée des Maures, on ne l'avait attaché par les pieds qu'après lui avoir coupé la tête.

J'avoue que je ne m'étais figuré que deux manières possibles de rencontrer Émile Dax. Le voir ou ne pas le voir : j'étais dans l'erreur. On peut voir quelqu'un à moitié.

Mais était-ce bien Émile Dax, celui dont la tête avait servi de trophée à un vainqueur basané? Pour le croire, combien ne fallait-il pas supposer de choses? Admettre qu'il était venu en Afrique, qu'il y avait été proclamé roi, que c'était lui, roi, qu'on avait décapité et pendu par les pieds.

J'étais bien décidé à ne pas embrasser ces suppositions comme trop désespérantes, et surtout comme trop romanesques; cependant n'était-ce pas en vertu de quelques-unes de ces suppositions que j'avais toujours espéré et que j'espérais encore le rencontrer en Afrique? Combien avons-nous de logiques? Réponse : autant que de passions.

A mon retour à l'île Saint-Louis, je replaçai une seconde fois à la bordure de la glace la lettre de la mère d'Émile Dax.

On entrait en plein hivernage, terreur de ceux qui n'ont pas été familiarisés, par une longue résidence aux colonies, avec les perturbations atmosphériques qu'amène la saison désignée sous cette dénomination redoutable. Nul ne commettra l'erreur de croire que l'hivernage a quelque analogie avec notre hiver d'Europe.

L'hivernage est l'époque des intolérables chaleurs et des tempêtes inconnues à nos climats. Alors les terres des zones torrides semblent encore être sous le coup des déchirements primitifs. Le ciel verse des pluies dont rien n'exprime la densité et la fougue; des vents, venus de tous les points, cassent les arbres les plus durs, et en jonchent les fleuves lancés hors de leur lit. Quand ces vents et ces pluies accordent une trêve de quelques heures, le soleil reparaît dans cette sérénité trompeuse, plus ardent que jamais. On dirait qu'il se rapproche de la terre pour la sécher; c'est pour la préparer à de nouvelles et plus terribles immersions. Le vent d'est tombe sur le sable, rebondit comme s'il eût frappé le fond d'un miroir parabolique, et se déploie dans l'air en atomes corrosifs. L'air est chaud, la terre brûlante la rivière

tiède. Tout ce qu'on touche sue ou bouillonne. A chaque instant on s'attend à voir s'embraser les maisons de paille des nègres accroupis, haletants, sur leurs nattes. Les tuiles et les pierres se calcinent, tombent en poussière; les glaces et les carreaux se fendent dans leurs cadres desséchés. Nu, on étouffe; couché, on fond de chaleur; debout, l'eau ruisselle de votre front à vos pieds; dedans le feu, dehors le feu.

Malheur à l'Européen qui sort alors en plein jour ou le soir au serein si bienfaisant en apparence! Malheur à celui qui, sur la foi d'un ciel étoilé, demande à la nuit, aux ravissantes nuits d'Afrique, plus ravissantes pendant l'hivernage, le calme et une compensation aux douleurs aiguës de la journée! Il respirera les haleines mortelles dégorgées par les lacs et les résidus des forêts. Ses organes se tremperont dans le venin d'une vaste terre morte et en putréfaction pour renaître. Dès ce moment une langueur générale s'emparera de lui et le rongera jusqu'à la moelle; il jaunira; ses membres se courberont, ses chairs fondront comme auprès du feu, quand toutefois le mal ne se saisira pas de lui d'autorité pour l'emporter après quelques heures de lutte. Ce mal, qui prend différents caractères, selon les bandes climatériques, et leurs expositions distinctes, s'appelle ici typhus; là, fièvre jaune; au Sénégal, dyssenterie.

Cette affreuse maladie, qui n'est que le choléra aggravé par un flux de sang, dépeuplait, à l'époque où se passe cette histoire, la colonie du Sénégal, ses dépendances, et surtout sa capitale, l'île Saint-Louis, où je résidais. Je puis dire que j'ai connu le choléra par une anticipation dont je suis très-peu fier. Avant tout le monde,

j'ai vu les processions de cercueils, les convives de la veille allant au cimetière le lendemain, et l'existence mise en question pour une bouchée de plus ou pour un verre d'eau bu inconsidérément.

On mourait donc à profusion autour de moi: les plus vieux colons, les naturels même, ne résistaient pas plus à l'épidémie ou à la contagion que les étrangers. On enterrait les noirs dans la chaux, et les blancs dans le sable ; voilà tout ce qui diversifiait le caractère de la mortalité, si je ne me trompe.

Qu'on juge des agréments qu'offrait la résidence : le fleuve était désert ; tous les bâtiments français avaient, depuis deux mois, quitté la colonie, dont le commerce est ordinairement suspendu pendant l'hivernage ; les quelques officiers de la garnison, qui, par la distinction de leur esprit, rappelaient les mœurs de la France, étaient morts ou partis pour Galam, la ville de la poudre d'or, poudre si fine qu'elle a toujours glissé entre les doigts de nos factoreries.

Ma seule distraction était une promenade accomplie régulièrement entre l'heure où le soleil allait tomber sous l'horizon, et l'heure où la nuit incomplète n'était pas encore chargée de fraîcheurs. Cette promenade s'étendait de mon logement, placé au bord du fleuve, au palais du gouverneur, qui n'en est guère éloigné. J'arrivais toujours dans la cour du palais au moment où la musique militaire du régiment colonial égayait le dessert du gouverneur par quelque symphonie de Beethoven. Au début de mes promenades lyriques, le corps musical était aussi satisfaisant par le nombre que le comportent les règlements : flûte, hautbois, trombone, grosse caisse, chapeau chinois,

trompe, triangle, fifre, cymbales, s'y trouvaient, et faisaient leur partie avec beaucoup d'ensemble. Ordinairement je jouissais tout seul de cette distraction dédaignée par les indigènes. Assis sur un banc de pierre, je me transportais avec délices, sur les ailes de quelques airs connus, au fond de la patrie absente. Heureux comme un habitué des Italiens, je ne manquais jamais de revenir chaque soir à mon poste pour partager la musique du gouverneur.

Un jour, je ne m'aperçus pas sans chagrin que la flûte avait fait défaut au concert. Ce n'est pas qu'il se ressentît extrêmement de ce vide; mais j'avais pris en véritable affection chacun de ces braves musiciens à qui je devais l'instant le plus doux de mes journées. Quand le concert fut fini, je m'informai auprès du maître de musique de la raison qui m'avait privé d'entendre la flûte du régiment.

— La flûte est morte hier de la dyssenterie, me répondit-il en replaçant sa baguette d'ivoire dans le fourreau de cuir, une excellente flûte, la meilleure de l'armée. C'est une perte irréparable, surtout dans un pays où il n'est pas facile de former des musiciens.

Je m'apitoyai avec le maître sur le sort de la malheureuse flûte, et je rentrai chez moi plus triste que de coutume.

Le malheur lie vite. Bientôt je fus l'ami des musiciens du régiment. Mon exactitude à venir les entendre ne leur fut pas indifférente. Pascal aura toujours raison. « Nous sommes si vains, que nous recherchons les suffrages de toute la terre ; et si petits, que les applaudissements d'un seul nous suffisent. » Les musiciens ne sont pas petits, mais peut-être sont-ils vains.

Parmi ces musiciens, j'en distinguai un plus jeune que les autres, blond et délicat, un peu mélancolique même ; l'instrument dont il jouait semblait peu répondre à la situation apparente de son âme. Il jouait du fifre ; mais il en jouait à ravir ; il en faisait une flûte pour l'harmonie et la sensibilité. Il pleurait avec lui, chantait et se souvenait. En vérité, il était poëte sur son ingrat instrument. A travers ses notes, justes et senties, il me semblait voir passer les coteaux de mon pays, nos barques inclinées sous les saules qui s'inclinent sur la mer. Si vous avez vécu loin de votre pays, au delà des mers, vous devez savoir les innombrables souvenirs qui renaissent à la sensation d'une odeur locale, d'un accent compatriote, d'une couleur familière. Un jour, je lus en Afrique, sur une boîte en carton qui venait de France : *Michel, quincaillier, à Paris, rue Vivienne.* Je baisai respectueusement ces caractères, et je fus longtemps ému. Rue Vivienne ! à Paris!

Quelques jours après la perte de la flûte, je remarquai que le chapeau chinois ne retentissait plus à mes oreilles. J'eus un fatal pressentiment.

Ce pressentiment n'était que trop fondé. Mort, le chapeau chinois, comme la flûte. L'un et l'autre jouaient dans un monde meilleur.

Le veille, le chapeau chinois avait fini son rôle sur la terre.

— Que voulez-vous ? me dit le maître, vénérable artiste au nez rouge et à la tête carrée, la colonie n'a plus de vin ; il n'en arrive pas une seule futaille de Bordeaux. On nous fait boire du rhum. Le rhum dans l'eau nous tue.

Je n'osai pas objecter au maître que c'était peut-être le rhum sans eau qui avait tué l'infortuné chapeau chinois.

Ma douleur fut profonde; mais enfin le hautbois, le trombone, la grosse caisse, la trompe, le triangle et les cymbales nous restaient, et le fifre aussi. Le fifre, toujours plus sombre, faisant passer dans son pauvre instrument la tristesse de son cœur. Si Beethoven avait deviné cette âme d'artiste, il eût écrit quelques notes pour le fifre dans l'une de ses admirables symphonies.

Mes infortunes n'étaient pas à leur terme. Le hautbois et le trombone suivirent de près la flûte et le chapeau chinois, et le quatuor commencé sur la terre s'acheva dans le ciel.

A partir de cette défection fatale, la superbe musique du gouverneur se réduisit à la grosse caisse, à la trompe, au triangle, aux cymbales et au fifre. Il résulta quelques vices d'harmonie produits par ces lacunes. Comment s'en plaindre sans ingratitude?

L'hivernage poursuivait le cours de ses désolations. Plus de pluies, mais des ouragans secs qui soulevaient le Sahara et en saupoudraient l'espace. Des raz-de-marée se joignaient à ces effroyables tempêtes pour mêler le bouleversement des eaux de la mer au bouleversement des sables. Il y avait des caravanes emportées, hommes, chameaux et tentes, par les avalanches du désert.

Vers cette époque, je songeai sérieusement à échanger mon séjour dans le fleuve pour celui de l'île Gorée, qui s'élève dans l'Océan, du côté du sud, à quarante lieues environ de l'île Saint-Louis. Gorée est un petit rocher escarpé, pris et rendu vingt fois par les Anglais, qui y ont

laissé une douzaine d'expressions et leurs gros sous, au milieu desquels les indigènes sont heureux de voir trôner la reine des eaux, à l'abri de cette imposante légende : *Britannia.* La mer l'isole des émanations putrides du continent, et les vents alizés la rafraîchissent toute l'année. Elle est la providence des victimes de l'hivernage. Malheureusement les migrations n'ont lieu d'ordinaire que vers la fin de cette funeste crise climatérique, quand on a tout juste assez de force pour supporter les fatigues de la traversée. Dans l'une comme dans l'autre partie du monde, on songe à la santé lorsqu'on l'a perdue.

Quoique la mienne ne fût pas hors d'état de tout rétablissement, elle avait besoin de se reposer. Lorsqu'on n'a que des malades et des mourants autour de soi, la santé même n'est qu'une convalescence. J'avais besoin de soulager mes regards, de quitter cette nature corrodée, ce fleuve endormi sous la fièvre, ces arbres sans ombre, ce désert plein de langueur, pour gravir des montagnes, pour boire l'eau des rochers, pour respirer à pleine poitrine l'air généreux et robuste de l'Océan.

Ma résolution était prise, mon passage était arrêté sur un cutter prêt à faire voile pour Gorée ; de Gorée, je m'embarquerai pour l'Europe à l'entrée du printemps. Avant de quitter l'île Saint-Louis, j'eus la fantaisie de voir, je n'osai pas dire d'entendre, mes infortunés musiciens. Le devoir m'était imposé par les liens du patriotisme, si sacrés sur un sol étranger, de me charger de leurs commissions pour la France. Mes malles faites, je me rendis au palais du gouverneur, où j'avais d'ailleurs à prendre mon passe-port.

Ce jour-là l'hivernage éclatait dans toute sa violence.

L'air sortait d'une fournaise et semblait rougir les rameaux tranchants des palmiers. Avec un bruit creux, les gousses des pains de singes se heurtaient et se détachaient de leurs maigres branches. Beaucoup de cases, déracinées par le vent, laissaient voir entre leurs ruines la pierre noircie du foyer. On sentait le sable couler sous les pieds; on en avait jusqu'au genoux. Perdus dans l'immensité du ciel, des pélicans criaient de joie au milieu de cette nature en colère, et rejetaient de leur bec les petits poissons dont ils s'étaient trop gorgés. A peine si de loin en loin une vieille négresse se montrait au seuil de sa hutte, pilant du millet dans un mortier écorné comme elle. Il pleuvait des grains de sable qui brûlaient la peau comme autant d'étincelles.

J'arrivai enfin; mais la cour du palais du gouverneur était déserte : point de musiciens. Ils n'étaient pas venus, quoique l'heure fût déjà fort avancée. Quoi! tous morts! depuis dix jours seulement, en dix jours pas un n'avait échappé à la maladie! Cependant il était raisonnable de supposer que, trop réduits par la mort de la flûte, du hautbois, du trombone et de quelques autres instruments successivement frappés, les artistes survivants avaient été forcés de supprimer tout à fait le concert. Que je connaissais mal la discipline militaire!

A peine avais-je, dans mon esprit, admis ces doutes injurieux, que je vis passer sous la porte de la cour du palais le maître de musique du régiment. Il était sans doute suivi de ses rares compagnons; mon impatience était grande à m'assurer de leur nombre.

Le premier qui entra après lui, c'était le fifre. Hélas! le premier fut aussi le dernier : le fifre était seul.

En m'apercevant, le maître me fit un signe qui était toute une histoire. Ce signe voulait dire : — « La grosse caisse est morte, le triangle est mort, les cymbales sont mortes ; ils sont tous morts ; et nous deux, moi le maître, et lui le fifre, nous allons mourir aussi. »

Ils ne s'avancèrent pas moins, l'un et l'autre, jusque sous les fenêtres du gouverneur pour exécuter le dernier solo qu'ils avaient à remplir sur la terre.

Le devoir ne leur disait pas, comme Napoléon à l'un de ses capitaines : — Vous prendrez cent hommes, vous vous porterez à la tête de ce pont, et vous vous ferez tuer ! Mais la discipline avait dit : — Maître, vous irez, avec votre fifre, jouer pour le gouverneur, et vous mourrez ensuite !

Ils avaient obéi. Je ne peindrai pas l'état sanitaire du maître. Lui, autrefois replet comme la grosse caisse, bruyant comme la trompe, n'avait plus que la peau sur les os ou sous les os, car les os perçaient la peau. Probablement, il ne buvait plus même du rhum avec de l'eau : le rhum avait été écarté. De sa dignité passée, il n'avait conservé que sa baguette et le mouvement de tête avec lequel il animait ou modérait les musiciens placés sous ses ordres. Emporté par l'habitude, il semblait encore les diriger.

Le fifre m'attendrit. Ses mains décharnées dégagèrent d'un petit étui l'instrument dont il jouait, et ses lèvres pâles s'allongèrent pour en toucher l'embouchure. Il tremblait ; importuné par une excitation nerveuse, il passa à plusieurs reprises ses doigts sous ses cheveux en sueur ; il ne se raffermit qu'avec peine sur ses jambes.

Retrouvant un geste du temps de son ancienne ma-

jesté, le maître ordonna à l'orchestre de commencer.

Le fifre commença. Je n'ai jamais su les paroles de l'air qu'il joua ; mais l'air m'était connu. Sans doute un musicien l'aurait trouvé trop simple, il me remua jusqu'au fond de l'âme. C'était encore un air du pays, comme celui qu'il exécutait la première fois que je l'avais entendu. Malheur à celui qui reste insensible à une chanson de la patrie! Il ne connaît pas la douleur. Jusqu'ici il n'avait joué que pour les autres; cette fois le fifre jouait pour lui. Le pauvre jeune homme croyait, sans doute, en s'abandonnant ainsi à son instrument, être dans quelque bonne ville de garnison, au moment de la retraite, quand les jeunes filles se rangent pour laisser passer le fifre, le fifre adoré de tout ce qui porte un cœur de grisette provinciale. Peut-être avait-il des rêves plus poétiques; je ne sais. Quoi qu'il en soit, il fut maître de son émotion jusqu'au bout. Quand il eut fini, le maître, qui avait compris l'effort méritoire de son orchestre, lui serra fortement la main.

Après avoir replacé l'instrument dans l'étui, le fifre vint vers moi, et me dit en me le remettant :

— Comme je n'en jouerai plus, je vous prie, puisque vous retournerez bientôt en Europe, de vous en charger pour le donner à ma mère. Je m'appelle Émile Dax.

Ma lettre était enfin parvenue à son adresse.

Je voudrais pouvoir rapporter ici la joie d'Émile Dax en apprenant qu'il était riche, consigner son retour en France, décrire son bonheur, celui de sa mère ; affirmer surtout que l'épidémie ne l'enleva pas, peu de jours après notre entrevue, aux concerts si brillants du gouverneur du Sénégal, mais ces joies d'historien conteur me sont in-

terdites. J'ai dit ce que je savais, et je ne sais pas davantage.

Le lendemain je n'étais plus dans la colonie.

Seulement, j'ajouterai que je remis le fifre d'Émile Dax à un lieutenant de vaisseau marchand qui fit voile de Gorée pour Cherbourg. J'ignore si l'instrument est arrivé à sa destination.

La douane l'a peut-être brisé en quatre morceaux pour s'assurer qu'il ne contenait pas de la poudre d'or.

COMMENT

ON SE

DÉBARRASSE D'UNE MAITRESSE.

I

La foule venait de rentrer dans la salle, le foyer de l'Opéra était désert. Aucun provincial n'était resté pour admirer les arabesques d'or, afin d'en rendre compte à ses amis du département. On allait jouer le dernier acte d'un ballet ; comment perdre la pirouette du dénoûment sans perdre à la fois tout l'intérêt des actes précédents ? Chacun donc avait repris sa place, au grand contentement des ouvreuses, empressées de renouer leur dernier sommeil aux trois ou quatre sommeils interrompus de leur soirée. Cette heure avancée est pleine de charmes pour les vrais habitués de l'Opéra ; leur digestion est faite, ils ont rempli leurs oreilles de la ration d'harmo-

nie dont l'usage leur a fait un besoin, et contenté leur regard paresseux d'autant d'entrechats qu'il leur en faut pour rentrer chez eux sans remords. C'est le moment où les conteurs du foyer se groupent, l'hiver, auprès de l'une des deux vastes cheminées pour échanger les nouvelles en circulation depuis la clôture de la Bourse. Heureux qui apporte une banqueroute inédite ! le succès ou la chute d'un ouvrage représenté à un autre théâtre ! un changement de ministère ! une déclaration de guerre ! A défaut de ces grands événements, que le *Moniteur* du lendemain ne confirme pas toujours, on se borne à dire beaucoup de mal de M. Duponchel. Il n'y a si fine médisance qui vaille celle qui porte sur le maître de la maison.

Ce soir-là, par extraordinaire, il n'y avait que deux jeunes gens au foyer. Après avoir enlevé, pour ainsi dire, l'étain de la glace de la cheminée, à force de la consulter sur le nœud de leurs cravates, la coupe de leurs habits et le choix de leurs gilets; après avoir torturé leurs favoris et mâché leurs moustaches, ils s'étaient laissés aller de tout le poids de leur désœuvrement sur deux fauteuils. Leurs quatre bottes vernies décoraient le garde-feu, et leurs têtes ennuyées s'étaient creusé un trou moelleux dans le dos des fauteuils. Si les lézards avaient des jambes et des bottes vernies, ils ne prendraient pas d'autre attitude. Je ne les blâmerais pas. Il faut, même en ennui, du bon sens et de l'art. Tout le monde ne sait pas s'ennuyer. Un grand roi était celui qui disait à Cinq-Mars : « Mon mignon, viens avec moi à la croisée, et ennuyons-nous, ennuyons-nous bien ! »

— Anatole, dit enfin un ennuyé à l'autre, as-tu tou-

jours ton rat? — Ma foi non! je l'ai abandonné à son malheureux sort. — Ah! tu n'as plus ton rat!

Et après cette haute communication de pensées, les deux amis avaient continué à faire rôtir leurs bottes et à enfoncer un peu plus leurs têtes dans le dos des fauteuils. Ils se reposaient de leur long effort d'esprit.

Au bout d'une demi-heure, celui qui n'avait plus son rat, dit à l'autre :

— Et comment se porte ta panthère? — Je l'ai lâchée. — Ta parole d'honneur? — Ma parole d'honneur. Mais dis-moi, pourquoi n'as-tu plus ton rat? — Figure-toi, répondit Anatole à Stephen, qu'elle s'était mis en tête de danser un pas. C'est leur rage à toutes, tu sais. Je lui avais promis son pas, pour en finir. Ma promesse n'était pas tombée dans l'eau. Quand j'entrais : As-tu songé à mon pas? Quand je sortais : Mon ami, ne va pas oublier mon pas! La prière se changea en persécution. En rêvant elle parlait de son pas : Je veux mon pas! criait-elle; tout le monde en obtient, excepté moi. C'est avilissant. Va trouver Duponchel, va trouver les journalistes. il me faut mon pas ou la mort! — Quel infernal rat! — Infernal rat, comme tu dis. Enfin je fis mettre dans les journaux : « Mademoiselle Florence est trop négligée vraiment; sa place n'est pas dans le corps du ballet, elle a des droits à se montrer au premier rang, digne émule des Taglioni, des Noblet et des Elssler. » Voilà que l'on commence à me rendre justice, dit-elle effrontément, feignant d'oublier que cet acte de justice me coûtait 600 francs. — Eh bien! c'était fini? — Ah! oui, fini. Le maître de ballets n'a jamais voulu lui composer un pas Il disait qu'il aimait mieux en créer un pour l'o-

bélisque et les diligences de Laffitte et Caillard. Je lui rapportai la réponse. — Et comment la prit-elle ? — Fort mal. Nous avons résilié le bail, qui n'était pas emphytéotique, grâce au ciel. Je crois qu'elle a embrassé le notariat. Elle a 300 francs par mois et les cadeaux. — Pas forts pour les cadeaux, les notaires. A mon tour je t'apprendrai ce qu'est devenue la panthère. — C'est ça, Stephen, parlons-en. — Elle ne me tannait pas pour un pas, elle. — Elle voulait débuter aux boulevards. M'a-t-elle amusé avec ses tirades de *Richard d'Arlington*, au souper que nous donna Minette, tu te souviens, Stephen ? — Te voilà au courant. J'avais beau lui dire qu'on ne débute pas à vingt-neuf ans... — Vingt-neuf ans faits comme trente. — Oui, mais les femmes ne disent jamais trente ; elles sont comme les marchands de chaufferettes : ils n'en vendraient pas s'ils les mettaient à quarante sous la pièce. Ils les crient toujours à trente-neuf. Je poursuis. Mes avis n'y purent rien. Tous les soirs j'étais obligé d'aller entendre : *Pauvre Mère ! Pauvre Fille ! Pauvre Frère ! Pauvre Oncle !* Au bout du compte il en résulta que son appartement fut le rendez-vous des troupes réunies de la Porte-Saint-Martin, de l'Ambigu, des Folies-Dramatiques, de la Gaieté et de la Porte-Saint-Antoine. Un jour que la Panthère était sortie, je monte chez elle ; tu connais sa négligence. Pas un tiroir n'était fermé. Au premier que je visite, par désœuvrement, qu'est-ce que je vois ?... — Pas de billets de banque. — Autre chose. Des déclarations d'amour de tous les théâtres des boulevards. Il paraît que c'est l'usage chez ces messieurs du mélodrame. Mon ami, une liasse de protestations galantes ; les protecteurs offraient des

rendez-vous, des dîners; du reste, elle ne pouvait manquer, au bout de quelques mois de leçons, de contracter un superbe engagement avec le directeur de son choix. — Et tu as cravaché la panthère au retour? — Mon Dieu non; pas plus que tu n'as tué le rat. Je me suis borné à faire imprimer sa correspondance dramatique avec vignettes et encadrements et la lui ai envoyée en volume. — Bravo! et tu es libre? — Comme toi, Anatole. — Que ne puis-je en dire autant que vous deux, s'écria un survenant en se plaçant dans un troisième fauteuil autour du garde-feu. — C'est bien facile, imite-nous, Léonard. — Vous imiter! Et le puis-je? L'affection qu'on me porte est si désintéresée. — Ah! te voilà bien! Tu crois être aimé pour toi-même. Monsieur est arrivé hier de l'âge d'or. Son habit est encore poudreux. — Je n'ai jamais voulu être aimé autrement, Anatole. — Ne dis pas de ces bêtises-là, Léonard. Nous ne sommes plus au collége; il y a longtemps que nous avons traduit Ovide. Pour quel motif voudrais-tu être bien venu d'une femme? Ceux qui ne les indemnisent pas sont des ladres ou des ruinés. La grande honte d'être aimé d'elles en échange des jouissances luxueuses qu'on leur procure. Il y a vraiment de quoi rougir de leur donner 500 francs par mois pour qu'elles soient mieux logées et qu'elles aient une femme de chambre pour les lacer. Est-ce que l'amour du monde se conçoit autrement? Va, grand innocent, il n'y a que les provinciaux qui veulent être aimés pour eux-mêmes, et qui croient qu'avec leur amour on se passe de manchon, de châle et de pierreries. L'amour est un luxe; que celui qui n'a pas de quoi le payer s'en passe. — Ce que dit Anatole, reprit Stephen, mettant sa jambe gau-

che sur sa jambe droite après avoir tenu longtemps sa jambe droite sur sa jambe gauche, ne te touche pas le moins du monde, j'en suis sûr, Léonard ; car, réponds-nous franchement, combien as-tu dépensé pour cette intéressante femme qui t'aime, bonheur extrême, ô joie suprême, uniquement pour toi-même ? — Rien, presque rien. — Depuis combien de temps la connais-tu ? — Depuis six mois. — Que lui as-tu envoyé au premier de l'an ? — Un meuble en palissandre. — De Lesage ? — Oui, de Lesage. — Soit, 2,000 francs. — Et pour sa fête ? — Une bagatelle. Quelques bronzes pour sa cheminée. — Cela veut dire une pendule et deux flambeaux. Soit encore 1,500 francs. — Tu lui envoies un bouquet tous les deux jours ? — Tous les deux ou trois. — Soit encore 500 francs. — Tu lui loues une loge chaque fois qu'elle a envie d'aller à l'Opéra. Ajoutons 1,000 francs. Ajoutons aussi les cadeaux à la femme de chambre, car les femmes de chambre nous aiment peu pour nous-mêmes. Cent écus en six mois, ce n'est pas exagérer le chiffre. Total approximatif, cavé au plus bas, 5,300 francs. Une femme qui ne t'aurait pas aimé pour toi-même ne t'aurait guère coûté que 3,000 francs pour le même temps. Tu es refait de 2,300 francs. L'amour pur et désintéressé vaut cela. Qu'as-tu à répondre ? — Beaucoup. D'abord que je ne donne pas de la main à la main. — Bien trouvé ! la chose est sauvée, parce que tu envoies l'argent directement aux fournisseurs de madame. Cela n'est pas même de la galanterie, c'est de la maladresse ; le billet de 1,000 francs dépensé pour une femme n'a pas, à ses yeux, la valeur d'un billet de 500 francs qu'elle change elle-même. — Mais vous tuez la poésie,

mes bons amis. — Non, s'écria Stephen, mais l'hypocrisie. Changeons de propos. Est-ce que l'amour pur t'ennuierait déjà, que tu souhaitais, il n'y a qu'un instant, d'être libre comme nous ? — Loin de là, mais madame, qui redoute le retour très-prochain de son mari, m'engage beaucoup à l'accompagner en Italie. J'y serais tout disposé, sans l'horrible peur de vous perdre de vue, mes bons amis, Anatole, Stephen, et encore notre excellent Vaudreuse. — Parbleu! nous t'accompagnerons, s'écria Anatole. C'est un voyage de deux mois. Que Stephen dise oui, je dis oui! — Moi, je dis oui. — Mes amis, c'est promis. — C'est juré, Léonard. — Tous les frais de voyage à mon compte, sinon, non. — Mais, mon vieux Léonard, tu auras encore 10,000 ou 12,000 francs à mettre sur le compte de l'amour désintéressé. — Point de raillerie ; vous me rendez trop heureux. J'emmène avec moi le Café de Paris, Tortoni et le foyer de l'Opéra. — Oui ! réfléchit Stephen ; mais Vaudreuse ? — Mais Vaudreuse? répéta Anatole. — Je m'en charge, répliqua Léonard. Je l'attends à minuit chez moi pour souper. Soyez des nôtres. Nous le déciderons tous ensemble. — Il n'est pas loin de minuit, remarqua Stephen. — Eh bien! partons, dit Léonard. J'ai ma voiture en bas.

Les trois amis quittèrent enfin leurs fauteuils en fredonnant : Salut! Venise la Folle! Quand chanterons-nous en gondole notre joyeuse barcarolle?

Tandis que la voiture de Léonard entrait dans la rue Pinon, la foule inondait la rue Lepelletier, et les provinciaux rentraient à leurs hôtels du Nord et du Midi, émerveillés de la grâce de M. Montjoie, le plus beau Turc des danseurs, ou le plus beau danseur parmi les Turcs.

II

En province et dans beaucoup d'arrondissements de Paris, qui ne sont pas moins que la province, on s'imagine, d'après je ne sais quelles fausses inductions, qu'il est du bon ton, chez les jeunes gens riches et lancés, de crever des chevaux, de s'abîmer l'estomac à force de boire du vin de Champagne et de se ruiner la santé en orgies. Ceci n'est pas seulement exagéré, c'est généralement faux. Ces jeunes gens se soignent comme des femmes, déjeunent légèrement, prennent de l'exercice avec modération, et, s'ils se couchent à deux heures après minuit, ils ne se lèvent guère qu'à midi pour rester un quart d'heure au bain et se purifier le corps comme des musulmans. Si l'on n'admet pas cette chasteté selon le monde, comment expliquer l'étiquette de leur santé, la durée de leur jeunesse, le repos de leur teint? Faublas n'est pas leur modèle, car Faublas termine son pèlerinage à dix-huit ans, devinant bien qu'à trente ans il aurait été goutteux, éreinté, incapable de lutter même avec le marquis de Lignolles. Et quel profond contre-sens chez Louvet de Couvray! Son Faublas, qu'il produit comme un homme d'esprit, se lève toujours de bonne heure et on ne le voit pas une seule fois se mettre au bain. Jamais le pédicure ni le dentiste n'entrent chez lui. On peut gager que ses ongles étaient limés jusqu'à la chair. Je ne sais pourquoi j'ai toujours regardé Faublas comme un type de hasard, comme une gravure licen-

cieuse, créée pour irriter les goûts des commis, qui se figurent que les marquises se nourrissent de pâte d'amande.

Léonard n'avait pas un appartement de roué, et il avait trop d'esprit pour faire asseoir ses amis sur des roses, ce qui serait fort incommode, malgré l'autorité des anciens. Autant vaudrait louer l'odeur du crin où l'on s'assied, que de vanter les roses comme un doux siége; chez lui on s'asseyait sur de jolies chaises en velours vert, et on posait les pieds sur des tapis moelleux comme quatre pouces de neige. L'appartement qui attendait les trois amis de Léonard était chauffé à un degré délicieux de température : ni trop ni trop peu de clarté, milieu qui n'est pas si indifférent qu'on le pense à l'édification des sens. Un souper est une perle excessivement précieuse ; les ignorants percent la perle, les habiles seuls, et ils sont rares, savent la monter en diadème; cherchez encore un souper qui ait le sens commun dans Faublas ; triste viveur ! Il n'est pas impossible qu'il bût de la bière, ce vin des protestants.

Nous devons encore ajouter que nos jeunes gens n'avaient invité aucune femme à souper, non que ce fût une habitude prise, mais les avoir pour convives n'était pas non plus un engagement de tous les jours. Il est donc légèrement erroné de croire que, dans leur catégorie peu connue, on se fasse verser du chambertin dans des coupes de nacre par des déesses d'Opéra. Les déesses d'Opéra sont très-rangées ; leurs maris montent la garde et leurs enfants sont élevés par les frères des écoles chrétiennes.

La seule femme qui se trouvait chez Léonard était une

cuisinière, merveille dont il savait le prix, et que s'inquiètent d'avoir tous ces jeunes gens dont on croit avoir poétisé les raffinements sensuels en les faisant dîner aux Frères-Provençaux. Les meilleurs dîners ont lieu chez eux, apprêtés par les mains savoureuses de leurs cuisinières, qui ne leur servent ni des mets ambrés, ni des vins couleur d'or, mais des volailles succulentes, des gigots cuits avec une sagacité mathématique. Pour vins, ils ont du bordeaux d'abord, et du champagne ensuite, vins qui, bus même avec excès, ne grisent que les gens de peu.

Enfin, Vaudreuse entra ; il était minuit un quart.

— A table ! dit Léonard, Marguerite est déjà fâchée du retard. A table ! — Tiens ! dit Anatole, placé en face de Vaudreuse, comme Vaudreuse a la figure renversée ! Est-ce que tu serais fâché de nous trouver ici ? — Je n'ai rien.— On n'est jamais plus en colère que lorsqu'on répond ainsi. — Eh bien ! j'ai... j'ai une petite contrariété domestique. — Ton rat t'a rongé aujourd'hui ? — Vous savez que je n'ai pas de rat, à proprement parler. — C'est toujours ta pianiste ? — Est-ce qu'elle veut débuter aussi ? C'est dans l'air, ma parole d'honneur, dit Stephen, ravivant la peine d'Anatole. — Plût au ciel qu'elle voulût débuter ! elle ne me tyranniserait pas comme elle le fait — Et que veut-elle donc ? — Ce qu'elle veut ! ce qu'elle veut ! elle veut l'impossible ! — On la contentera plus aisément. — Je voudrais vous voir à ma place. D'abord elle exige que je sois rentré à onze heures. — Et que tu te couches à neuf, interrompit Anatole. — Je te vote un bonnet de coton, ajouta Stephen. — Continue, dit Léonard à Vaudreuse. — N'est-ce pas intoléra-

ble ? Ensuite elle exige que je ne joue pas au cercle. — C'est de l'inquisition ! — Toute pure. — Hier elle m'a dit : Vous avez perdu, l'autre soir, cent louis ; l'autre soir encore cent cinquante louis ; il n'est pas de jour où vous ne rentriez sans l'argent que je vous vois prendre dans votre secrétaire : vous n'emporterez plus avec vous que 40 francs. — Et en gros sous ! s'écria Anatole. — Non, en or, afin qu'il ne change pas, reprit Stephen. — J'avoue que l'exigence est lourde, ajouta Léonard. — Et ce n'est pas tout. — Encore ! — Écoutez ! — Parle, Vaudreuse, cela soulage sur le bordeaux. — Vous savez que j'ai cessé depuis un an de voir ma mère, tombée dans les excès d'une dévotion insupportable, si insupportable qu'elle m'assommait tous les jours de sermons et n'avait que la faible prétention d'exiger de moi que j'allasse, au moins tous les dimanches, à la messe à Notre-Dame-de-Lorette. — *Avez-vous vu dans Barcelonne !...* chantonna Stephen. — *Adieu, mon beau navire !* répéta Anatole.

Plus grave, Léonard entonna d'une voix de basse-taille : *Pange lingua...* — Or, Ambroisine n'a-t-elle pas projeté de me rapprocher de ma mère, en me disant que j'avais tort de ne pas imposer quelques sacrifices à ma manière de voir ; qu'il en coûtait peu de passer une heure à l'église et dans une église charmante, où l'on entend de l'excellente musique et où l'on voit de jolies peintures ? Vous devinez comment j'ai accueilli sa proposition. — Tu lui as répondu :

Accourez tous, venez entendre
Un ami de l'humanité.

— Je lui ai répondu à peu près cela; mais elle a recommencé sa morale le lendemain, le surlendemain, tous les jours. Ces répétitions sont désespérantes. — Vaudreuse cédera, dit Stephen. — Il ne cédera pas, riposta Léonard. — Il cédera, dit à son tour Anatole. — Je la renverrai à son pensionnat, répondit à son tour Vaudreuse en buvant d'un trait un dixième verre de bordeaux. C'est conclu, c'est arrêté. — Est-ce qu'elle sort du couvent? demanda Stephen. — A peu près. Je connus Ambroisine chez ma cousine, à qui elle donnait des leçons de piano. Elle courait le cachet toute la journée, et le soir elle rentrait dans un pensionnat à la barrière de l'Etoile. Elle me plut, je lui convins, et je la pris avec moi. — Mauvais système, fit observer Stephen. — Hélas! oui, répondit Vaudreuse en soupirant. Croiriez-vous que je l'ai surprise, malgré mes recommandations, malgré le soin que je prends de satisfaire ses moindres désirs, allant encore à ses leçons, et cela, m'a-telle répondu, pour ne pas perdre ses élèves! — Quel genre! s'écria Anatole. — Ne prend-elle pas du tabac? s'informa Stephen. — Vous m'approuvez donc d'avoir résisté comme je l'ai fait ce soir, et de lui avoir dit : Je ne rentrerai qu'à trois heures cette nuit, j'irai jouer au cercle ou ailleurs, et vous le trouverez bon. — Que je t'embrasse, dit Anatole; tu es un homme. — Mon ami, dit Léonard, ta détermination est une inspiration du ciel. Anatole a quitté son rat, Stephen sa panthère; tu romps avec ton Ambroisine, et tu es des nôtres. Nous partons dans huit jours pour l'Italie. — Fat qui s'en dédit! s'écria Vaudreuse : que ce verre de bordeaux me soit du chambertin si je ne vous accompagne pas. - Messieurs, vous l'avez entendu? dit

Léonard. — Il ne viendra pas, répliqua Anatole. — Il ne viendra pas, affirma Stephen. — Il viendra, vous dis-je. — Non, te dis-je, Léonard, Vaudreuse a la tête échauffée en ce moment, tout lui paraît possible : c'est un matamore ; demain il n'osera pas souffler mot devant son Ambroisine. Lui ! un brin de paille l'arrête — Vous me piquez d'honneur, messieurs. D'ailleurs, à qui ai-je donné le droit de douter de mes engagements ? — Mon excellent ami, dit Stephen en tendant la main à Vaudreuse, ta parole est sacrée, mais nous ne voulons pas de tes serments. — Et moi je m'engage par serment à me débarrasser dès demain de cette ennuyeuse maîtresse. Me croirez-vous maintenant ? — Elle est bien jolie, Vaudreuse. — Elle a de l'esprit, nous la connaissons. — Elle t'aime beaucoup, Vaudreuse. — Elle est rusée. — Elle a l'avantage de n'avoir aimé que toi. Elle te fait de la musique, et tu es passionné pour la musique. — Vous m'exaspérez! Vous êtes mes démons, Stephen, Anatole, et toi aussi Léonard. Je vais me fâcher. Assez, messieurs! Quand Vaudreuse a donné sa parole d'honneur, il se croit offensé si toute discussion n'est pas levée. — En ce cas : A notre bon voyage d'Italie! Au serment de Vaudreuse attachons-en un autre que nous ne trahirons pas davantage, messieurs. Jurons de ne plus boire du champagne qu'au pied du Vésuve.

Radouci, Vaudreuse ajouta : — Je perds mille louis, que vous dépenserez en Italie, si je ne suis pas de votre voyage après avoir rompu avec Ambroisine. — C'est donc un pari de mille louis, fit observer gravement Léonard. — Oui, un pari de mille louis, répéta Vaudreuse. — Nous le tenons! dirent ensemble les trois amis.

III

C'est une bien heureuse disposition d'esprit, celle que procure le jeu, quand, après de nombreuses déceptions, il vous surprend par un gain disproportionné avec des pertes si vites oubliées. On revit ; on recouvre la vue ou l'ouïe ; on manquait d'air et d'espace, et l'univers se déroule tout à coup sous vos pieds avec toutes ses richesses, immense paradis, où aucun fruit n'est défendu. Il arrive même que le cœur est si puissant de l'énergie de l'imagination, qu'il est si plein jusqu'au bord, qu'il ne sait où pencher. Avec cet or, cet or divin, voyagera-t-on en Italie, en Espagne, en Grèce ? Si l'on faisait le tour du monde ? Achètera-t-on une campagne sur les bords de la Loire, entre deux bras du fleuve ? Si l'on tirait quelques amis de la misère ? Quelle sublime conflagration de désirs s'établit dans le cerveau à la vue de cet or, rigoureux mobile, non-seulement de tous les plaisirs, mais encore de presque toutes les vertus. Des imbéciles méprisent l'or, c'est absolument comme si l'on méprisait le bonheur que l'or représente, et que lui seul à peu près représente. L'or du jeu a une voix, il chante, il vous berce. Grâce à cet or, on touche à tout par les mille rayons du désir, et l'on reste suspendu. C'est une espèce de douce, de suave catalepsie. Si au moment où on l'éprouve on ne venait pas vous en tirer, on mourrait peut-être dans cette extase que les saints et les joueurs seuls connaissent. Mais le monde ne manque jamais de ces sortes

d'appels. Une lampe de fête luit quelque part, un souvenir revient, un ami passe, on touche un sens, il s'éveille, il éveille les autres, et l'on est devenu homme.

Vaudreuse goûtait la satisfaction céleste du gain avec plénitude, au moment où un domestique du cercle lui remit un billet dont l'écriture lui était parfaitement connue. Avant de se retirer dans un coin du salon pour en lire le contenu, il fourra dans ses poches l'or et le tas de billets de banque amoncelés devant lui par la marée de la fortune. — Que me veut encore Ambroisine? Qu'est-ce que cela signifie de m'écrire à cette heure-ci?... Voyons.

Stephen, Anatole et Léonard avaient deviné sans peine de qui pouvait être ce billet importun écrit à Vaudreuse. Ils se concertèrent et ne perdirent pas un mouvement de leur ami. Bref, dans sa rapide rédaction, le billet fut parcouru d'un regard. Après l'avoir lu, Vaudreuse le froissa comme si ce n'eût été qu'un billet de banque; il chercha ensuite, avec la vivacité d'un homme pressé de sortir, sa canne et son chapeau. Pendant qu'un valet de pied lui jetait le manteau sur les épaules, il appela ses trois amis; avec la joie la plus expansive, il leur dit :

— Je vous rappelle, mes amis, que c'est à dater d'aujourd'hui que commencent les huit jours au bout desquels j'ai promis d'avoir rompu avec Ambroisine et de monter avec vous en chaise de poste pour l'Italie.

Vaudreuse sortit.

— C'est lui maintenant qui se méfie de nous, dit Stephen. Voilà de l'original. — Augurons bien de sa fermeté, ajouta Léonard. — Ce n'est pas de la fermeté, c'est de la fanfaronnade : augurons mal...

Comme il n'était que deux heures et demie, les trois amis allèrent de nouveau s'asseoir à une table de jeu.

IV

En entrant dans son appartement, Vaudreuse affecta un air délibéré dont Ambroisine ne s'effaroucha guère, quoique son cœur battît fort. D'un ton de persiflage, il débuta par dire, en se débarrassant de son manteau et en lançant ses gants sur un fauteuil :

— Ma foi ! vos 40 francs, ma chère amie, m'ont porté bonheur ; probablement vous les aviez fait bénir. Voyez, avec ces 40 francs, j'ai gagné plus de 20,000 francs ! La caisse d'épargne, par vous si prônée, ne rapporte pas cela en un an. Je ne vous mens pas, regardez ! M'en voulez-vous encore d'avoir joué ? Ne me grondez pas davantage de n'être pas rentré précisément à onze heures, car c'est de onze heures à deux heures que la fortune m'a visité. C'est l'usage, elle arrive quand on s'en va.

A propos, ajouta Vaudreuse, s'apercevant que sa raillerie s'émoussait contre la dignité glaciale d'Ambroisine ; à propos, vous venez de m'envoyer un billet assez étrange, assez déplacé. Cette liberté est d'un détestable goût. Puisque je n'étais pas rentré à onze heures, c'est que je ne le pouvais pas, c'est que je ne le voulais pas. Vous me dites encore, je crois, que, lassée de ma conduite, vous voulez rompre sur-le-champ avec moi. Je trouve la résolution assez bizarre, vu l'heure de la nuit, mais je ne m'y oppose pas cependant. Nous nous sépa-

rerons aux flambeaux, à moins que vous n'ayiez voulu faire une plaisanterie, ajouta Vaudreuse, s'arrêtant fièrement sur le terrain où il avait si fièrement paradé jusque-là.

— Je n'ai voulu faire aucune plaisanterie, répondit Ambroisine. Vous avez pu remarquer un fiacre qui attend à la porte, et voilà mes paquets tout prêts à être emportés. Il n'eût pas été convenable de m'en aller avec les apparences d'une fuite. Je vous appartiens un peu tant que je suis ici, ajouta Ambroisine avec un accent de fierté paisible, et vous avez le droit de vous assurer que je n'emporte rien à vous. — La délicatesse est vraiment excessive, répondit Vaudreuse, un peu ému intérieurement de voir que la détermination d'Ambroisine n'était ni feinte ni calculée ; j'aime mieux pourtant vous avoir vue encore une fois avant notre séparation. Je dois vous remercier de cette attention.

Vaudreuse ne persiflait plus ; quoique grand pourfendeur de sentiments avec ses camarades du Café de Paris, il était infiniment moins bravache en face d'Ambroisine, c'est-à-dire en présence d'une affection vraie. Il l'avait aimée, il l'aimait encore beaucoup, malgré ses maximes d'indépendance. Le sabreur rentrait dans la discipline une fois chez lui.

Vaudreuse, qui s'oubliait si facilement en beaucoup d'endroits, n'eût pas osé déplacer un tableau de son appartement, sans permission ; lui qui jouait du bout de sa cravache avec les fleurs portées par certaines dames, dans certaines réunions, ne se fût pas permis, même en plaisantant, de toucher à la coiffure d'Ambroisine.

C'est qu'il n'est pas indifférent de dire que Vaudreuse n'avait pas emporté Ambroisine sous son bras par une

nuit de bal masqué aux Variétés ou à Musard. Il ne l'avait prise à personne ; il n'avait pas renchéri pour l'avoir. Au milieu de ses mauvaises amours, une passion sincère l'avait surpris et pour ainsi dire désheuré. De là son embarras extrême de se conduire avec sa liberté ordinaire, une fois chargé de l'existence d'Ambroisine, qui, lorsqu'elle s'était déjà donnée à son amant, n'avait pas cru faire beaucoup plus de mal en se logeant chez lui. Déception pour tous deux ; elle s'était imaginé conquérir les droits légitimes d'une femme en habitant avec Vaudreuse, et Vaudreuse avait cru la façonner en peu de temps à la vie des bohémiennes charmantes dont il s'amusait pendant quelques mois, pour les quitter sans regret, ainsi que cela se pratique. Vaudreuse fut vaincu. Il y avait trop d'amour et d'une certaine ingénuité chez Ambroisine, pour qu'elle échangât ses prétentions bien arrêtées contre l'éventualité brillante de maîtresse aux enchères. De jour en jour son caractère s'était développé, au grand étonnement de Vaudreuse, enchaîné peu à peu, après avoir vécu sur la facile idée de reprendre son indépendance à l'heure de son caprice. Il arriva même que la répugnance d'Ambroisine à le suivre dans les sociétés habituelles où il allait, fut pour Vaudreuse une considération nouvelle de ne pas la traiter avec cette familiarité dont on s'arme plus tard pour dire aux dames de la spécialité de prendre leur congé et leur cachemire. Avec les amis de Vaudreuse, elle s'était toujours observée, ne permettant à aucun d'eux de compter sur le bénéfice d'une de ces brouilleries si fréquentes dans ces sortes de mariages trimestriels, pour lui offrir, le lendemain, souvent le jour même, la vacance d'un cœur et celle d'un mobi-

lier ; car il est établi, dans les mœurs si imparfaitement esquissées dans cette histoire, qu'un ami du détenteur qui résilie doit prendre la place du détenteur ; et cela sans violence, sans provocation à duels, sans haine, sans froideur même. Et s'ils se rencontrent le lendemain dans les couloirs de l'Opéra, le dépossédé volontaire dira à l'acquéreur promu : « Madame se porte-t-elle bien ? bien des choses de ma part, je vous prie. » A quoi l'autre répond : « Je ne manquerai pas. » De leur côté, ces dames ne méprisent jamais aucun des amants qu'elles ont eus ; en face du dernier possesseur, elles parleront des qualités particulières de ceux qui l'ont précédé ; et aucune réflexion blessante, aucune expression de grossièreté jalouse, n'arrêtera la parole sur les lèvres de l'indiscrète panégyriste.

Ambroisine n'était pas cela, et Vaudreuse s'en était autant félicité qu'amèrement plaint, selon les circonstances. Quel parti prendre ? en était-il venu à se demander, depuis qu'il avait éprouvé la gêne tyrannique dont il avait tracé un si touchant tableau au souper de Léonard, en présence de Stephen et d'Anatole.

— Il est tout pris, lui aurait répondu un de ses trois amis : puisqu'elle veut sortir, ouvre-lui la porte.

La porte était ouverte, le fiacre attendait dans la rue, les paquets étaient entassés sur les fauteuils ; Ambroisine, enveloppée dans son manteau, n'avait certes pas la pensée de jouer la séparation ; sa femme de chambre était accoudée sur un carton, et pourtant Vaudreuse ne prenait pas congé d'Ambroisine.

Après une heure passée à suivre les allées et les venues insignifiantes de Vaudreuse, Ambroisine se leva, s'ap-

procha de son amant, et, dégageant son bras de dessous son manteau, elle lui tendit sa petite main gantée.

— Adieu, monsieur. — Vous partez donc, Ambroisine? — Je crois qu'il est temps. Vous n'avez plus rien à me dire? — Où allez-vous si tard? Il est près de trois heures et demie. — Je vais chez ma cousine ; elle est prévenue. — Ah! elle est prévenue.

Vaudreuse alla à son secrétaire, l'ouvrit pour rien, et le ferma pour le même motif.

— Alors, adieu, madame.

Ambroisine fit un pas vers la porte, sa femme de chambre était déjà sur le palier.

— Mais il me semble, dit Vaudreuse, que vous ne m'avez pas fait appeler seulement pour assister à votre départ? — Et pour vous assurer, répondit Ambroisine, que je n'emportais avec moi, dans la précipitation de mon déménagement, aucun objet à vous. — Précisément, dit Vaudreuse, j'aperçois sur cette table un service à thé qui vous appartient. Julie, prenez cela.

La femme de chambre obéit, et le service à thé en vermeil fut enfermé dans un des cartons que le fiacre attendait.

— Mais ce n'est pas tout, reprit Vaudreuse ; j'ai à vous une foule d'autres choses. — Je n'aurais jamais osé vous les réclamer. — Et moi, madame, je tiens à vous les rendre. Accordez-moi quelques minutes.

Après un peu d'hésitation, Ambroisine s'assit au bord d'un fauteuil, mais sans dénouer même son chapeau.

— Vous avez quelque droit, j'imagine, reprit Vaudreuse, sur ces porcelaines du Japon. Elles furent données autant à vous qu'à moi par notre ami commun, le

capitaine Black, de Baltimore. Gardez le cabaret tout entier, Ambroisine, pour peu que vous le souhaitiez. — Non, monsieur, je ne veux pas de vos largesses. — Parbleu! nous le partagerons, puisqu'il en est ainsi. Aussi bien, aucune de ces douze tasses n'est semblable à l'autre. A vous six, à moi six. A qui le sucrier? — A vous, monsieur. — Alors à vous, madame, le plateau de laque. Et, j'y songe, la chaîne de ma montre vous appartient. Prenez! prenez! — Mais la montre est à vous, monsieur. — Vous voulez donc me la rendre? Soit!

Vaudreuse mit tant de dépit à séparer la chaîne de la montre qu'il eut l'air, en détachant le dernier anneau, de le briser avec colère.

Avec sang-froid Ambroisine prit la chaîne, et dit, en la déposant sur le marbre de la table :

— Je ne l'accepte plus ; vous la regrettez trop. — Je fais si peu de cas de tout cela, s'écria Vaudreuse, que je suis tenté de jeter cette montre par la croisée.

Ambroisine ne s'étant pas opposée au mouvement de Vaudreuse, celui-ci tint, par point d'honneur, à réaliser sa menace. Il ouvrit la croisée et lança la montre dans la rue.

Loin de manifester de la surprise, Ambroisine prit la chaîne et la jeta tranquillement par la fenêtre.

— Ainsi, dit-elle, si la même personne trouve les deux objets, la montre lui dira l'heure à laquelle elle a ramassé la chaîne. — J'espère, dit Vaudreuse après quelques minutes données à concentrer sa colère, si bien domptée par Ambroisine, j'espère que nous n'aurons pas de dispute pour le partage des tableaux qui sont ici, à moins que vous n'ayez l'intention de mettre les pas-

sants dans leurs meubles. — Je ne serais pas fâchée, j'en conviens, répondit Ambroisine, de ne pas me séparer de deux ou trois paysages que je m'étais habituée à regarder comme étant à moi. — Prenez, Ambroisine, choisissez. — Julie, dit Ambroisine à sa femme de chambre, décrochez ces deux tableaux, et posez-les soigneusement sur les cartons. — Quoi! s'écria Vaudreuse, vous m'emportez cette vue de l'Auvergne! — Vous me laissez le choix, monsieur. — Mais c'est un souvenir de famille; le château que cette peinture reproduit avec tant de fidélité est celui de ma sœur. — J'affectionne singulièrement cette peinture, monsieur. — J'ai couru dans ce parc, j'ai joué sous ces arbres, autour de ces bassins. — Il est d'une excellente couleur, et je serais désolée de ne plus le voir, répondit Ambroisine. — Votre envie, s'écria Vaudreuse, n'est que de l'ironie, de l'injustice; vous le retenez pour me faire de la peine. Eh bien! je me vengerai de la même manière. Vous avez oublié de réclamer ce pastel du XVIIIe siècle, ce Greuze qui est tout votre portrait; eh bien! vous ne l'aurez pas; non! vous ne l'aurez pas, quoique ce soit votre portrait.

— Faut-il l'emporter, madame? demanda la femme de chambre, montrant assez par sa question qu'elle ne regardait pas le moins du monde comme un droit sérieux celui de Vaudreuse. — Laissez cela, Julie, et arrangez-moi mon manteau. Nous allons dire adieu à M. Vaudreuse. Ambroisine se levait pour partir, quand on entendit gratter derrière la porte de la chambre à coucher.

— C'est Edith, ma levrette, s'écria Ambroisine, et je la réclame. Elle ne sera pas oubliée comme mon portrait.

— Et moi je la veux aussi, repartit vivement Vaudreuse.

Elle restera ici où elle a été élevée. — Elle me suivra, car c'est moi qu'elle aime le mieux. Pauvre petite chienne! penseriez-vous jamais à lui donner du lait le matin? — Je prendrai, madame, un domestique qui en aura soin; un groom exprès pour elle. N'ayez donc nul souci. — Après tout, répliqua Ambroisine, Edith est à moi; c'est une tyrannie grossière de m'empêcher de l'emporter. — Ne vous mettez pas si fort en colère, madame, je vais lui ouvrir la porte; quand elle sera libre, nous verrons avec qui de nous deux elle voudra rester. Son choix décidera entre nous. — Essayez, monsieur, faites!

La femme de chambre ouvrit la porte à la petite levrette, qui se trouva aussitôt placée dans l'alternative de suivre sa maîtresse, qui la regardait à un bout de l'appartement, ou de demeurer avec Vaudreuse, qui avait aussi fixé ses yeux sur elle.

Une double, une égale affection la scella à la même place, caressant Ambroisine d'un mouvement de tête, accompagné de tendres petits aboiements, et flattant son maître d'un frétillement de sa petite queue émue. La pauvre Edith s'épuisait en contorsions, en une foule de petites fêtes, qui, en vérité, semblaient dire qu'elle comprenait le jugement qu'on attendait d'elle.

Un instant, elle parut se décider pour Vaudreuse; elle avança un peu vers lui.

— Ah! vous agissez de ruse! s'écria alors Ambroisine; pourquoi remuez-vous les doigts? — Je ne remue pas les doigts. C'est vous qui séduisez Edith. Voyez! au son de votre voix, elle a couru vers vous. Pourquoi avez-vous parlé? — Moi! j'ai parlé! mais je n'ai rien dit.

En effet, en entendant parler sa maîtresse, Edith avait rebroussé chemin et rétrogradé de son côté.

Cependant, lorsque la levrette se retrouva au même point, une seconde fois, à égale distance d'Ambroisine et de Vaudreuse, elle demeura suspendue entre sa double volonté, et, de fatigue enfin, elle se coucha sus ses jolies petites pattes satinées, et elle s'endormit.

— Raisonnablement, dit Vaudreuse, puisque Edith n'a pas voulu prendre un parti, nous ne pouvons pas la couper en deux. — Il ne sera pas dit, repartit Ambroisine, que vous l'aurez emporté sur moi. J'attendrai qu'Edith s'éveille pour voir si une seconde épreuve me sera plus favorable. — En ce cas, dit Vaudreuse, j'attendrai aussi. —Faut-il déshabiller madame ? demanda l'espiègle femme de chambre. — Non, je passerai le reste de la nuit dans ce fauteuil ; avancez-moi seulement un tabouret. — Pour moi, je dormirai fort bien sur ce canapé. — A votre aise; bonsoir, monsieur. — Bonne nuit, madame !

Grâce à l'incident d'Edith, Ambroisine, dépitée, consentit à différer sa rupture jusqu'au matin. Elle ferma les yeux.

Vaudreuse fit semblant de dormir, et Julie, après avoir congédié le cocher, remonta au salon et se coucha sur le tapis.

V

Le jour tarda un peu à paraître ; en hiver, l'aurore n'a pas constamment les doigts de rose ; ce ne fut que vers

neuf heures que la femme de chambre s'aperçut, en s'éveillant, que Vaudreuse et Ambroisine n'occupaient plus leur place respective, l'un sur le canapé, l'autre dans le fauteuil. Tous deux avaient probablement pensé qu'on était aussi bien au lit pour bouder ; et, dès que les lampes s'étaient éteintes au salon, ils avaient, à tâtons, regagné leur alcôve respective; en sorte qu'Edith seule était restée sur le champ de bataille où avait eu lieu la fameuse explication de la soirée.

Puissance neutre, Julie, à tous hasards, prépara le lait et le thé pour ses maîtres, et, lorsque l'aiguille marqua dix heures, elle se présenta à la porte de la chambre de madame, ainsi qu'à celle de monsieur, pour leur annoncer, selon l'usage, que le thé les attendait.

Plus forte que leur rancune, l'habitude les réunit l'un et l'autre autour de la théière, Ambroisine, dans un élégant peignoir de flanelle anglaise, Vaudreuse dans une somptueuse robe de chambre.

En gens bien élevés, ils évitèrent de revenir sur les motifs de leur rupture, fait arrêté, près de s'accomplir ; ils avaient même trop de dignité pour laisser paraître quelque regret de leur action. On eut les mêmes égards réciproques, les mêmes attentions qu'autrefois dans cette première entrevue matinale. Seulement, Vaudreuse, qui s'était accoutumé à savourer sa tasse de thé au son d'un morceau exécuté sur le piano par Ambroisine, attendit inutilement ce délicieux accessoire. Ambroisine resta à sa place; Vaudreuse n'eut pas de musique. Aussi lui fut-il impossible de prendre sa tasse de thé. Six fois il la porta à ses lèvres, et six fois il la remit plus froide devant lui. Terrible esclavage que l'habitude! pensa-t-il; mauvais

pli de prendre du thé en musique. C'est une habitude à perdre ; je la perdrai. Et il ajouta mentalement :

— On dit que Napoléon resta trois jours sans priser, faute de tabac, pendant la campagne de Russie. Fameux exemple d'habitude domptée. Je me dompterai.

Pourtant Vaudreuse ne toucha pas à la tasse de thé, et il passa en soupirant le long du piano muet.

Comme Ambroisine se levait aussi, on sonna. Julie allait ouvrir. Vaudreuse arrêta la femme de chambre par le bras, et alors une petite comédie soudaine et muette se passa entre ces trois personnages sous le retentissement métallique de la sonnette. Le visage de Vaudreuse indiquait une lutte acharnée entre ses désirs et son amour-propre ; celui d'Ambroisine, un calme triomphant. Julie même avait son rôle dans cette scène d'une finesse exquise, complètement énigmatique pour un observateur étranger aux mœurs dorées de Paris. Au moment où l'on avait sonné, elle avait couru à la porte avec une précipitation peu généreuse pour son maître ou pour celui qui n'avait pas encore absolument cessé de l'être. Cependant elle n'avait pas ouvert. Le fil qui l'avait retenue dans son vol ne se voyait pas, quoiqu'il se prolongeât jusqu'à la main, désintéressée en apparence, d'Ambroisine.

C'est que dans l'arche où Vaudreuse avait enfermé, deux à deux, toutes les voluptés douces d'une situation enviée, il avait aussi, par mégarde, laissé entrer le créancier. Et le créancier, qui vit partout comme le vautour, avait flotté sur les plus belles mers avec lui. Une chose excusait Vaudreuse, c'est qu'il devait beaucoup, et ses dettes n'étaient pas ignominieuses ; il n'était pas l'ignoble objet des persécutions d'un tailleur bavarois ou d'un

bottier Westphalien, ces honteux créanciers classiques, bons tout au plus au théâtre, ce ramassis de vieilles mœurs. Ses créanciers étaient d'une espèce plus distinguée. Ce sont de ceux qui sonnent fort, entrent chez leurs débiteurs à toute heure; parlent rarement de leurs droits ou de leurs titres : c'est là l'affaire de leur avoué. Ils sont allés au collége avec leurs débiteurs; ils ont doublé leur rhétorique ensemble; ils se tutoient; et le jour ou ils savent que leur ami doit être arrêté par leur fait, ils lui envoient un avertissement. Amis charmants! Vaudreuse en avait beaucoup, et parfaitement inconnus les uns aux autres, quoiqu'ils se rencontrassent souvent chez lui. L'un fumait dans ses pipes d'ambre, l'autre jouait avec ses armes orientales. Celui-ci lui volait ses journaux; celui-là disait des douceurs à Ambroisine tandis qu'on la coiffait. Et en somme, c'était toujours elle qui parvenait à en débarrasser Vaudreuse, l'homme le plus inhabile à trouver la phrase avec laquelle on les congédie pour trois ou quatre jours; phrase d'or, phrase sublime, autrement belle que : « Madame se meurt! Madame est morte! »

Or, Vaudreuse pressentit à ce coup de sonnette que c'était un des visiteurs dont nous venons de parler; et il n'osait pas prier Ambroisine de se charger de la réception et des frais du dialogue, tandis qu'il s'en irait par une porte de sortie. Lui demander ce service, c'était reconnaître l'indispensabilité d'une femme dont il avait accepté la séparation, il y avait tout au plus l'espace d'une nuit. Pénible situation! plus pénible que celle de prendre du thé sans musique; car, pour se déshabituer du thé, on peut être seul; et pour se déshabituer d'un

créancier, il faut être au moins deux à le vouloir. Ouvrez, dit Ambroisine à Julie ; c'est M. Janvier. Je le recevrai dans ma chambre.

Vaudreuse respira ; il passa dans la sienne, s'y renferma, et, en se mettant au bain, ce qui le consola de n'avoir pas pris du thé, il ne put s'empêcher de dire : — Il n'y a qu'Ambroisine pour recevoir ces gens-là.

C'est au bain que Vaudreuse lisait ordinairement ses lettres et ses journaux, et qu'il recevait ordinairement ses meilleurs amis, autre excentricité de la vie raffinée de Paris. Tel Richelieu du quartier d'Antin, soigneux dans sa tenue, réservé dans son langage au milieu du monde, ne voit aucune inconvenance à réunir autour de sa baignoire ses fournisseurs, et même les marchandes à la toilette, dont l'âge, il est vrai, n'est souvent pas la seule raison qu'elles aient pour subir cette licence. Je ne sais pas si les Orientaux vont plus loin. Quoi qu'il en soit, il arrive un moment, dans ces sortes d'ablutions libres, où l'on voit flotter à la surface de l'eau le *Siècle* et le *Corsaire*, le *Charivari* et le *Vert-Vert*, des factures acquittées, des cigares de la Havane et des loges de spectacle.

Une petite porte, connue des intimes, s'ouvrit, et Anatole, le cigare aux lèvres et une petite boîte sous le bras, entra dans la chambre de Vaudreuse. — Je suis heureux de te rencontrer, dit Anatole. — Mais qu'as-tu donc dans cette boîte ? — Je viens exprès pour te l'apprendre. C'est une charge que nous allons faire aux Napolitains.

Après avoir ouvert la boîte, Anatole en tira un habit jaune avec des boutons d'acier et un collet en velours vert. — Qu'est-ce que cette plaisanterie, Anatole ? — Ce n'est

que le commencement d'une plaisanterie, mon cher Vaudreuse Écoute : tu sais qu'à tort ou à raison, toi, Stephen, Léonard et moi, nous passons pour ne pas être étrangers aux mouvements de la mode. Paris nous reconnaît et Londres nous imite. — Tu viens de faire un alexandrin. — C'est sans préméditation. Encore un peu de patience. Notre renommée nous aura devancés à Naples, où Léonard vient d'écrire pour qu'on nous retienne un confortable appartement rue de Tolède.—Il n'y a que cette rue à Naples ; il faut que les habitants l'aient volée. — Ne m'interromps pas. Nous arrivons à Naples, et l'on s'empresse de venir savoir de nous quelle est la dernière mode qui fait loi à Paris. — Je commence à comprendre. — Alors tu devines que nos quatre habits jaunes, le tien porté au théâtre, les deux autres dans les salons, le mien sur une promenade publique, consacrent la conquête. Dix jours après, la meilleure société de Naples ne porte que des habits serins. — Oui, jusqu'au moment où le *Journal des Modes* donne un démenti qui nous vaudra des coups d'épée. — On a prévu la parade. On aura un numéro du *Journal des Modes*, tiré à mille exemplaires, qui seront distribués en Italie, quelques-uns à Naples, où l'on dira que personne à Paris n'ose plus se montrer autrement costumé que nous. La gravure y sera jointe. J'espère que la comédie sera complète. — Complète, répéta Vaudreuse en sortant du bain. — Tu ne sais peut-être pas, dit Anatole en essayant l'habit jaune à Vaudreuse, qu'on a sous-parié avec nous que tu nous ferais long feu, que tu ne nous suivrais pas en Italie. — Plaisante obstination ! s'écria Vaudreuse. — Si extraordinairement plaisante en effet, mon cher Vaudreuse, que

tous trois nous avons parié contre trois autres camarades des sommes assez rondes. Sûrs de perdre avec toi, nous avons parié 2,000 fr. chacun que nous comptions au moins autant sur toi que sur nous. Nous jouons à coup sûr. — Réellement vous ne courez pas de grands risques. Une explication fort sérieuse a eu lieu entre Ambroisine et moi, hier, dans la nuit, après vous avoir laissés au cercle... — Ce petit billet... — Précisément. — Eh bien? — Eh bien! c'est fini. Il était trop tard pour qu'elle s'en allât dans la nuit; mais à trois heures elle ne sera plus ici. Ses malles sont faites. — Vraiment! Voilà pourquoi je te trouve un peu triste : cela se conçoit. C'est un mauvais pas; mais il est franchi. Tu es libre. — Oui, libre! comme tu dis.

Vaudreuse étouffa un soupir en s'enveloppant dans son peignoir et en s'acroupissant au fond d'un fauteuil.

Il se fit un moment de silence entre les deux amis; ils purent entendre alors les bruits de la pièce voisine. C'étaient des pas multipliés, des fauteuils qui roulaient sur le tapis, des cordes qu'on nouait.

A un frémissement harmonieux, Vaudreuse passa soucieusement sa main sur son front et la laissa couler le long de ses fines moustaches.

Il ne put s'empêcher de dire :

— C'est le piano qu'on emporte. Tu vois que c'est fini. Un excellent instrument, ajouta-t-il. — N'est-ce que l'instrument que tu regrettes, mon ami? Écoute-moi, Vaudreuse, la chaîne n'est pas encore brisée. — Quelle idée as-tu là? — Veux-tu m'en croire? — Parle, Anatole. — Souffre que je ne te quitte pas de toute la journée. — Aurais-tu peur, Anatole, de perdre ton pari? — Ou si tu aimes mieux, Vaudreuse, de le gagner avec ceux qui

ont parié contre moi, qui ai soutenu ton inébranlable fermeté. — Je n'accepte pas ta proposition. J'ai promis de vaincre seul, sans le secours de personne. D'ailleurs tu te méprends sur la situation de mon esprit. Je suis homme d'habitude et non de passion romanesque. A sa dernière minute, ce départ me préoccupe, mais il ne me désespère pas. Elle part, et je vais sortir. Nous nous entreverrons à peine. Je suis si peu ébraulé, que je ne veux pas profiter des sept jours que les termes de notre pari m'accordent. Dès ce soir je me mets à votre disposition ; et, dès demain, si vous êtes en mesure, je monte en chaise de poste pour l'Italie. Voilà ce que je vous confirmerai ce soir à table ; car je vous invite tous les trois à souper. Charge-toi, Anatole, de communiquer l'invitation à Stephen et à Léonard. — Compte sur nous pour ce soir, Vaudreuse. Adieu ! à ce soir. — Adieu, Anatole. A propos, achète-moi un water-proof pour le voyage, si tu traverses le passage de l'Opéra. — Tu l'auras ce soir, Vaudreuse. Adieu.

VI

Quel délicieux musée qu'un cabinet de toilette ! Quelle satisfaction n'éprouve-t-on pas à contempler en détail ces utiles frivolités de la vie civilisée ! C'est à émerveiller le regard que ces lames d'acier forgées par l'Angleterre, cette reine du monde et bien plus encore de la propreté; que ces limes inventées pour donner aux ongles une coupe ovale, suavement voûtée comme la nacre ; que ces brosses rudes et douces qui vont chercher un atome dans

les linéaments de la peau ; que ces fers calculés avec une adresse infinie pour isoler les dents, comme autant de perles, et les enchâsser autour du diadème de la bouche. Pourquoi la mémoire n'est-elle pas reconnaissante envers ces Lavoisiers modestes, créateurs de neiges odorantes, qui attendrissent les chairs, éclaircissent le teint, et font de l'homme, ce cadavre vivant, un jardin embaumé, une peinture flamande, une créature souple, heureuse à voir, belle sous le soleil. Après la prière et l'amour, rien n'est digne de l'homme comme les soins qu'il se donne. Si le corps est le vase de l'âme, il faut que ce vase soit d'albâtre et que des nuages de parfum l'embaument.

Vaudreuse était un fidèle de cette religion limpide et salutaire, qui ne reconnaît pas pour siens les hommes dont la propreté se borne à se laver les mains et à s'imbiber d'eau de Cologne.

Il commença par mettre des bottes neuves vernies ; il essaya du moins, car son pied ne fut pas à demi chaussé qu'il sentit l'absence de celle sur qui il avait l'habitude de s'appuyer en se livrant à cet exercice. Faute de ce soutien, Vaudreuse chancela, devint rouge, pesta, heurta le mur du bout de la botte, et ne parvint enfin qu'avec douleur et rage à se botter. Ce contre-temps l'aigrit au delà de toute expression. Un autre l'attendait. Vint le tour de la chemise ; labyrinthe de plis où ne s'installe pas qui veut ; car, si les gens grossiers se passent la chemise, il n'y a que les gens distingués qui savent la mettre. La première fut froissée, — jetée au sale ; la seconde déchirée aux entournures, jetée au sale ; enfin la troisième sembla un peu mieux s'ajuster ; mais quelles irritations nerveuses pour la boutonner sans tourmenter le jabot.

— Oh! Ambroisine! Ambroisine! s'écria-t-il en frappant du pied. Il n'y a qu'elle pour toucher à la mousseline sans la fauer.

De découragement, Vaudreuse se mit à regarder à travers les carreaux ce qui se passait dans la rue. Triste aspect! des brancards sur lesquels étaient les meubles d'Ambroisine stationnaient dans la neige qui couvrait le pavé. Il neigeait même beaucoup dans ce moment, et des ondées blanches couraient sur les riches albums, sur l'ébène des tables et la dorure des tableaux. De beaux chenets ciselés étaient en équilibre sur la borne du coin; on avait déposé sur le matelas du marchand de marrons une admirable pendule. Les larmes en vinrent aux yeux de Vaudreuse, obligé de chercher une autre distraction à son profond mécontentement.

— Coiffons-nous, se dit-il: il est déjà bien tard. Il se mit devant sa glace, prit un peigne et distribua ses cheveux, comme il en avait l'habitude, en deux sections. Un obstacle l'attendait au plus beau de son œuvre : la raie, cette difficile raie, pierre philosophale de la coiffure pour ceux qui n'ont pas longtemps exercé leur adresse. Impossible à Vaudreuse de tracer cette raie; d'autant plus impossible, qu'il avait toujours eu recours à l'élégante patience d'Ambroisine pour la dessiner sur sa tête. Plus il s'impatientait, plus il brouillait ses cheveux, extraordinairement loin de former la raie. La colère l'étouffa : il brisa le peigne et il ébouriffa, de ses deux mains irritées, sa revêche chevelure. — Eh bien! s'écria-t-il, je changerai la manière de me coiffer. A la suite de cette héroïque résolution, il abattit ses cheveux en masse et les lissa.

— A présent, dit-il avec une aigre ironie, j'ai l'air d'un chasseur de bonne maison. Je peux me présenter dans le monde. Voyons si je serai plus heureux à nouer ma cravate.

On a écrit un beau livre sur l'art de mettre sa cravate; l'auteur y donne d'admirables préceptes. Mais pourquoi, au lieu de préceptes, ne donne-t-il pas un domestique, un ami, quelqu'un qui sache entourer le cou de ce tissu, frise élégante du monument de la toilette?

Vaudreuse portait supérieurement ses cravates, mais jamais il n'avait su les nouer. On devine celle qui prenait cette peine pour lui.

Cependant il tenta de résoudre la difficulté. Le résultat fut, après des essais plus malheureux les uns que les autres, qu'il faillit s'étrangler, tant, dans son désespoir, il serra la dernière cravate autour de son cou.

Malgré lui, sans que sa volonté y fût pour quelque chose, il se prit à appeler : Ambroisine ! Ambroisine ! Ambroisine! — Me voilà! me voilà! répondit une voix charmante. Qu'y a-t-il ? — Une dernière complaisance, mon amie : nouez-moi ma cravate ! — Volontiers. Mettez-vous là.

Et, debout devant Vaudreuse, Ambroisine se disposa à lui arranger la cravate ; tâche délicate pendant laquelle ses beaux cheveux châtains effleuraient les lèvres du jeune homme.

— Elle est vraiment adroite comme une fée, pensait-il. Je ne sens pas ses doigts. Jamais personne ne la remplacera. C'est un oiseau.

Singulier désir, Vaudreuse eût souhaité qu'Ambroisine se fût trompée, qu'elle n'eût pas tout de suite réussi, pour avoir le plaisir de l'avoir plus longtemps ainsi sous les yeux.

Et, en effet, Ambroisine s'était trompée ; le nœud ne vint pas à la première fois. Elle recommença avec plus d'attention ; et, pour être plus sûre d'elle-même, elle retira ses gants. La peine ne fut pas perdue ; le nœud fut ce qu'il était toujours, un modèle de perfection. Vaudreuse retint dans ses mains les deux mains d'Ambroisine et les couvrit de caresses. La reconnaissance fut plus forte que tout ; elle alla si loin, que Vaudreuse ne sortit pas de la journée et qu'Ambroisine était encore chez lui quand arrivèrent, pour souper, Léonard, Stephen et Anatole. Le couvert était mis, les bougies illuminaient les cristaux de la table ; les domestiques, la serviette sur le bras, allaient de la salle à manger à la cuisine. Quand les trois amis de Vaudreuse se présentèrent, on n'aurait pu dire quel était celui des trois qui avait le plus de félicitations sur les lèvres en serrant la main à leur hôte, encore plus joyeux qu'eux tous.

— Nous avouons notre défaite, s'écria Stephen le premier. A toi la victoire! — Et les mille louis, ajouta Anatole. — Et la place du coin dans la chaise de poste, surajouta Léonard. — Merci à tous les trois, repondit Vaudreuse, en saluant Stephen, Anatole et Léonard. — C'est bien de ta part, dit ce dernier, d'avoir hâté le terme de la gageure ; nous nous mettrons plus tôt en route : après-demain nous roulerons. — Ah ! c'est après-demain, dit Vaudreuse. — Trouverais-tu encore que c'est trop tard ? Quel héros ! Au surplus, continua Anatolé, voici ton water-proof. Le déluge ne le pénétrerait pas. — Je te suis fort reconnaissant, ami. — Oui, ton ami, car tu es un fier homme de résolution. Messieurs, je puis le proclamer maintenant : Vaudreuse n'a pas voulu consentir ce

matin à ce que je demeurasse auprès de lui, afin de l'entretenir dans ses excellentes dispositions de rupture, un peu ébranlées par l'inattendu de l'événement. Il s'est bien conduit. — Tu me flattes, Anatole. C'est la vérité ; la vérité, comme il est vrai que nous avons gagné notre pari contre ceux qui avaient douté de ton énergie, Vaudreuse. Ainsi tu ne nous fais perdre que dix-huit mille francs ; six mille francs chacun... Ne parlons plus de cela.— Non, ne nous occupons plus que du voyage, dit Stephen. Prendrons-nous la mer à Marseille ou traverserons-nous la Suisse? - La mer à Marseille! dit Anatole. — Non, la Suisse! — Non la mer! — Pourquoi donc la Suisse, Léonard ? — Parce que la dame qui est la cause de notre voyage veut voir la Suisse. — C'est différent, répliquèrent Stephen et Anatole : va pour la Suisse! — A propos de dame, dit Léonard en pesant sur ses paroles, il me semble qu'il y a ici un couvert de plus. — Tiens ! c'est vrai, dit Anatole. Est-ce que tu attendrais?.. — Je ne l'attends pas; elle est ici, répondit Vaudreuse. — Si tard, répliqua Stephen; c'est donc la passion de l'étrier? — Si tôt, dit Anatole. — Ni si tôt, ni si tard, messieurs; c'est toujours la même affection.

Et, au milieu de l'obscure surprise de ses amis, Vaudreuse alla dans la chambre à coucher et en revint tenant par la main Ambroisine, toute parée pour le souper.

— Messieurs, dit-il à ses amis, j'ai bien gagné mon pari!

Le moyen de se débarrasser d'une maîtresse, c'est d'en faire sa femme.

DERNIER ÉPISODE

DU

NAUFRAGE DE LA MÉDUSE.

Midi m'avait surpris loin du fleuve du Sénégal, en pleine forêt, entre des lacs, des champs de coton d'une blancheur de neige insupportable à l'œil, au centre de bouquets de baobabs où je n'aurais pu pénétrer sans danger : les crocodiles y abondent. Tout était de feu sur ma tête, à mes pieds; la feuille des arbres se frisait sur elle-même comme une boucle de cheveux autour d'un fer chaud; le sable se vitrifiait; l'ombre était ardente : je m'assis.

Suivre, pensai-je, une branche du fleuve qui en a mille, pour le rejoindre et le descendre ensuite jusqu'à l'île Saint-Louis, c'est ne jamais se retrouver. Je m'étais déjà confié sans succès à plusieurs de ses déviations, trompé par ce raisonnement, que je conseille à tout voyageur égaré comme moi de ne jamais faire, que tout ruisseau

court au fleuve. Tout ruisseau n'y court pas. Contrarié par un accident de terrain, le fleuve se divise, s'élargit; une partie rentre dans les terres, se creuse un lit, court : mais abandonnez-vous à cette induction, et votre trajet aboutira presque toujours à une mare, à un lac, à rien. Rebrousser dans l'espoir d'atteindre au véritable fleuve, c'est s'exposer à un autre déception; car, si vous le remontez réellement au lieu d'un embranchement, Dieu vous soit aide, mais vous vous élèverez jusqu'à sa source : quatre cents lieues, peut-être mille.

Personne n'ignore que les eaux d'Afrique ont de faux lits si larges souvent, qu'on les prend pour leur grand courant même, et que leur véritable lit est parfois si resserré, qu'il est facile de le confondre avec une ramification.

Mon fusil était à mes pieds ; il était brûlant comme une pièce d'artillerie qui a tiré tout un siége ; la sueur m'inondait, coulait de mes doigts, lustrait mes cheveux, et allait marquer ma place dans le sable. Ici je dois consigner que la peur des lions, des éléphants, des tigres, n'est guère sensible que dans les relations de voyage, où il est de rigueur que ces animaux figurent pour justifier les vignettes sur bois enrichissant le texte. Dans les déserts, on ne pense pas plus à ces rencontres — très-périlleuses, j'en conviens, mais très-rares, il faut le dire aussi — qu'on ne songe aux voleurs sur nos grandes routes. Je ne jurerais pas qu'il n'y eût pas de tigres en Afrique, mais je pose en fait que l'homme qui a voyagé dans cette contrée y a moins vu d'animaux sauvages que dans les ménageries de sa patrie.

J'étais depuis à peu près une heure dans cet état de

fusion et d'anéantissement, n'apercevant sur ma tête, à perte de vue, que des pélicans aux ailes d'étoffe blanche, lorsqu'un coup de fusil m'éveilla brusquement de mon anxiété, et fit tomber à mes pieds un de ces gigantesques oiseaux. Le chasseur qui l'avait blessé parut bientôt, suivi de quelques nègres, tous pleins de joie de l'adresse de leur maître, autre nègre affranchi que je connaissais beaucoup.

Il mit le plus vif empressement à me soulager du poids de mon fusil, et à me conduire à son habitation, bâtie à quelque cent pas du lieu où il m'avait trouvé haletant de fatigue, de soif et de chaleur. En cheminant à travers les herbes hautes, il m'apprit que j'étais à deux lieues du fleuve. Je m'étais éloigné de ses bords, soupçonnait-il, parce que je l'avais remonté au lieu de le descendre à la marée étale, instant, ce que peu de nos lecteurs ignorent, où le courant est nul, et où l'on ne peut s'orienter que d'après la marche du soleil. En ne s'occupant que de la chasse ou de la promenade, il est alors facile d'aller tout aussi bien, dans une intention opposée, vers la source qu'à l'embouchure d'un fleuve. Ce qui m'était arrivé.

L'habitation de mon nègre se cachait sous des mimosas et des grappes de palmier du plus beau vert. Elle ne s'élevait pas, comme les cases africaines, en forme de ruche : taillée à angles droits, percée de plusieurs croisées, de plusieurs portes, elle m'aurait rappelé ces frêles pavillons de la vallée de Montmorency, si j'avais connu à cette époque Montmorency, et si, au lieu d'être en paille, les maisons de ce joli pays n'étaient, ce qui est bien plus solide, en lattes badigeonnées.

Après m'être renversé quelques instants sur un sopha tressé de roseaux à jour, et avoir bu quelques longues et fraîches gorgées de vin de palme, j'eus peine, lorsque je me mis à examiner en détail l'habitation de mon hôte, à me rendre compte du singulier ameublement qui la parait. La vie sauvage et la vie civilisée s'y étaient donné rendez-vous dans tous les objets de luxe et de nécessité dont elles s'entourent.

Au plafond de la première pièce pendaient, pour se voûter en dôme, des pavillons de signaux de toutes couleurs, provenant nécessairement de quelque bâtiment de l'État ; et aux murs de jonc de l'habitation étaient attachées des gravures de prix, représentant des scènes militaires : c'était, on le présume bien, Napoléon à cheval, Napoléon à pied, Napoléon sur le trône, Napoléon à Sainte-Hélène. Entre ces tableaux, brillaient des instruments de marine : des octans, des sextans, des compas, des boussoles ; il y en avait à profusion : on eût dit la montre d'un opticien. Une belle glace, haute de six pieds, surmontait une cheminée factice — une cheminée sous la zone torride, sous le 14° de latitude, où la chaleur est étouffante à l'ombre ! Rien ne m'aurait plus surpris que cette cheminée, si je n'en avais aperçu une seconde. Décidément, mon hôte était passsionné pour les meubles de ce genre. Je n'osais lui en demander l'opportunité, de peur de blesser les graves lois de l'hospitalité : je trouvai bientôt le mot de cette énigme dans son orgueil à posséder deux superbes paires de chenets en bronze. Mais, après avoir reconnu, par la pratique sans doute, que des chenets ne peuvent figurer convenablement qu'avec une cheminée, il les avait placés, non dans le foyer,

ce qui eût été un révoltant contre-sens dans un pays où l'on ne fait jamais de feu, mais sur le marbre, ce qui devenait un luxe. Les chenets étaient donc sur la cheminée.

Il y avait encore des fauteuils agréablement séparés par des bancs de chêne, tels que ceux qui servent aux matelots : des poutres transversales, faites de mâts de perroquet, de jumelles et de baumes, soutenaient pêle-mêle comme chez un marchand de bric à brac, des flèches, des fusils, des marmites de fonte, des poignards d'aspirant, des tonneaux défoncés, des lunettes d'approche, des épaulettes, des épées, des chapeaux en toile cirée, des gouvernails de canot, des avirons, puis des grappes de pains de singe, provision locale, fruit acide qu'on conserve en Afrique comme médicinal ; plus loin, et à la seconde travée, c'était un câble roulé, terminé par une petite ancre qui en était comme le médaillon ou le lustre. Au fond de l'appartement étaient les provisions, amoncelées avec la même bizarrerie, avec la même prodigalité sauvage ; le même désordre que les meubles dans la partie où j'étais dans des tas de millet, nourriture indigène, étaient enfouis des tonneaux de farine, des boucauts de tabac, des pièces de vin, des sacs de riz, des pipes d'eau-de vie, des tonneaux de goudron, toutes choses qui portaient leur odeur et se trahissaient plus ou moins par la saillie de leur enveloppe. Mon hôte ne semblait pas du reste occupé à me cacher ces preuves de son commerce, de sa fortune, ou de sa piraterie : car je ne savais trop dire où j'étais. La somptuosité du colon heurtait partout la nudité de l'esclave ; la richesse et l'ordre du négociant étaient démentis par le surplus illicite de l'écumeur de mer. Cependant un pirate n'aurait pas

joui impunément, si près de la métropole, de ses rapines; et, d'un autre côté, un honnête homme n'aurait pas eu tant de comestibles chez lui.

Ce qui me forçait surtout à ne pas précipiter mon jugement sur la moralité de mon nègre hospitalier, c'est qu'il m'était connu par son excellente réputation d'affranchi et par sa vie passée d'esclave.

Très-jeune encore, il avait suivi son maître dans ses fréquents voyages à Bordeaux, à Londres, au Havre et même à Paris. Dans cette domesticité sans tyrannie, il avait appris à lire, à écrire, à calculer; il parlait l'anglais et le français avec une égale facilité, un accent très-pur, et ce son de voix primitif qui a quelque chose de la femme, de l'enfant et de l'oiseau. Il avait retenu, de ces migrations en Europe, quelques formes mixtes, moitié anglaises, moitié françaises, qu'il n'avait pas plus oubliées qu'altérées, ineffaçablement passées dans ses mœurs et ses habitudes. Une mode devait régner à Paris lorsqu'il s'y trouvait au service de son maître : cette mode apparemment était de porter des habits aux revers très-larges et couchés sur les épaules en oreilles d'éléphant, un gilet à mi-ventre, la cravate guindée, le pantalon de drap collant, à côtes, des bottes à la Suwarow, à glands argent et soie, et deux montres à la maltaise. Il portait tout cela, les jours de gala, s'entend. Sous le climat le plus ardent, qui fait éclore au soleil les œufs de crocodile, il avait transporté la plus massive chaussure de nos pays septentrionaux et l'habit des jours froids. Un long martyre combiné avec la fermeté du décorum l'avait rendu insensible à la température de la fournaise où il se laissait cuire en toute dignité. Quelquefois, il est

vrai, se mettant à l'aise, il se dépouillait du pantalon collant à côtes pour ne garder que l'habit énorme et les bottes à la Suwarow. C'était sa petite tenue : jambes nues et bottées.

Un autre mélange, alliage d'autorité et de servitude, perçait dans ses mœurs et sa conversation, depuis qu'il était devenu capitaine côtier d'une petite goëlette destinée à faire les escales de la Guinée, et qu'il possédait une douzaine d'esclaves. Le commandement avait trouvé chez lui pour s'établir la difficulté d'un esprit d'obéissance immobilisé par l'usage; il avait la plus mauvaise grâce du monde à se faire servir. Il était toujours prêt à exécuter l'ordre qu'il venait de donner, à aller lui-même où il envoyait, et à rincer, avec ses superbes foulards de la Chine, la tasse dans laquelle il vous offrait le thé. Malgré son envie d'être digne, surtout en présence des étrangers, il ne pouvait dire quatre mots sans les terminer par une de ces réponses brèves et humiliantes qu'exigent les colons quand ils ordonnent. — Vous êtes étonné, n'est-ce pas, me dit-il, de ma petite habitation? — Je la trouve charmante. — Ce n'est pas cela... en me montrant ses dents blanches. Très-commode, surtout bien approvisionnée. — Ce n'est pas cela. — Je la trouverai comme il vous plaira, mon ami. — Savez-vous que tout ceci n'a pas été acheté? — C'est un héritage, peut-être? — Ni légué, ajouta-t-il. — Ni volé? dis-je en riant. — Peut-être. Tom, du thé, du rhum et des cigares. Avancez un fauteuil à monsieur. — Pas de fauteuil! — Une natte du Cap et un éventail.

Ce jour-là, — pour ne plus m'interrompre, — mon af-

franchi n'avait pas le pantalon à côtes ; il n'avait chaussé que les bottes à la Suwarow.

Il commença à parler : je fermai les yeux et fumai. — « Vous savez la petite goëlette qui est à l'ancre sous vos croisées. – *Bien, Monsieur.* – Je la commandais alors... mouillé à la pointe du sud. Là j'appris que le gouverneur, M. Schmalz, avait fait publier qu'il accorderait la moitié de tous les objets qu'on parviendrait à sauver de *la Méduse,* échouée sur le banc d'Arguin. — *Bien, Monsieur.* — On devait trouver cette frégate par le 17° de latitude nord, et quelques-uns prétendaient que plusieurs personnes de l'équipage, qui avaient mieux aimé rester sur le navire que de s'embarquer dans les chaloupes ou sur les radeaux, étaient encore sur *la Méduse.* On en avait, en réalité, abandonné dix-sept. — *Bien, Monsieur.*

« La partie de l'équipage qui avait quitté le vaisseau était déjà sauvée à cette époque, c'est-à-dire que, sur les cent cinquante hommes du radeau, quinze avaient été trouvés vivants par *l'Argus,* et que la moitié de ceux qui vinrent par terre au Sénégal mourut en route de faim, de soif ou de désespoir.

« Je consultai mes douze matelots pour savoir s'ils étaient résolus à courir avec moi les chances de cette singulière expédition : nous franchissions, le soir même, la barre du Sénégal. — *Quand il vous plaira.* — Quoi ? — Ne faites pas attention : *Quand il vous plaira,* c'est chez moi une habitude de parler.

« Après plusieurs jours d'une navigation difficile — vous savez qu'il faut répliquer vers le Nord — nous parvînmes à nous élever à la latitude indiquée, courant des

bordées le jour, mettant en panne la nuit, afin d'aller avec le plus de précision possible.

« Deux voyages successifs, l'un et l'autre contrariés par le mauvais temps, par les avaries de la goëlette, furent sans résultats. Une troisième fois, je repris la mer et allai de nouveau me placer par le 17° de latitude, cherchant *la Méduse* sur toute la surface du banc d'Arguin, multipliant mes bordées, hissant des pavillons, lançant des fusées, pour voir ou pour être vu : nous n'aperçûmes rien. *La Méduse* avait probablement disparu sous les flots : les débris en avaient été jetés à la côte. — *Ne vous donnez pas la peine.*

« Associés avec moi à toutes les chances de la goëlette, en perte déjà de trente jours de navigation infructueuse, mes matelots refusèrent de me seconder plus longtemps dans la recherche de la frégate. Inutilement je leur parlai de la facilité avec laquelle ils compenseraient ces pertes ; inutilement je leur dis de combien de richesses se composait un vaisseau : rien ne changea leur résolution. J'insistai, ils me menacèrent ; je menaçai, ils m'ôtèrent le commandement. — *Vous êtes servi.*

« Maîtres de la goëlette et de la diriger, ils défoncèrent un tonneau d'eau-de-vie, et se plongèrent dans un tel état d'ivresse, qu'au lieu de changer de route, ainsi qu'ils en avaient le projet d'abord, ils continuèrent la même, toutes voiles dehors, par un vent d'enfer. Au jour, — ce qu'ils ne savaient guère, car ils dormaient sur le pont, étendus comme des poissons harponnés — nous avions deux degrés de plus en latitude. — *Bien, monsieur.* — Et lorsque j'estimai, à midi, par la hauteur, que nous devions avoir dépassé de quarante lieues au

moins l'endroit de l'échouement de *la Méduse*, je la vis couchée sur le flanc, à demi ensablée, brisée par le milieu de sa quille. Elle avait péri par le 20° 36' — *On y va.*

« Si mes matelots ne s'étaient pas enivrés, je n'aurais jamais découvert, à deux degrés plus loin, les débris de la frégate, et sauvé les trois hommes qui y étaient encore, sur les dix-sept qui n'avaient pas voulu l'abandonner. — *Me voilà !*

« Vous connaissez trop l'histoire de cet effrayant naufrage pour que je vous la répète ici. Je ne vous dois que le récit de deux ou trois détails inconnus, perdus dans l'immensité de cette lugubre catastrophe. — *Remettez-vous.*

« Au moment où je montai à bord de *la Méduse*, les trois hommes qui avaient survécu à leurs quatorze compagnons se poursuivaient à coups de couteau pour savoir à qui des trois reviendrait un verre d'urine ; c'était la ration du dernier des leurs, mort la veille, et destiné à être mangé. Son verre d'urine était disputé par ses trois héritiers.

« Après les avoir sauvés, je ne manquai pas de descendre avec mes matelots dans l'intérieur de la frégate, pour y prendre tout ce que le naufrage n'avait pas encore emporté. C'était du vin, des capotes de soldats, des barils de farine, des barils de poudre, des barils de sucre, des barils de toutes sortes de bonnes choses. Nous prîmes ces barils, et puis des caisses, et puis des malles ; nous prîmes trop. — *Mon garçon, faites donc attention.*

« Beau temps pour retourner. Nous arrivons à Saint-Louis et nous demandons, comme de juste, notre moitié

de part de prise : M. le gouverneur nous répond que cela ne se peut pas, qu'il est responsable des marchandises sauvées. — *Bien, monsieur !* — Voilà un gouverneur qui garantit les capotes et les barils de farine, et qui ne répond pas des hommes laissés par lui sur le radeau et à bord de la frégate. Il nous donna cinquante gourdes à chacun. — *Merci, maître.*

« Mes enfants, dis-je alors à six de mes matelots, ce qui tombe dans la mer est pour les poissons, ce qui flotte est au matelot. Ce n'est pas avec cinquante gourdes que vous aurez une plantation à la Grande-Terre. Il y a quelque part encore des barriques de tabac et de café, des sacs de riz et peut-être d'argent, me comprenez-vous ? Cette fois, c'est nous qui partagerons avec le gouverneur.

« Je vous laisse à juger si nous mîmes vite la petite goëlette à la voile. Sortis du fleuve la nuit, nous y rentrâmes la nuit. Part faite avec les matelots, voilà ce qui m'est resté. Ouvrez les yeux. — D'abord je me rachetai, je m'affranchis. Libre, je me bâtis, avec les débris du sauvetage, cette charmante habitation toute faite de mâts brisés, de bordages enlevés, de fers arrachés, tordus et de voiles déchirées. Les malheurs de *la Méduse* m'ont fait libre et riche : valait-il mieux laisser tout cela à la mer et aux poissons? Oui, je suis heureux. — *Que peut-on vous offrir?* » — Et vous n'êtes plus retourné au vaisseau, toujours dans la même intention de partager avec le gouverneur? — Oui! à plusieurs reprises, mais sans espoir de plus rien en emporter : le sable et la mer avaient tout envahi. Voici pourquoi j'y retournai : j'avais lu par hasard, dans les journaux français. que cent cin-

quante mille francs, placés dans la sainte-barbe, avaient été abandonnés dans la précipitation de la fuite, au moment du naufrage. Par un trou assez large pour y passer mon corps, je descendis dans l'intérieur de la frégate, mais comme on descend lorsqu'on plonge, tête première, les bras étendus, les yeux ouverts. Arrivé à fond de cale, je fis le tour de la sainte-barbe et n'y trouvai rien ; d'où je fus porté à conclure que celui qui avait fait mettre cela dans les journaux était un plaisant. Sa plaisanterie m'avait fait faire cinq à six cents lieues. On m'a assuré qu'en Europe on croyait encore aux cent cinquante mille francs de *la Méduse*. — *Je suis votre valet.*

Quand le nègre eut achevé de parler, nous sortîmes pour respirer la brise : la brise, cette heure de printemps dans une contrée où il est inconnu ; vent que n'a pas l'Europe, le plus vivifiant de tous, qui a une saveur, un parfum, une couleur, exact à l'heure comme qui vous aime. Voyez ! tout l'attend et la sent venir : les frêles aigrettes tendent le cou à la cime des arbres, les colibris et les oiseaux-mouches vont s'embarquer dans les plis de son invisible ceinture pour le haut du fleuve : les monstrueux crocodiles sortent aussi la tête hors de l'eau pour boire la brise ; les serpents se mettent debout, l'aspirent et la renvoient chargée de musc ; l'homme expose sa face brûlée à sa fraîcheur ; l'arbre même semble se délacer, la pomper par tous ses pores ouverts, et la distribuer à ses branches qui se tordent, à ses feuilles qui frémissent. Toute l'Afrique engourdie sous le soleil s'éveille et remue. Le fleuve se roule comme une toile de théâtre ; et ce paysage qu'il réfléchissait — huttes de paille, dunes altérées, arbres secs et mornes, lacs stagnants — se plisse

avec lui au vent de la brise, et s'en va. C'est un jour qui finit pour l'Afrique. — J'oubliais de vous montrer la dernière capture de mon troisième voyage. — *Daignez accepter.*

Et, à l'aide d'un bâton, mon hôte écarta les branches de figuier sauvage et d'acacia qui cachaient le fronton de sa case. Entre des fleurs et des branches, je reconnus la planche sculptée où l'on voit ordinairement le nom d'un vaisseau ; j'y lus :

MEDUS

De cette sinistre enseigne, mutilée par la tempête, mon ami avait tiré un charmant dessus de porte pour son habitation, poussant jusque-là l'application du naufrage au bonheur domestique.

ÉLISA MERCŒUR.

Mademoiselle Élisa Mercœur fut poëte; elle recueillit ce prix funeste d'une longue habitude de tristesse. Nul ne naît poëte. En quoi cela entrerait-il dans l'ordre conservateur de la nature, qui ne crée rien que pour ses besoins? Mais on devient poëte en vivant dans le monde que nous nous sommes fait, et sous les lois de nos préjugés, de nos désirs constamment déçus. Dieu n'a pu former les poëtes : aurait-il voulu qu'Homère fût aveugle, et Milton régicide?

Mais être introduit sans son consentement dans une société qui promène mille biens sur les lèvres pour les retirer aussitôt, pour en rassasier d'autres ; vivre sous le leurre d'une religion et des lois qui proclament l'égalité, la gravent en tête des codes, en lettres d'or au fronton des temples, et n'avoir de place ni sous le toit sec et chaud des riches, ni un siége à la table bien servie des heureux, ni un peu d'ombre fraîche qui nous appartienne sous l'arbre des champs, ni la largeur de terre qu'occupe la plante des pieds ; posséder des sens comme celui qui les satisfait à toute heure, et consumer sa vie à les vain-

cre sans croire au mérite de ce sacrifice; car, s'il n'est rien de doux comme de tuer la chair, dans l'espoir d'une résurrection rémunératrice, rien n'est affreux comme la privation accompagnée du scepticisme; se comparer et se trouver supérieur, sans que personne vous confirme dans cette conviction; être ou méprisé ou tué, si l'on tente de changer un ordre ainsi établi : c'est là le sujet corrosif de ces récriminations contre la société, qui constituent, à tort ou à raison, la poésie des temps modernes.

Les couvents, selon nous, qui comptons avec effroi les progrès du suicide, étaient des asiles bien faits pour ramener l'âme désolée à des sentiments plus calmes. Le désespoir, le découragement et le remords croyaient en leur salut en présence de tant de désespoirs guéris. Institution moitié terrestre, moitié divine, les couvents avaient une porte ouverte sur la rue et l'autre dans le ciel.

Nos peuples nouveaux ont remplacé les couvents par les maisons de fous, par les hospices d'incurables, par le suicide : est-ce encore un progrès? Et quand il serait prouvé que vous donnez de la flanelle, de la gélatine, des pommes de terre, des chemises aux infortunés de cette vallée, je vous dirais encore que vous ne leur donnez ni le miel de la parole, ni le sel de la prière. Le sel s'est évanoui. Oui, vous avez perfectionné les marmites autoclaves, et M. d'Arcet prépare les os admirablement. Mais voyez, la Morgue envahit les quais; elle s'est agrandie hier de deux croisées : on polit ses dalles, on rafistole sa brouette, on goudronne ses bateaux-remorqueurs. En avant! la grande escadre des suicides.

Les premières poésies de mademoiselle Élisa Mercœur furent publiées à Nantes en 1827, où on les accueillit avec

une indulgence que la province n'a pas toujours pour les œuvres de ses enfants. Elle fut poëte en son pays, car la première édition de son recueil se vendit à Nantes, sans le concours de Paris, de ses annonces et de ses éloges. Paris, aimant fatal qui attire tout, parut à mademoiselle Mercœur le théâtre où devait s'accomplir sa destinée littéraire. Elle y vint avec un bagage bien léger : l'amour de la gloire, le titre de membre de l'*Académie provinciale de Lyon*, et le diplôme de membre correspondant de la *Société académique de la Loire-Inférieure*. Deux titres de plus que Chatterton et Gilbert pour mourir de faim.

Elle avait aussi, l'aimable enfant, deux lettres : l'une où M. de Chateaubriand lui promettait la célébrité ; l'autre où M. de Lamartine écrivait : « *Cette petite fille nous effacera tous tant que nous sommes.* »

C'est un noble privilége, celui de répandre au loin l'immortalité quand on en a plus qu'il n'en faut pour soi; mais n'est-il pas à craindre que ces louanges faciles, quelquefois oubliées aussitôt qu'elles sont écrites, ne soient la cause innocente de mille amères déceptions? Nous savons des carrières commencées, de longs voyages entrepris, des vocations méprisées malgré la malédiction des parents, sur la foi des brevets d'encouragement, et nous savons aussi des pistolets bourrés trois ans après avec l'enveloppe de ces brevets.

Sur la proposition de M. de Martignac, alors ministre, le roi Charles X accorda à mademoiselle Mercœur une pension sur sa cassette. Nous nous figurons l'enivrement de la jeune fille à laquelle deux hommes de génie ont promis l'immortalité, qu'un ministre présente à la cour, qu'un roi de France pensionne. Dante, Tasse, en eurent-ils

jamais autant? Figurez-vous la jeune fille, les poches chargées d'or, les lèvres roses, les cheveux pleins d'air, embrassant sa mère en lui disant : — Nous sommes riches! Pensionnée du roi, ma mère! pensionnée! entendez-vous? — « Je vais travailler à force, écrit-elle à son éditeur; j'ai du courage maintenant. » Et ces deux puissances du monde, l'éditeur et le roi de France, se confondirent dans ce contentement d'esprit de la jeune fille, le plus délicieux de sa vie.

Après cela, on ne peut plus mourir, à moins que les deux hommes de génie ne s'en aillent l'un en Suisse, l'autre en Orient; que le ministre protecteur ne meure; que la monarchie ne s'écroule : jamais existence fut-elle plus solidement assise? Quelle riche héritière n'eût échangé sa dot, ses armoiries, son nom, contre celui de mademoiselle Élisa Mercœur et son avenir?

Eh bien! le ministre meurt, la monarchie tombe, la pension cesse.

Pour une mère qui dut se glorifier un instant de n'avoir pas inspiré, lorsqu'il en était encore temps, des goûts plus humbles à sa fille, combien s'abusent et se conduisent avec la gloire, ce phosphore qui dévore quand il n'illumine pas, comme avec les jeunes gens dont elles cherchent à se faire des gendres! Excellentes mères! la gloire leur paraît un parti sortable. Elles courent les salons avec leurs filles; elles leur ont donné leur lait, leur sang, le sourire de leur père, de grands yeux, une figure pâle, des cheveux noirs, pour les colporter à seize ans de soirée en soirée comme un piano de Petzold; elles provoquent pour elles les applaudissements, leur soufflent l'hémistiche que la timidité a chassé de leur mémoire,

et les avilissent par leur tendresse sans raison, en les prostituant ainsi à la publicité.

Et vous qui, mères aussi, n'êtes pas sûres d'avoir dans votre famille une Sapho, une Staël, et, pour votre repos, doutez-en toujours, étouffez sous les pieds les premières étincelles de ces inspirations qui viendront comme une mauvaise pensée à vos filles, fermez l'oreille à leur lyrisme. Soyez impitoyables. Au feu leur prose et leurs vers! Pas de livres, peu de livres : de bons. Rendez-les fortes par le travail, et non orgueilleuses par le beau langage. Ne les laissez point dans la solitude après les avoir ramenées du monde; pas d'heures à l'oisiveté; pas de nuits à la méditation; la lampe est un poison au physique comme au moral; écrasez leur plume, soufflez sur leur lampe; brisez-les de fatigue pendant le jour, afin que la nuit leur procure un sommeil robuste, un lendemain joyeux.

La gloire! mais la gloire se traduit par deux mots : trouver un libraire qui édite ou un gouvernement qui pensionne. Quant aux libraires, ils se bornent à vous demander un nom; précisément ce que vous leur demandez. Je veux me faire un nom avec mon livre : donnez-moi un nom pour que je vous publie; si je parviens à m'assurer un nom, je suis sauvé : si vous en avez un, moi je vous sauve.

Le gouvernement ne peut en bonne conscience faire des pensions aux poëtes, même aux meilleurs. Il entretient à la ménagerie des lions qui mangent tous les matins dix francs de viande chaude; des tigres qui absorbent pour quinze francs de chair de mouton; une girafe qui boit six francs de lait par jour; et je ne parle pas des singes du Brésil, des macaques de la Guyane, des ours blancs du

Groënland qu'il est de sa paternité de nourrir. Il les porte dans son cœur. Au lieu d'être poëte, soyez lion, soyez singe, vous aurez un logement gratis. Qu'est-ce qu'un écrivain auprès d'un antilope?

Ces considérations, peut-être de plus légitimes, forcèrent le gouvernement à retirer à mademoiselle Élisa Mercœur la pension qu'il lui faisait.

Mademoiselle Élisa Mercœur ne se plaignit jamais; elle disait tout bas, bien bas, à ses rares amis, presque en souriant: Je voudrais savoir si les poëtes grecs avaient du pain tous les jours. Comme ces gens-là nous sont supérieurs!

Nous nous sommes accordé une si large part de philanthropie, depuis quelque vingt années, nous nous sommes si bien pénétrés de ces mots : système humanitaire, système égalitaire, que nous entrons dans une vraie indignation au souvenir de Gilbert, avalant sa clef parce qu'il était fou et parce qu'il avait faim. Croyez-vous à Gilbert, à ce galetas, à ce lit de sangle, à sa cruche d'eau? demande-t-on sérieusement; la poésie n'a-t-elle pas exagéré? d'ailleurs, il y a soixante-dix ans de cela. Et si rien n'était changé à l'appartement de Gilbert, y croiriez-vous? Venez donc voir le lit de sangle, la cruche d'eau, le galetas : suivez-moi.

Mais on nous a devancé; ce n'est pas la générosité sous *l'habit d'un Penthièvre*, c'est ce quelque chose qui n'a pas d'âme, qui n'a pas d'amour, pas de haine; moitié bronze, moitié marbre, qui laisse mourir sans absolument mériter de reproche; qui aide à vivre, sans qu'on doive lui en savoir gré. C'est ce quelque chose de traîné comme un billet de banque, et qui, comme lui, a toujours

sa valeur, bien qu'il ait passé par la boue, c'est encore une pension! Enfin, la pension retrouve la porte de mademoiselle Élisa Mercœur, qui s'éteignait de langueur. Un poëte, dit-on, avait obtenu pour elle ce soulagement bien tardif.

L'autre jour, quand il faisait froid, quand il pleuvait; elle s'était couchée parce qu'elle n'avait plus la force de se tenir debout ni assise. Sa tête, fortement caractérisée, n'avait rien perdu de sa tranquillité par la douleur; on l'a tournée au jour : c'est ainsi que les poëtes veulent mourir. Puis, dans cette attitude, elle a murmuré quelques-unes de ses jeunes élégies, et s'est arrêtée à celle du jeune mendiant, à cette dernière strophe :

> Dieu lit au fond du mien ce qu'il a de souffrance;
> Ah! puisse-t-il au vôtre inspirer la pitié!
> Donnez : bien peu suffit à ma frêle existence;
> Donnez : j'ai faim! j'attends... Aurais-je en vain prié?

Il ne fallait pas pourtant, car c'eût été une honte éternelle pour eux, que les arts ne fussent pas représentés autour du chevet de mademoiselle Élisa Mercœur. Un jeune peintre est monté assez à temps pour presser une main déjà tiède. L'artiste pieux a soutenu pendant deux heures ce corps défaillant, et a suivi, étouffant ses soupirs et ses larmes, toutes les nuances de la vie qui s'évaporait de ces grands yeux noirs et toujours ouverts sur lui. C'est triste, la Poésie mourant sur le bras de la Peinture, et mourant ainsi!

LÉOPOLD SPENCER.

Spencer a existé. Son histoire n'est pas un apologue qui cache une moralité adressée aux artistes. Si la moralité s'y trouve, ce n'est pas notre faute.

Spencer était fils unique. Il naquit à peu près vers 1785. A l'époque de la Terreur, un affreux événement faillit l'enlever de ce monde; son père, condamné par un tribunal révolutionnaire, fut guillotiné sur la place de la Révolution, et sa mère, témoin de ce spectacle, le laissa tomber de ses bras sous les pieds de la foule. Toutefois, Spencer eut le bonheur ou le malheur de vivre. Pauvre enfant, il s'éveilla plus d'une fois au bruit du canon des sections; plus d'une fois la République ne donna pas assez de pain à sa mère.

Dieu marque les artistes au front; dans un jour de naissance il découvre un berceau, fait luire un éclair, et il attend; quelquefois il veut se tromper : c'est un fou qui

vient à la lumière au lieu d'un artiste. — Dieu sait pourquoi.

A peine âgé de six ans, Spencer était intelligent et sensible plus qu'on ne l'est ordinairement à son âge. Quand sa mère l'envoyait à la porte des boulangers chercher, avec la carte de civisme, le morceau de pain noir que la République décrétait, il montait sur une borne, et, de là, il observait de belles figures, pâles de faim et de patriotisme ; il voyait ces hommes qui montraient tant de constance dans le malheur, que quelques-uns, ceci est historique, mouraient debout, leur bon à la main. Grand bonheur pour la foule : c'était un tour de gagné !

Si Spencer apercevait une jeune fille de son âge, dont les petits pieds étaient écrasés, meurtris par la multitude affamée, il allait vers elle, lui demandait son bon, et lui laissait le sien en nantissement. Il élaguait ensuite les jambes de la foule, serpentant à travers ces broussailles animées ; et, arrivé au comptoir du boulanger, il jetait son bon et emportait la ration comme un vol : avec des larmes dans les yeux, dans les paroles, il courait remettre le pain à la jeune fille. Il remontait sur sa borne.

Léopold fut en âge d'étudier. Quel temps pour s'instruire ! Les pères conscrits, voulant ramener les beaux temps de Saturne et de Rhée, selon leur affection mythologique, avaient réduit la jeunesse à se passer de latin, de collége, et par conséquent de professeur. Un vieux prêtre, caché dans sa maison, venait la nuit, et, à la lueur d'une faible lampe, il initiait Léopold à toutes les richesses de Virgile et d'Horace. Ce contraste frappa l'élève, car c'en était un bien grand d'entendre et de voir, sous les rideaux étouffés de l'alcôve, près d'un vieux lit, un

vieux prêtre sans passions, presque privé de la vue, poursuivi, chanter Virgile, Mantoue, Brindes, Tibur, Tusculanum, Horace, les soupers de Mécène, les farces de Crispinus, les roses cueillies le soir, et toute la mauvaise société du Tibre entrant et se jouant dans la flexible poésie. Le prêtre et l'enfant riaient, pleuraient, étaient poëtes chacun à sa manière; l'un, avec les souvenirs de collége, l'autre, avec ses espérances. Seulement, quelquefois, au milieu de la belle poésie : *Odi profanum vulgus et arceo,* ou *Venus, regina Gnidi,* l'élève arrondissait précipitamment sa main sur la flamme de la chandelle, et l'on entendait dans la rue : « Visite domiciliaire! Mort aux prêtres! mort à ceux qui en recèlent! »

Enfin la République fit place à l'Empire. Je suis désespéré de le dire, Léopold était laid : sa bouche était grande, son nez ouvert et large, ses joues sans éclat, son corps petit, sa poitrine étroite; mais il avait un front de prophète.

Spencer ramenait toutes ses idées à une marchande de bas de la rue de la Verrerie, qu'il avait vue en passant. Pauvre fille qui ouvrait sa boutique à cinq heures du matin et ne la fermait qu'à minuit; toujours sur pied; l'été sans rideaux, l'hiver sans feu. Elle avait une figure de cloître, blanche et dédaigneuse, mais de ce dédain qui s'attache aux lèvres, non après la funeste connaissance de ce monde, mais en y arrivant.

Spencer était fou de la marchande de bas. Mais comment lui parler? mais comment la voir? Un petit bonsoir seulement lorsqu'elle fermait ses volets, un petit bonjour le matin lorsqu'elle les ouvrait!

Afin de l'admirer à toutes ses heures, il avisa de se

placer comme ouvrier chez un marbrier dont l'atelier était exactement situé vis-à-vis de la céleste marchande de bas.

Le voilà sculpteur, c'est-à-dire lavant les outils, sciant des marbres de cheminée, nettoyant la boutique, polissant des mortiers pour les pharmaciens; mais qu'il fut bien récompensé pendant les trois ans de son apprentissage! Il aima la marchande de bas, et il en fut aimé, pauvre fille qui mourut de la poitrine, la même année qu'il fut appelé par Napoléon au service de l'armée : c'était à l'époque de la guerre d'Espagne.

La nuit que mourut la marchande de bas fut un coup de hache donné à l'existence de Léopold. Alors il se sentit seul, car il n'avait plus de mère; il n'avait pas d'état, pas d'ami, pas de parents; il n'avait qu'un vieux sculpteur italien pour maître, un ignorant qui aurait retouché sans scrupule la tête du Laocoon, et préféré un pilon de marbre au torse antique.

Ayant appris que sa maîtresse avait été jetée dans la fosse commune au cimetière du Mont-Parnasse, il s'y transporta la nuit avec de la glaise, franchit le mur, descendit dans un grand trou, et remua une vingtaine de cadavres. Entre un maçon tué en tombant d'un échafaudage, et un noyé à qui les poissons avaient mangé les yeux, il trouva sa petite amie, la marchande de bas; il l'assit sur ses genoux, la baisa au front, écarta ses cheveux noirs, et la couvrit de glaise. L'opération fut longue, car il pleurait, car la morte s'en allait de ses bras. Et puis les morts qui le regardaient faire!

Enfin, quand son œuvre fut achevée, il sortit du cimetière, il alla chez lui et se mit au travail.

Avec un outil emprunté, il frappa, brisa si désespé-

rément un bloc de marbre, qu'il tira à force de sueur, de cette pierre, une tête de femme ! Elle dut être parfaite, car il n'y retoucha plus.

Au matin, il alla chez un ambassadeur mettre du plâtre à une cheminée qui fumait. En entrant, on lui avait fait ôter ses souliers; en sortant, on fouilla dans ses poches !

Le corps d'armée dont il faisait partie allait en Espagne. Quelle existence, pour un artiste, que cette symétrie de marches, de mouvements, d'obéissance! au lieu de pouvoir, voyageur pensif et distrait, s'asseoir sous le grand arbre pour mesurer le vaste horizon et se faire le centre d'immenses solitudes d'air, de montagnes, d'eau; au lieu de pouvoir, arrivant par une nuit de lune dans une ville endormie, s'arrêter au milieu de la grande place, et ressentir l'indicible admiration d'une cathédrale qui se voile et se découvre sous un rideau de brume, avoir un fusil de fer sur les épaules, un chapeau de cuivre sur la tête, des souliers de plomb aux pieds ; obéir à un rustre, manger avec un goujat, coucher avec un imbécile, et répondre à un numéro ou au sobriquet expressif de Sournois ou de la Tulipe.

A cinq lieues par jour, à cinq sous par jour, il parcourut toute la France; il vit, pour toutes choses remarquables, quinze cents mairies, quinze cents capitaines de garnison.

Pauvre Léopold! qui sait, hormis Dieu et celle qui repose dans la fosse commune, que tu as une âme céleste, une imagination ailée, et mille fois plus de valeur intelligente que l'Attila subalterne qui te conduit? Pauvre Léopold!

A Léopold les reproches de paresseux, de négligent, de mauvais compagnon; à lui les pénibles corvées; à lui à aller chercher le bois qui déchire les épaules, le suif qui infecte, la soupe brûlante qui tombe sur les pieds, la place du bout au lit de camp, la faction longue, lointaine et périlleuse.

Ce fut par une faction dans une gorge des Pyrénées, où bivaquait son régiment, qu'on l'oublia un jour entier. Il avait faim, il avait froid; les balles venaient s'enfoncer à ses pieds dans la neige, car il tombait de la neige, une bénédiction.

La diète qui irrite, l'exaltation des souvenirs et je ne sais quel orgueil de soi-même que donnent un ciel qu'on touche et une terre qu'on ne voit plus, le rappelèrent à toute son énergie intérieure. Léopold jette son fusil à terre, dégaîne son sabre, et le voilà taillant de sa lame glacée, de ses mains bleues et engourdies, des monceaux de neige, nivelant de larges places, abattant des cônes, ouvrant des tranchées. Il modèle, il ébauche, il équarrit ensuite des palais, des temples, des dômes, des murailles, des bastions. Là, sont censées marcher les innombrables armées d'Alexandre; là celles de Darius; ici les Grecs; ici les Perses; là les chevaux, les léopards, les tigres; là les éléphants, leurs tours, les arbalétriers qui se penchent; là les chars, leurs roues sans rayons; les soldats avec des massues, des javelots, des dards, droits, obliques, en faisceaux; et, plus loin, le choc de la mêlée, le clair-semé de la fuite; les tours brisées, les éléphants traînant leurs jambes, et Darius jetant ses bras au ciel.

Au milieu de cette population qu'il avait créée, Léopold

se promenait parlant aux uns, aux autres, régnant par la puissance de son œuvre.

Quand la nuit fut venue, il se rappela qu'il y avait quatorze heures qu'il était en faction ; il se dirigea vers le campement, et son premier cri fut pour appeler tous ses compagnons et les rendre témoins de son ouvrage.

Les uns le crurent fou, les autres égaré par la faim. Le lendemain, pourtant, on le suivit sur les lieux.

Qu'était-il arrivé? Le soleil avait tout détruit. Palais, éléphants, rois et soldats étaient en eau : tout était fondu!

C'était pourtant un bel ouvrage!

Les chefs lui infligèrent une punition; à la veillée on le chansonna.

Pendant son temps de garnison à Madrid, au lieu de s'endormir dans les séductions du repos, il visita les musées, et pénétra dans les couvents et les mystérieuses obscurités des églises. Il agenouilla son admiration devant les tableaux et les statues que la piété y a cachés.

Le sentiment religieux et la foi des arts s'unissaient en lui dans l'effusion de ses extases; et quelquefois son double culte était si intime, qu'il adorait, magnifique sacrilége, l'artiste à l'égal de sa pieuse création.

Spencer était arrivé par son âge, par ses malheurs, par la contrainte d'une profession antipathique à ses goûts, à ce nœud de l'existence qu'il faut enfin briser pour en laisser sortir la séve. Il touchait à cette époque de crise où la débauche des rêves, la fatigue des désirs, la faim de solitude, les voluptés d'isolement, jusqu'alors trop ardentes pour produire autre chose que du feu, des cris et des douleurs, se ramassent en puissance, attaquent

une idée, et résument en elle tout ce qui fait l'homme et l'artiste.

Son corps d'armée fut rappelé en France. A travers les combats partiels que leur livraient chaque jour, chaque heure, les guérillas, il fut blessé à la poitrine. Transporté en France, à Paris, il guérit de sa blessure.

Sous le beau ciel qu'il revoyait, sous le charme d'une liberté d'intelligence qu'il sentait d'autant plus qu'elle avait été si horriblement comprimée, son âme s'abandonna à l'entraînement des passions. Quelques circonstances fortuites le poussèrent dans une maison de jeu.

D'abord il joua par délassement, ensuite par habitude, enfin par frénésie. Alors, adieu le bonheur naïf de vivre dans la pensée, de goûter le plaisir sans remords d'un beau soleil qui blanchit la mansarde le matin, qui allume vos quatre carreaux le soir; adieu la volupté d'ouvrir sa croisée aux étoiles, d'entendre rouler à deux cents pieds au-dessous de son niveau le fiacre de minuit, ou d'entendre les chiens qui conversent avec les ruisseaux.

Léopold veut de l'or pour avoir des meubles, des rideaux à tentures, des fauteuils à roulettes, des pantoufles vertes, des dîners somptueux, des femmes aimables; et, quand les cartes et les dés auront amené ces belles choses, il revendra plus tard les meubles, les tentures et la femme pour avoir encore de l'or; et, lorsqu'il n'aura plus ni or ni meubles, il appellera un marchand d'habits qui lui cédera, en échange d'un manteau, une veste à la hussarde, des bottes à revers et un chapeau de noyé. Cela lui suffit.

C'est lui qui vous attend sur la place de la Bourse ou du Palais. Prêtez-lui vingt francs; à défaut, cent sous; à

défaut, vingt sous; à défaut, payez-lui un petit verre ou un cigare.

Cependant, que d'étonnantes merveilles voyagent avec des ailes, des couleurs, des diamants, des palmes, des épées, des voiles, dans la mythologie de son cerveau!

Son hôtesse ne veut plus de lui; Léopold sortira demain de son cabinet, situé rue de la Calandre, pour aller Dieu sait où. Il fait son paquet : tout tient dans un bas, et son bas dans son chapeau.

Il s'assied à côté des maraîchers de la place des Innocents, dort avec les maraîchers, mange la soupe à trois heures du matin avec les maraîchers. O Jean Goujon! tu as vu Marmontel descendre à minuit pour remplir à la sourdine sa cruche à ta naïade bienfaisante; mais qui t'eût dit qu'un artiste, qu'une âme belle comme la tienne, qu'un génie qui eût jeté ta coupole dans les airs, et la Seine sur cette coupole, dormirait le long des marches de ton monument!

Spencer admirait ce panorama vaporeux de la halle, gens endormis, éveillés, arrivant, s'arrêtant autour de lui, sous ces pavillons où luisent des lanternes; il observait ces femmes gaies, pâles, bâillant, comptant des choux, écossant des pois et buvant de l'eau-de-vie. C'était pour lui la poésie d'Ossian, de Téniers, de Rembrandt, fondues ensemble.

En s'éveillant, il vola un jour une botte de radis et six pommes à un maraîcher. Licence poétique.

A quelque temps de là eut lieu la distribution des prix de peinture. Léopold sortait du Louvre; mais, comme il n'avait littéralement pas le sou pour traverser la Seine, il fut obligé de renoncer au pont des Arts; il remonta le

quai et traversa le pont Neuf. Sans la rapidité du courant, il aurait passé la Seine à la nage.

Il y avait foule à la porte de l'Institut; les grands seigneurs, les grands peintres, les femmes à plumes, les hommes de lettres, entraient, descendaient de leurs équipages, prenaient place sur les banquettes : le jury s'asseyait.

— Vous n'entrerez pas pour trois raisons, lui dit le concierge : d'abord, vous n'êtes pas artiste; secondement, vous n'avez pas de carte; troisièmement, vous n'avez pas de souliers. De ces trois motifs d'exclusion, le premier le blessa le plus.

Léopold attendit au soleil, assis sur la croupe d'un des quatre lions de bronze de l'Institut, le résultat de la séance. On y lut un discours, on en lut deux, on en lut trois; il faillit tomber dans le bassin. Ensuite, des applaudissements bruyants retentirent : on couronnait l'artiste qui devait être envoyé à Rome, et ce n'était pas lui, Léopold Spencer! Alors, sa tête se perdit; il déchira sa chemise, maudit le sort, maudit l'oisiveté, maudit le 113, et partit pour Rome.

Comment y alla-t-il? Demandez à Gil Blas et à Guzman d'Alfarache.

A Rome, il alla se loger dans les écuries de l'ambassadeur de France. Les chevaux et les palefreniers ne le voyaient pas trop mal. Il amusait beaucoup ces derniers en dessinant au charbon des caricatures sur le mur.

Il essaya de se lier avec quelques artistes de l'école française; mais ces messieurs avaient la plupart deux chemises, une paire de bottes, et mangeaient de l'excel-

lente vache à l'auberge *del Divino Urbino :* leur fierté fut inabordable.

A quelque temps de là, il lia connaissance avec une belle Toscane, chez laquelle il était allé vernir deux tableaux. La Félicina, c'était son nom, aimait les artistes. Elle s'attacha Léopold, sous la condition qu'il ne se mêlerait jamais à la conversation, lorsque serait réunie chez elle l'élite de la peinture. Il promit, et fut installé.

Comme il dut souffrir! Parmi les illustres commensaux, les uns passaient leur temps à médire de leurs confrères, au lieu de les éclipser par de bons ouvrages. Les autres étaient en continuelles génuflexions devant l'antique, et ne juraient que par l'Apollon. Païens!

Ceux-ci étaient pour David, ceux-là pour Raphaël; et, comme ils prenaient du tabac dans l'or, on n'osait pas les contredire.

Ceux-là avaient passé quarante ans de leur vie à faire des profils droits, des grands pieds et des draperies perpendiculaires.

Les plus jeunes osaient croire que les sujets modernes n'étaient pas tous à dédaigner. Néanmoins, ils tenaient encore au nu; sans le nu, ils ne concevaient pas de beau possible. Ils auraient représenté nu Pierre le Grand dans le chantier de Saardam, ou traversant le Volga : en Russie!

Les plus hardis allaient jusqu'à la cuirasse, mais ils s'arrêtaient là. Le nu ou l'acier, mais ni le drap ni le coton!

Après ces grands astres venaient les satellites : ceux qui copiaient, parlaient, se damnaient d'après le maître, étaient à genoux devant lui, se faisaient bas-reliefs à ses

pieds. Ceux-là étaient déjà médiocres dans le genre historique; ils faisaient des tableaux historiques, des paysages historiques, de ces respectables paysages en perruque et en toge, dont les arbres ressemblent à des présidents à mortier.

Pauvre Spencer! non-seulement obligé de porter les bougies, de verser à boire à ces gens là, mais de se taire!

Un jour il n'y tint plus.

Ainsi que de coutume, les sculpteurs et les peintres célèbres s'étaient réunis chez la Félicina. Il y fut question d'un monument que le pape allait mettre au concours : le tombeau de Dante. Merveilleux sujet de discussion!

Les plus savants parlèrent les premiers. Il fallait que le poëte florentin fût représenté debout, couronné d'étoiles, un livre à la main, entre l'Italie qui lui présenterait une épée, et la poésie qui lui offrirait une palme de marbre.

L'idée fut trouvée miraculeuse.

Un second, grand homme pensionné par l'empereur d'Autriche et décoré par l'empereur de Russie, soutint que le Dante devait être assis. Les poëtes n'ayant pas l'habitude de travailler debout, on assiérait Dante dans un fauteuil d'Académie.

La pensée ravit tout le monde.

Arriva une troisième célébrité, qui trouva inconvenant de lui mettre un livre à la main, par la raison que ce livre serait le sien ou celui d'un autre. Dans le second cas, l'incident serait flétrissant pour le Dante; dans le premier, on supposerait le poëte sans modestie.

La réflexion fut trouvée sublime.

On ne mettrait pas un livre à la main du Dante. Qu'y mettrait-on ?

Les plus hardis répondaient : Une lyre, une harpe, une trompette, une flûte, celle de la renommée.

Mais par cela même que chacun citait un instrument, chacun voulait faire prévaloir le sien. Spencer, qui pendant cette conversation avait la sueur au front, s'écria :

« N'y a-t-il pas dans la vie du poëte quelques-uns de « ces traits qui sont tout l'homme? Dante fut écrivain, « soldat et théologien. Quand un argument ne pouvait « être soutenu à la pointe de l'épée, il aiguisait un vers, « le rougissait dans sa tête, fournaise ardente, le trem- « pait et tuait. »

Écoutez !

« Dante, fatigué de la monotonie de ses inspirations, « distrait par le bruit que faisaient à ses côtés un amour « de quinze ans et les troubles de la guerre civile des « Guelfes et des Gibelins, voulut exciter en lui une exal- « tation en dehors de tout ce qu'il avait l'habitude d'é- « prouver. Ni les caresses de sa Béatrix, ni l'éclat du « soleil florentin, ne lui parurent assez puissants pour « remuer fortement son imagination ; il voulut connaître « l'amour comme on l'éprouve au ciel, et la douleur telle « qu'elle est aux enfers : sur la terre il était trop loin de « cet idéal. Un historien bolonais rapporte qu'il prit un « narcotique si violent , que, pendant quarante-huit « heures, il dormit d'un sommeil léthargique. Lorsqu'il « s'éveilla, il s'écria : *Je viens de l'enfer, je l'ai vu!*

« Pourquoi ne pas choisir ce moment pour représenter « le poëte de la *Divine Comédie?* Quel parti à tirer de

« cette tête endormie où passent et passent encore tous « les cercles du séjour des maudits! Et Capanée blas- « phémant le ciel que lui cachent des langues de flamme; « et le comte Ugolin, et Mainfroi l'excommunié, et Fari- « nata, debout sur son tombeau, riant à scandaliser les « damnés! Quelle poésie d'effroi et de désespoir le ci- « seau de l'artiste pourrait répandre dans les lèvres con- « vulsives, dans les yeux à demi ouverts, dans la poi- « trine haletante du poëte! Faut-il former un groupe? « au pied du Dante, mettez Béatrix attendant son réveil, « le provoquant par ses larmes, par ses cris, par son dés- « espoir. Deux instants sont à la disposition de l'ar- « tiste : celui où le Dante rêve de l'enfer, et celui où, en « rouvrant les yeux, il rencontre Béatrix. Quel admirable « contraste que ces deux figures! l'une encore toute « chaude de sa vision; l'autre attentive et belle. Huma- « nité, poésie, idéal, tout est là. Eh! vite un ciseau! « que je fasse jaillir du sang du marbre! »

La Félicina se leva furieuse, fit un signe expressif à Spencer, et les domestiques le mirent à la rue.

Il était chassé.

Il n'avait pas fait vingt pas, qu'un homme grand, pâle, à figure vénitienne, accourut, le pressa en pleurant dans ses bras et lui dit : Je vous ai entendu, je vous ai compris; vous avez pleuré, vous êtes artiste! grand sculpteur, vos gestes taillaient du marbre; j'en taillais avec vous tandis que vous parliez. Nous sommes l'un et l'autre couverts de poussière. Mais vous êtes pauvre! et je suis riche. Avant de partir, car je pars demain pour la cour de Toscane, acceptez ces cinquante louis. Adieu, frère! je ne vous oublierai pas.

Spencer avait peine à se remettre de toutes ses sensations. On l'avait chassé; mais qu'était ce léger malheur à côté de l'ineffable joie d'avoir été compris. L'homme qui est compris, mon Dieu! c'est l'homme que la faim dévore, que la foule écrase, éclabousse, et qu'une femme vient consoler, qui lui dit : « Je t'aime! On te trouve laid, repoussant, plein de défauts, et moi je t'aime! Pour avoir ta part d'existence, tu as été obligé de voler; tu as entendu la loi te déclarer infâme et senti un bourreau te passer un carcan de trois heures autour du cou! et moi je t'aime! je t'aime! tu es sauvé! » Voilà l'artiste qui est compris.

Il faisait ces réflexions lorsqu'il entendit le bruit d'un corps qui plongeait dans le Tibre; il se jeta dans le fleuve et en retira une femme, une jeune fille. — Pourquoi vous noyer? — Je n'ai pas de dot pour me marier. — Et il vous en faut une? — C'est le seul moyen de racheter mon futur du service militaire.— Que ne le disiez-vous plus tôt? avant de se noyer, on doit toujours parcourir la longueur du pont. La fortune est peut-être au bout. La voilà, mariez-vous. Seulement appelez votre premier enfant, si c'est un garçon, Léopold, et Maria, si c'est une petite fille.

Il donna la somme qu'il avait reçue.

Il pensait encore à la marchande de bas. Hélas! deux ans s'écoulèrent, et il ne fit rien. Léopold, pendant ce temps, vécut aux dépens des artistes de Rome. Tous les jours, à midi, on voyait sur la place de l'Annonziata, lui et un chien dont le maître, jeune artiste, était mort. Le chien et lui vivaient aux frais de l'école. Plus d'un voyageur sait cela.

Après le jeu, après l'amour, après la bassesse, après l'oisiveté, vint l'ivresse. Ce n'était que dans le vin que Léopold trouvait une consolation ou plutôt un étourdissement à ses maux, à ses illusions déçues.

Bref, à pied, comme il y était allé, il revint de Rome à Paris. Oh! alors, il jura d'être sage, de sculpter, d'avoir ses heures de travail et de repos auxquelles il ne dérogerait pas. On l'estimerait, on le louerait; l'art qui avait fait toute son adoration, l'art ferait sa fortune; il aurait donné des fleurs à sa jeunesse, il remplirait d'or ses vieux jours.

Ses vieux jours! effrayant retour sur lui-même! Spencer jeta les yeux sur une glace, et alors il s'y vit ridé, vieux, sans dents, l'œil éteint, les cheveux blancs!

Malheur! malheur! malheur! Spencer était fini. Oh! combien alors de vipères entortillèrent son cœur; ce cœur de feu dont il n'avait tiré que de la cendre.

Par une journée sombre de janvier, une longue diète l'étendit sur un lit de paille moisie, et il y mourut.

Spencer fut enterré aux frais de la ville, c'est à-dire jeté dans la fosse commune; personne n'alla prendre son empreinte.

Le lendemain de sa mort, une lettre, arrivée de Venise, timbrée de cent pays différents, reçue et chassée par tous les bureaux de poste, maculée de rouge, de bleu et de noir, parvint enfin au grenier de l'artiste.

Le commissaire de police du quartier l'ouvrit et y lut ces quelques lignes.

« Monsieur,

« Je vais mourir, et je meurs sans avoir achevé mon

« *Groupe de la Religion;* c'est mon plus cher ouvrage.
« On m'a parlé de Thorwaldsen, mais Thorwaldsen est
« Allemand; il a du génie, mais pas de chaleur : je l'ai
« refusé. J'avais promis de ne pas vous oublier le soir où
« vous fûtes chassé de chez la Félicina. En Europe, il n'y
« a qu'un homme qui soit digne et capable d'achever
« mon groupe : c'est vous. Venez, Spencer, venez! je
« mourrai content.

« Adieu, frère!

« CANOVA. »

LE

CÈDRE DU LIBAN.

Il est connu du monde entier comme le dôme de Milan, la tour de Pise, la flèche de Strasbourg; à force d'âge et de services, il est passé monument. Un quartier de Paris l'a choisi pour représentant dans la mémoire des étrangers. Le voyageur qui cherche, assis au foyer de retour, les points de rappel de sa résidence à la capitale du monde, voit courir dans la galerie de son cerveau, après le Louvre, le pont Neuf; après celui-ci le pont d'Austerlitz; après le pont d'Austerlitz le cèdre du Liban.

Non-seulement il est connu du monde entier, mais le Parisien même le connaît, lui qui n'a jamais visité les catacombes, les Thermes de Julien, le Musée des Petits-Augustins. Le cèdre du Liban est un enfant de Paris : d'abord parce qu'on vend du pain d'épices à sa base, et parce que, de son sommet, du labyrinthe, on montre

avec un télescope les arbres de Vincennes aussi grands que nature, — comme des choux. La science et la friandise l'ont rendu sacré à la foule.

Il est grand comme un bois : tous les oiseaux du Jardin des Plantes trouveraient place sur ses branches; les tigres, les lions, les singes, les ours, les panthères, les rhinocéros de la ménagerie, tous les savants de la maison, seraient à l'aise sous son ombrage. C'est un bois, dis-je. Ses rameaux sont des allées ; son tronc chaufferait un ministère ; on bâtirait avec les planches qu'il fournirait un vaisseau pour les fêtes de Juillet, quatre pavillons pour l'industrie.

Comme toute grande création des siècles, il a son histoire et sa tradition. Les mères l'ont dit aux mères, et elles nous l'ont répété, que le voyageur Jussieu, qui le porta, l'avait transvasé du Liban dans son chapeau. Le voyage fut long, tempêtueux. L'eau douce manqua ; l'eau douce, ce lait d'une mère pour un voyageur. A chacun on mesura l'eau : deux verres pour le capitaine, un verre pour les braves matelots, un demi-verre pour les passagers. Le savant à qui appartenait le cèdre était passager : il n'eut qu'un demi-verre. Le cèdre ne fut pas même compté pour un passager : il n'eut rien. Mais le cèdre était l'enfant du savant ; il le mit près de sa cabane et le réchauffa de son haleine ; il lui donna la moitié de sa moitié d'eau, et le ranima. Tout le long du voyage, le savant but si peu d'eau, le cèdre en but tant, qu'ils furent descendus au port, l'un mourant, l'autre superbe, haut de six pouces !

A la douane, l'employé du gouvernement voulut faire vider le chapeau, prétendant qu'on y cachait de la den-

telle, des diamants, tout ce qu'un douanier peut imaginer.

Dans son zèle il voulait enlever la terre, arracher le cèdre, prétexte menteur d'une contrebande. Et le savant pleura, parla du cèdre en termes si poétiques, allégua si bien la Bible, cita tant de si beaux passages où l'on voit le cèdre au berceau de Moïse, aux lambris parfumés de myrrhe de la reine Saba, aux revêtements de l'arche, dans les ornements du tabernacle, que le douanier fut attendri, reçut vingt-cinq louis, et n'arracha pas le cèdre de son vase de feutre.

Sorti du chapeau, comme un foulard de contrebande, ou un cent de cigares de la Havane, le cèdre fut planté en pleine terre ; on l'abrita d'une tuile, et, pour que personne n'en approchât, on lui appliqua au dos une inscription en latin du Jardin des Plantes.

Il devint ensuite si fort, qu'on lui ôta la tuile et le latin, ce latin, espèce de rhétorique que subissent les plantes avant d'être émancipées. Il fut bientôt plus haut qu'un professeur, et il se fit assez d'ombre autour de lui pour qu'un enfant et sa bonne fussent à l'abri. La bonne et l'enfant, l'arbre ayant grandi, appelèrent d'autres enfants, d'autres bonnes ; les bonnes firent connaissance ; les enfants s'aimèrent. Voilà une civilisation ! — une civilisation portée dans un chapeau !

Qu'il devint beau et illustre en peu de temps ! Un homme plus grand que Shakspeare, plus grand que Corneille, plus grand que Napoléon, venait chaque jour s'asseoir à ses pieds et jouer avec les petits enfants et les bonnes; cet homme, ce n'était pas Dieu sous la figure d'un ange : c'était Parmentier, celui qui planta en France

la pomme de terre, ce pain quand il n'y a plus de pain ; Parmentier, qui a empêché le riche de mourir de faim sous l'Empire, et le pauvre sous tous les gouvernements. Salut au cèdre, à la pomme de terre, à Parmentier, qui eut la gloire de voir Louis XVI porter à sa boutonnière les premières fleurs de la pomme de terre.

Il grandit encore, le cèdre du Liban. Alors les pauvres aveugles de la rue Saint-Victor demandèrent à venir tous les jeudis se reposer à l'ombre de cette forêt d'un seul arbre. Tous les jeudis ils se rassemblent sous le dôme du cèdre, comme les aveugles muezzins sous les platanes de Constantinople; là, ils parlent de Dieu et en conçoivent la grandeur en embrassant ce tronc. C'est un attendrissement de les voir groupés sous le cèdre plein d'oiseaux et de parfums. Ils ne visiteront pas l'Orient, il n'y a pas d'Orient pour les aveugles, mais ils touchent l'Orient.

Les aveugles appelèrent les muets. Et, depuis, les muets de la rue Saint-Jacques se rendent aussi sous le cèdre : il y a de la place pour tous les enfants qui ont à se distraire de leurs longues douleurs. Les aveugles rêvent de la vue du cèdre en entendant le murmure de ses rameaux, et les muets pensent au chant des oiseaux en les voyant voltiger de branche en branche, dans cette immense volière.

Chaque jeudi vous n'y verrez pas seulement les aveugles et les muets, mais les enfants abandonnés. L'hospice de la Pitié a ses jours de joie et de liberté. Des centaines de beaux enfants, qui coudoient peut-être leurs mères, en ombrelles roses, dans l'allée des platanes, montent vers le labyrinthe et s'arrêtent à mi-chemin pour danser

en rond autour du cèdre. Il faut aimer quelqu'un dans ce monde ; ils aiment le cèdre : il est leur père à tous ; il est celui qui regarde s'ils ont grandi depuis deux ans. Ceux qui ont quatre sous boivent du lait à la laiterie du cèdre ; ceux qui n'en ont que deux mangent des oublies ; ceux qui n'ont ni un sou, ni un père, pleurent au pied du cèdre en regardant passer tant d'enfants avec leur père, leur sœur, leur mère, et qui aiment mieux voir la girafe que le cèdre.

Il y avait autrefois une prison au bout du Jardin des Plantes, à la droite de la Pitié ; une prison horrible, dont les corridors étaient moisis, dont les bauges suaient le désespoir, désolée et maudite, si affreuse, que, pour balancer son hideux aspect, les hommes de toutes les opinions, une fois dedans, s'embrassaient et vivaient en frères. Six étages s'empilaient l'un sur l'autre ; le dernier étage, le sixième, dernier cercle de cet enfer où le galérien souillait de son contact le malheureux dettier, cet étage où l'on ne parvenait qu'essoufflé, abattu, mourant, était le plus recherché. Les chambres s'y louaient à des prix fous Ce n'est pas qu'on vît de là-haut le toit de son créancier pour y cracher dessus par la pensée, ni le dôme du Palais de Justice, mais on apercevait le cèdre du Liban : sur cette aride plaine d'ardoises, au-dessus de cette forêt de cheminées, planait le cèdre. La joue collée contre les barreaux de fer, la bouche ouverte pour respirer un souffle d'air que n'eût pas empoisonné la ville des créanciers, le détenu passait des journées entières à regarder le cèdre. C'était le jardin du prisonnier, qui se consolait des ennuis de la pluie en disant : Demain le cèdre sera plus vert. On s'invitait à voir le cèdre ; on

consolait l'étranger en lui en ménageant le spectacle, et le visiteur ne s'en allait pas sans en être régalé. On en était fier à Sainte-Pélagie, comme si on l'eût planté.

On va couper le cèdre ce mois-ci, dans quelques jours.

Aujourd'hui, il a cent ans d'existence, ni un jour de plus ni de moins. C'est mémorable, cent ans! Il a été hors des limites de Paris; il a appelé Paris à lui, comme un bel arbre du désert attire du plus loin un oiseau. Une ville, deux villes, trois villes, Bercy, la Rapée, Charenton, ont grandi sous lui. Le premier boulet qui meurtrit la Bastille émut ses rameaux. Quand les lions du jardin respirent après la pluie l'odeur amère de sa résine, ils rugissent : c'est l'Afrique qu'ils croient respirer. Il a son histoire dans les livres de science. Rien ne manque à sa gloire. Béranger lui doit une chanson.

Et il se trouvera un homme qui sciera le cèdre; un homme qui a peut-être des enfants qui aiment la campagne, une femme qui chérit les fleurs! Cet homme n'est pas un homme : c'est un économiste!

Il viendra un jeudi; il fera signe aux muets de s'en aller; et les muets, en pleurant, s'en iront. Il dira aux aveugles d'abandonner le bel arbre et son ombre fraîche, et les aveugles, en pleurant, s'en iront; il dira aux pauvres enfants de la Pitié : Allez jouer dans la cour où il y a de superbes pétrifications, et les enfants, en pleurant, s'en iront. — Saisissant ensuite une scie de long, lui et son valet d'exécution couperont l'arbre qui ne les écrasera pas.

La malédiction des poëtes est puissante : que cet homme soit maudit dans tous les arbres qu'il plantera!

qu'il ne pousse pas une salade dans ses propriétés ! qu'il soit abonné à tous les journaux utilitaires, et qu'il ne sache plus distinguer à l'odeur un oignon d'une fraise ! qu'il ait un chemin de fer sur sa tombe ! que dans son sommeil il entende le perpétuel grincement de la scie ! qu'on fasse du plâtre avec ses os, avec ce plâtre un arc de triomphe ! c'est-à-dire qu'il éprouve un supplice sans fin !

Ou plutôt empêchons ce meurtre en nous donnant la main dans une ronde immense où nous serons tous, les muets, les aveugles, les enfants de la Pitié, les bonnes, les marchandes d'oublies, les marchands de lait ; vous qui aimez les fleurs, et vous qui aimez l'Orient, ne nous séparons pas et tournons. Plaçons au centre de notre ronde le buste de Parmentier, le buste de Cuvier, qui venait boire de la bière sous le cèdre, tous les petits enfants en chapeaux de paille et en rubans roses, toutes les nourrices en tablier vert ; et voyons qui approchera ! et tournons !

Ceci n'est que de l'illusion. L'arbre tombera. La poésie, ses pleurs et ses regrets sont superflus. Les gouvernements abattent les forêts, les châteaux, les montagnes même, pour faire des chemins de fer et des usines. On ne sait employer le fer que pour avoir du fer. Un clou a plus de valeur qu'un arbre ; une vessie de gaz est plus précieuse qu'un verre de lait. Le monde court d'une manière effrayante à cette conclusion, conclusion désolante, où la terre sera une enclume, l'haleine de l'homme du gaz hydrogène, où l'homme enfin naîtra économiste : le serpent aura triomphé !

Mon beau cèdre, personne ne te défendra ; on a trop

à faire pour les élections en ce moment ; que, si tu étais électeur, tu ne serais pas coupé, mon noble cèdre ; on t'entourerait d'un beau paillasson, on soutiendrait tes branches avec des fils de soie, on irait dîner sous ton ombrage.

Aussi pourquoi es-tu si grand en 1834 ? [1]

[1] Il est de la justice d'avouer que les entrepreneurs des travaux effectués au Jardin des Plantes ont respecté le cèdre, soit que ce faible cri de la presse les ait arrêtés, soit que la construction des nouvelles serres n'ait jamais dû se prolonger jusqu'à la butte où s'élève l'arbre de l'immortel Jussieu.

OGLOU LE PIRATE.

Cette pyramide de maisons inégales et blanches, et dont la base est une ceinture crénelée par où sortent des canons à fleur d'eau ; ces dômes blafards que coiffent des palmiers et des cigognes, comme autant d'aigrettes sur un turban; ces monuments sans croisées extérieures, espèce de maisons aveugles ; cette plage sur laquelle se balancent quelques barques allongées, mais sans voiles déployées, sans rames, sans gouvernail ; enfin cette ville et cette mer engourdies sous le soleil, c'est Alger.

Alger dort, le vaste nid de pirates ; rien n'y décèle la vie ni l'activité. Il est impossible d'admettre que c'est de là que partent des nuées de corsaires, avec leurs mille barques ; que c'est là qu'ils retournent avec leurs captures, remorquant à la suite les uns des autres et le brick français et le schooner anglais, la flûte hollandaise et la

tartane sicilienne, le chebeck napolitain et le mystick sarde : non, ce n'est pas là Alger, la terreur des mers, l'effroi de la chrétienté.

Ce dernier mot nous dispense presque de dire que nous nous plaçons à cinquante ans environ de distance de notre époque, de notre époque, où Alger est une ville européenne, presque une ville de second ordre : ayant des lanternes et un peuple, ce qui est le commencement de toute civilisation et de toute révolution; possédant des fontaines et pas d'eau, comme une ville de premier ordre; ayant enfin ce que nous n'avons pas, — des bédouins; ce que n'a pas le désert, un maire et un juge de paix.

Alger n'était pas comme cela il y a cinquante ans.

Il y a cinquante ans aussi, lorsqu'une voile française ou italienne blanchissait à l'horizon, ne fût-elle grande que comme l'aile d'un albatros, Alger, la vieille barbaresque, s'éveillait alors, frappait dans le creux de ses mains comme un sultan qui appelle ses esclaves, et hommes nus, rouges, noirs, cuivrés, armés ou sans armes, brandissant l'aviron ou la hache, femmes et enfants, tous coulaient sans bruit le long des maisons, le long des ravins, le long des plages, le long de leurs barques plates, et gagnaient la haute mer.

Le soir, Alger fumait et flamboyait comme un brasier; la population était de retour. Les captifs ramenés étaient traînés dans les chantiers du dey; les femmes captives passaient dans son sérail, avec leurs éventails ou leurs mantilles, et ensuite s'effectuait le partage du menu butin. A ceux-ci les belles toiles, à ceux-ci les draps moelleux, à ceux-ci les belles armes, les armes d'acier incrus-

tées de nacre, les fusils à double coup, les pistolets si beaux à la ceinture, si fiers aux poignets; à ceux-là l'or en barre ou l'or monnayé, à ceux-là les comestibles, le café, le sucre, le tabac, le vin, l'eau-de-vie; aux chefs le tonneau de riz, au soldat le sac, à la femme la mesure, à l'enfant la pincée. Le partage fait, Alger, ivre et repu, ivre de vin français, repu de comestibles anglais, dansait en rond et tournait, comme un derviche, dans la ville sans lanternes, et tournait jusqu'à ce qu'il tombât à terre.

Dans cet état d'abrutissement, Alger paraissait ne pas exister; c'est peut-être dans cet état que le surprit Barberousse; mais, à coup sûr, ce ne fut pas dans celui-là qu'il chassa Charles-Quint.

Je souhaite, et ceci de tout mon cœur, que la civilisation compte désormais autant de siècles de durée à Alger que la barbarie en a compté; mais, moralité à part, c'est vraiment merveilleux, cette existence de mille ans et plus, d'une ville, d'un royaume adonné au pillage, et où tout pille, depuis le dey qui vole en grand, jusqu'au bédouin qui vole le dey; où le vol est un état normal, comme ailleurs la police pour punir le vol. Et remarquez que cela n'empêche rien : on y voit un dey qui a des successeurs ou électifs ou héréditaires; on y trouve des lois, mauvaises sans doute, mais enfin, sont-elles parfaites à Londres et à Paris? — Des coutumes, une religion pompeuse, riche en prêtres, en mosquées, en fidèles. Cela n'empêche pas non plus les doux sentiments d'union de famille : le père y est vénéré par le fils, que son frère plus jeune respecte; la mère y est bonne, la fille rougit de pudeur peut-être. Enfin la sociabilité la plus complète

s'y fait sentir malgré le brigandage et la rapine, droit public de ce royaume. Ceci donne à penser. Des empires civilisés s'éteignent; Alger reste debout durant mille ans. Question à résoudre : — *Des avantages de la barbarie.* Rousseau n'avait en vue que le sauvage, quand il le faisait prévaloir avec tant d'éloquence sur l'homme civilisé : si Rousseau eût connu Alger! la piraterie!

Nous ne parlerons, nous qui sommes extrêmement civilisés, puisque nos compatriotes ont volé les voleurs, piraté les pirates, pris Alger aux Algériens, que de la physionomie tranchée et singulièrement exceptionnelle de ce peuple et de cette ville il y a un demi-siècle.

Chaque habitation, comme chaque habitant, portait alors la livrée bigarrée des vols européens; le turban du matelot, comme la babouche de la favorite du dey, avaient été également taillés, l'un dans l'étoffe et l'autre dans le cuir dévalisés sur la mer; l'industrie et le goût de la mise en œuvre résultaient encore de la baraterie; car, tailleurs, cordonniers, chapeliers, maçons, étaient pris parmi les esclaves chrétiens, que les frères de la Merci rachetaient, quand la régence barbaresque n'attachait pas le rédempteur à la chaîne du racheté..

Bien original était l'emploi de cette foule d'objets volés, qui n'étaient malheureusement pas accompagnés de la manière de s'en servir. Il arrivait souvent que le télescope trouvé parmi le butin remplissait l'office d'un verre à boire, et que l'octant du lieutenant de marine servait, au moyen de l'annexe de deux cordes, de guitare algérienne. Que de fois les drogues de la caisse de pharmacie dont chaque vaisseau est muni, transformées par une avide gloutonnerie en de perfides confitures, ont porté

le trouble dans les entrailles des pirates! Se figure-t-on de la manne dévorée en guise de dessert? On ne calcule pas le nombre d'emplois que le fer d'une broche a rempli, sans jamais atteindre au véritable, et combien de fois il a passé au travers du corps des condamnés, avant d'arriver à celui des canards et des poules, l'Algérien empalant beaucoup mieux qu'il ne rôtit! Que de chenets métamorphosés en siéges! que de tire-bouchons demeurés sans destination raisonnable!

On sait l'histoire de ce navire capturé par les Algériens, et dont la cargaison consistait en bonnets rouges pour la Catalogne. Grand fut l'embarras des écumeurs, lorsque, devenus possesseurs de ces coiffures, ils voulurent en faire une application utile. Dédoublés, ces bonnets n'offraient, comme tous les bonnets imaginables, que deux poches sans ouverture. Après les avoir retournés dans tous les sens, ils les ouvrirent par le milieu et essayèrent sans succès, d'abord d'en faire des manches; mais c'étaient des manches sans corps; ensuite des pantalons, mais ce n'étaient que des pantalons sans fond; enfin ils tentèrent avec ces bonnets tous les usages imaginables, sans obtenir d'autre résultat que celui de les métamorphoser en bourses à tabac.

A la tête des pirates de cette époque étaient deux Algériens du nom d'Oglou et d'Assam. Ils étaient si jeunes l'un et l'autre le jour où ils se rencontrèrent sur la même barque, que la mer avait été plutôt pour eux alors un berceau qu'un champ de guerre. Ils firent leurs premières armes ensemble; égaux en valeur, ils étaient égaux en générosité quand la part de prise était copieuse; ils se serraient la main dans l'or ou dans le sang avec une

même fraternité. Leur union devint si étroite, qu'ils se jurèrent de se servir mutuellement de protecteur, s'il arrivait que l'un eût plus de bonheur que l'autre dans le cours de leur existence. Si l'un des deux était nommé jamais capitaine, l'autre serait de droit lieutenant ; Assam amiral, Oglou serait capitaine ; le dey n'aurait pas d'autre vizir que son ami.

Alger était alors en guerre avec toutes les puissances maritimes de l'Europe. Un jour, le bruit se répandit dans la ville que vingt bâtiments de commerce appartenant à plusieurs nations et chargés de riches marchandises, louvoyaient pour entrer dans l'Adriatique. En moins de six jours, la flottille barbaresque fut en vue du convoi.

Ce ne fut d'abord qu'une barque presque aussi lente et aussi invisible qu'une tortue, qui sortit d'une anse et se hasarda, mais de loin, à se montrer au convoi ; puis, d'une anse voisine, sortirent deux caïques, courbés sous leur triple antenne, et sans affecter d'être ensemble ; il en parut encore quatre autres plus loin. Ces neuf ou dix voiles serrèrent de plus près le convoi, qui n'en prit aucun souci. A chaque nouvelle bordée des navires marchands, s'élançaient des rochers de nouvelles barques. Au bout de trois heures, plus de cinquante autres se mêlèrent au convoi, coupèrent sa ligne et dérangèrent ses bordées. C'étaient, pensaient les navires marchands, des felouques de Trieste ou de Venise qui, pour éviter aussi la rencontre des Algériens, naviguaient de conserve, se rendant à Livourne ou à Marseille. Et, quand toutes ces barques furent bord à bord avec les vaisseaux du convoi, elles poussèrent un cri, un seul cri, déployèrent le pavillon rouge, et, lâchant le bout de leur antenne, de manière à

ce que la pointe descendît au niveau du pont de leurs ennemis, ils firent glisser par cet escalier aérien des nuées de matelots, la hache au poing, le couteau aux dents. Oglou et Assam furent terribles. Malgré des résistances courageuses, à la voix de ces deux tigres qui multipliaient leurs bonds d'un vaisseau à l'autre, les pirates se rendirent maîtres du convoi, qui, démâté, brisé, rampant, fut remorqué, au milieu des chants de victoire, jusqu'à Alger. Assam fut nommé amiral, et l'amiral choisit pour capitaine son fidèle Oglou.

Ici la vie des deux amis fut marquée par une incompatibilité d'opinion dont les conséquences furent toutes à l'avantage d'Oglou. Les honneurs et les riches habits amollirent Assam, qui se fit courtisan, et borna son ambition, il est vrai largement satisfaite, à être le premier confident du dey, auquel il devint indispensable. Oglou ne changea pas, il plaignit son ami, douta peut-être dès ce moment des plus purs sentiments humains, et continua à être pirate.

Au bout de quelques années, la régence d'Alger eut besoin de conclure un traité secret avec le bey de Tunis, pour opposer plus de résistance à la coalition européenne formée contre les États barbaresques; la négociation était difficile, pressante, et ne pouvait être confiée qu'à un seul homme. Oglou fut appelé au conseil, et chargé, sur la recommandation de son ami Assam, de porter au bey de Tunis les propositions du dey. Si, dans son voyage, il était poursuivi par les ennemis, telles furent ses instructions, il devait fuir sans combattre, l'expédition dont on lui donnait le commandement n'étant ni une spéculation ni une vengeance. Si la retraite lui était im-

possible, il devait se faire sauter en l'air, toujours sans combattre, parce que, dans les chances de la lutte, il pouvait mourir et son équipage se rendre. Mais, s'il revenait vivant et avec une réponse, il serait nommé amiral; sans réponse et vivant, on lui trancherait la tête. Oglou adhéra, par monosyllabes, à toutes les conditions; une seule lui arracha un soupir et hérissa ses moustaches un peu grisonnantes : *Sans combattre!*

Le dey lui donna ensuite sa main à baiser.

Quand Oglou sortit du conseil, il passa près d'Assam et lui dit tout bas : — Nous sommes deux lâches : vous me faites amiral parce que vous voulez être ministre. Le grade de mousse nous aura plus coûté à l'un et à l'autre. — *Sans combattre!*

Oglou prit six hommes avec lui et leur dit : Nous allons partir. Il n'ajouta ni le pays où ils allaient, ni s'ils reviendraient jamais; ces six hommes répondirent : Oui, et et ils suivirent Oglou. Sur la plage, il y avait de forts vaisseaux, et de toutes les nations. Oglou démarra une barque de trente tonneaux et gagna le large; le soir, Alger fut pour eux la fumée d'une pipe qui va s'éteindre. La nuit était belle; des pêcheurs de corail de Bone leur crièrent, en passant qu'il était prudent de ne pas s'écarter, au coucher du soleil, l'horizon s'étant montré à eux menaçant de voiles. Oglou les remercia et s'aventura encore plus au large.

Au jour, l'avertissement des pêcheurs de corail se vérifia : la barque algérienne fut cernée, à toutes les distances, d'une foule de bâtiments dont le moindre l'eût noyée de son remous. Eût-il voulu s'y abaisser, la dissimulation était impossible pour Oglou; Alger et pirate se

lisaient dans cette proue avide et allongée comme un bec d'oiseau de proie, dans ces deux interminables antennes perdues dans les nuages, sur ces voiles sales qui jetaient une lieue d'ombre sur la mer. Reconnue et signalée, la barque fut barrée par toutes les issues ; la question se borna, pour les vingt ou trente navires qui l'enveloppèrent, à savoir par quel genre de destruction on l'anéantirait. On eût dit un scorpion que des écoliers ont saisi. Les uns voulaient la suspendre au bout de deux vergues et la balancer comme une tortue ; d'autres voulaient y passer dessus et la broyer ; de plus humains conseillaient tout bonnement de brûler la barque et de pendre les pirates.

Pendant qu'on délibérait, Oglou et ses six matelots ajoutaient une troisième voile à leurs mâts, pour essayer de se sauver par la vitesse ; mais les autres allaient vite aussi ; le supplément de voilure eut peu de résultat. Chaque heure rapprochait de plus en plus l'ennemi. — Battons-nous, au moins ! criaient les six matelots ; défendons-nous ! voilà trois canons, onze fusils.

Oglou avait juré de ne pas combattre : il devait fuir ou se faire sauter.

Fuir paraissait impossible.

Il plaça deux barils de poudre au milieu de la barque.

Trompés par cette manœuvre d'Oglou, les matelots crurent qu'ils allaient enfin se défendre ; le fusil en main, ils se jetèrent, avec des cris de joie, sur les deux tonneaux de poudre défoncés.

Oglou inclina sa pipe allumée sur un tonneau, avertissant froidement qu'il y mettrait le feu au moindre geste qu'on ferait pour prendre de la poudre.

Le visage d'Oglou était calme, mais sa poitrine était ensanglantée : *Ne pas combattre!* Les dépêches du dey se froissaient sous sa main.

Quand les six matelots virent Oglou si décidé à mourir plutôt que de livrer ou d'accepter le combat, ils allumèrent également leurs pipes et se bornèrent à être témoins d'un événement qu'ils ne pouvaient empêcher.

Oglou ordonna alors de détendre les haubans et de dégager le pied des deux mâts, manœuvre qui les fit vaciller comme la lame d'un vieux couteau dans son manche et précipita la course du vaisseau dans une effrayante progression de vitesse. Cela fait, comme il n'eût pas rempli son but en chavirant, il posta deux hommes armés de haches au pied des mâts, avec l'ordre de les couper dès que, trop lourde pour la barque, ce qui allait infailliblement être démontré, la voilure l'entraînerait sur le flanc : la précaution était bonne.

Le vent vint à fraîchir.

Rien ne peut peindre la vitesse fébrile d'un bâtiment ainsi livré à tout ce qu'il a d'élan pour se sauver ou pour périr. Ses voiles se déchirent fil à fil, comme un vêtement étroit ; les mâts tremblent, chancellent, boitent et se fendent parfois dans toute leur longueur ; les cordages détendus fouettent l'air et couperaient un homme en deux s'ils l'effleuraient seulement ; et le vaisseau, sous cet effort qui le démembre et l'ouvre à jour comme un panier, a, pour ainsi dire, la conscience de sa destruction imminente ; il râle dans ses flancs ; ses cavités s'emplissent d'eau comme la poitrine d'un homme : c'est une sublime agonie !

La barque algérienne allait ainsi, n'étant plus qu'à la

portée de pistolet de deux vaisseaux; ce n'était plus une barque, mais un oiseau, une flamme, quelque chose d'enchanté, où six matelots, debout et tranquilles, vêtus de leurs cafetans blancs, regardaient, et où, toujours calme, Oglou tenait d'une main sa pipe allumée sur la poudre, et, de l'autre, les dépêches de la régence.

Les deux vaisseaux firent une décharge. Sur les six matelots, deux tombèrent roides morts; le même coup de feu emporta la moitié de la barbe d'Oglou. La blessure était un soufflet. Oglou se lève et va dire : Feu ! mais il tenait la dépêche de la main droite... Il murmura sourdement : *Ne pas combattre!*

Quand Oglou tourna la tête, sa barque était déjà à une lieue des vaisseaux qui l'avaient cernée, mais qui la poursuivaient maintenant avec plus d'acharnement que jamais. Il alluma une autre pipe; on jeta les deux hommes morts à la mer.

Et tous les autres bâtiments suivirent les deux premiers, pensant que, s'ils avaient eu la maladresse de laisser sortir la barque algérienne du cercle au milieu duquel elle semblait devoir périr, il y allait de leur honneur maintenant de lui donner une chasse éternelle, courût-elle au pôle ou sur les brisants. Parmi ces navires, tous n'étaient ni assez rapides ni assez légers pour compter sur leur vitesse comme sur leur colère; mais il suffisait d'un seul qui devançât les autres pour passer sa proue sur la barque et en finir avec elle. Quatre avaient une vitesse au moins égale à celle de l'Algérien ; ces quatre firent force de voiles pour le joindre. Derrière eux venaient à la file les vaisseaux plus lourds, ceux qui, par convenance, ne pouvaient se remettre en route avant

d'avoir assisté à l'exécution du pirate. Ainsi poursuivi au milieu de la mousse blanche et vaporeuse que sa proue enflammée faisait écumer sous lui, ainsi pressé entre deux lignes de navires qui lui lançaient des boulets dont la chute, terrible amusement, éclairait tantôt sa route et tantôt sa dérive de jets d'eau phosphorescents, ainsi assailli, harcelé, il semblait un poisson volant attaqué par un banc de souffleurs ou de baleines.

La nuit vint et le vent ne tomba pas ; cette circonstance ôta tout espoir de salut aux Algériens. Car si le calme fût tout à coup survenu, laissant leurs persécuteurs au milieu d'une immobilité complète, ils auraient fermé les voiles, armé d'avirons les flancs de leur barque, et alors Mahomet seul, avec sa flotte enchantée qui broie les écueils, aurait été capable de se mesurer à la furie de leur vélocité.

Mais il n'y eut pas de calme ; le vent, au contraire, fraîchit davantage. Fatiguée, la barque n'allait plus ; à chaque instant il fallait modifier la route pour pomper et vider la cale qui, à chaque instant, s'emplissait de nouveau et alourdissait la marche, surtout quand l'eau qu'elle renfermait se portait en masse vers la proue. La nuit trompe sur les distances : tantôt les pirates croyaient voir sur leur tête les crocs de fer de l'abordage, tantôt les navires lancés à leur poursuite criaient : *Nous les tenons*. La plus fatale réalité, c'était que le pirate descendait graduellement sous les eaux. Une dernière fois Oglou, fidèle à ses instructions, allait recourir aux deux barils de poudre, sauvés avec toutes les peines du monde de l'humidité, quand il lui sauta une idée au front, idée bizarre : l'avoir, la fixer une minute entre ses deux yeux,

la communiquer à ses matelots, l'exécuter avec eux, tout ce projet demanda moins de temps que la plume n'en met à le décrire. Ils avaient à bord du liége, du suif, et, ce qui n'est pas plus merveilleux que d'avoir à bord du suif et du liége, ils avaient aussi de l'étoupe. Coupé par morceaux, couvert d'une épaisse couche de suif, lequel recouvre de l'étoupe tamponnée et disposée en mèches, le liége allumé est posé de distance en distance, ici, là, à droite, à gauche, partout sur la mer, et ces lanternes flottantes, qui décèlent à coup sûr une ruse, mais une ruse dont les ennemis du pirate vont être nécessairement dupes, permettent à Oglou de choisir la route qui lui plaît; car, entre tous ces feux, quel est celui qui désigne la barque du pirate?

Au milieu de ces phares railleurs, de ces feux qui luisaient comme une ironie, on entendit un ricanement arabe, un mépris guttural de bédouin, comme si l'esprit malin de la mer eût passé par là.

Vingt jours après, Oglou paraissait au conseil de la régence barbaresque, rapportant l'adhésion du bey de Tunis à la guerre proposée contre la marine européenne.

Assam fut nommé ministre;

Oglou, amiral.

Quand celui-ci se baissa pour recevoir le sabre que le premier vizir, en pareille circonstance, attache avec un cordon au cou du dignitaire, Oglou lui murmura à l'oreille : — Tu avais raison, Assam; il y a quelquefois bien plus de valeur et de gloire à ne pas combattre qu'à combattre. — Et plus de profit, ajouta Assam en disant à Oglou : *Je vous nomme amiral!* — Merci, fit Oglou; mais il ajouta : C'est égal, j'aime mieux voler et me battre.

Oglou avait raison, non que nous préférions, en thèse générale, le vol à la diplomatie, ou, si on l'aime mieux, la finesse au courage brutal ; mais, dans l'histoire de ces deux hommes, qui nous est venue sans doute bien incomplète, nous apprenons qu'Assam, séduit par les promesses des cours européennes, avait promis, en attendant une paix encore longue à conclure, de modérer autant qu'il serait en lui la course des pirates algériens. Pour de l'or, il avait pris l'engagement de ne plus ouvrir les arsenaux et les chantiers de la régence aux écumeurs : c'était un bien, si le bien que fait un homme qui se vend ne perd pas son nom ; si la main d'un traître ne souille pas même une bonne action.

A ceux qui venaient demander à Assam des vaisseaux pour courir sur les mers, il répondait : — Nous verrons : nos pertes sont grandes, le bois est cher, nos bâtiments sont fatigués.

A ceux qui demandaient de la poudre et des boulets, il ne savait que dire : — Nos profits de piraterie ne couvrent pas nos dépenses d'armement : la régence d'Alger doit se contenter, pendant quelque temps, de se défendre chez elle, sans attaquer avec désavantage ses ennemis au dehors : le vautour attend sa victime dans l'aire ; attendons.

Et lorsque Oglou, déjà ruiné par les courses, dont la barbe blanche ressemblait à l'écume de la tempête sur les rochers de Biserte, quand Oglou, véritable rocher, dur et infatigable, parut devant Assam, Oglou, la piraterie incarnée, fléau de la mer, tromblon coulé en homme, Assam rougit ; le matelot écrasa de son regard le vizir ; le voleur honnête et probe anéantit le traître.

Oglou ne parla pas.

Mais sa figure nerveuse et un doigt sec qui montrait l'horizon disaient assez haut que les Européens voguaient avec impunité de Marseille à Oran, sans qu'Alger risquât seulement une voile au vent, un canon hors des sabords, un pistolet rouillé au poing.

Assam lui répondit en soupirant : — Que veux-tu ? — Je veux des vaisseaux, je veux de la poudre, des boulets ; nos arsenaux en regorgent ; je veux que tu rendes à Alger sa splendeur et sa richesse. On te maudit, Assam! Les vieillards disent : Nous n'avons plus de laines pour nous couvrir et Marseille en tisse toujours, pourtant ; les petits enfants ajoutent : Est-ce que la France n'a plus de toiles, qu'Assam nous laisse sans robes ? Assam ! Assam ! ce n'est pas l'amiral qui parle au vizir, c'est le mousse qui rappelle au mousse sa vie passée. Vois ce coup de sabre qui te fend le front : tu es beau comme ça. Vois cet habit d'or qui te couvre les épaules : tu es vil comme ça, Assam. Admire ce coup de pique qui t'a ouvert le cou : tu es beau comme ça, Assam. Vois cette culotte d'or semée de diamants : tu es vil comme ça, Assam. Vois cette main gauche à laquelle il manque deux doigts, et cette main droite à laquelle la régence t'a passé le camée de vizir : cache la droite et honneur à la gauche.

Oglou se jeta sur la main gauche d'Assam et la lui baisa avec respect. — Nous nous faisons vieux, Oglou ! — Ah ! tu mens, Assam, tu n'es pas vieux ; ta table est pleine de mets qui t'endorment, ton harem manque d'espace pour tes nombreuses femmes ; tu n'es pas vieux, mais tu es... mais tu es vendu !

Assam pleura un instant ; Oglou crut avoir ramené son

ami à de meilleurs sentiments : — Des vaisseaux! Assam! cria-t-il, des boulets, et tonne sur les mers la barbaresque, et tonne Alger; toi et moi sur le pont, le pont rouge de sang chrétien; puis Alger tournant, dans sa ronde de nuit, autour de ses prises, de son butin, de sa richesse.

Assam murmura : — Oglou, le dey m'a chargé de te nommer premier trésorier de la régence : voilà la clef de cinq caveaux d'or. — Des caveaux d'or, quand je demande du fer? des sequins, quand je mendie des boulets! Assam! Assam!

Mais Assam n'était plus là. Oglou sortit, et le peuple, déjà averti par le vizir, cria sur son passage :

— Vive Oglou, trésorier de la régence! vive Oglou!

On ne doit pas s'étonner de la toute-puissance d'Assam sur la volonté du dey, vieillard toujours ivre d'opium, hébété par la débauche, et trop heureux d'avoir un homme qui gouvernât pour lui : à défaut d'un homme, c'eût été un lion. Devenu trésorier, Oglou méprisa sa charge, et ne descendit dans les caveaux d'or qu'une seule fois dans deux ans! pendant deux ans, il ne voulut souiller ni ses yeux ni ses doigts d'un or dont la conquête avait été si noble, mais dont l'emploi était si dégradant, si inutile, un or qui se rouillait, disait-il, au lieu de se transformer en voiles menaçantes, en vaisseaux chargés de pirates. Dans ses tristes nuits d'insomnie, une idée lui vint, comme il lui en vint une cette fameuse nuit où il lança des flammes sur la mer.

Il éveille ces mêmes quatre hommes mutilés qui l'avaient si merveilleusement secondé dans son expédition de Tunis; et, sans lumière, sans bruit, la clef des cinq caveaux à la ceinture, il descend dans les souterrains où est l'or.

en remplit dix tonneaux, des sacs, ses poches, son turban, et se retire avec eux.

— Maintenant, leur dit-il, tenez-vous prêts au point du jour : la mer est couverte de vaisseaux chrétiens qui la sillonnent, et des vaisseaux lourds de leurs chargements. A nous la mer, les vaisseaux et leurs chargements! Que vous importe les boulets de l'arsenal, et l'arsenal qui nous est fermé; qu'Assam en garde les clefs! Nous n'avons plus besoin de rien au point du jour!

Au point du jour, ils sortirent de la rade, et, le visage riant comme des jeunes icoglans qui vont se promener à Bujoukdéré sur le Bosphore, ils s'éloignèrent de la côte, chargés d'or, chantant Allah!

— Navire! — Navire!

Ils montent sur son affût l'unique canon qu'ils eussent caché à tous les yeux, l'emplissent de poudre; mais, au lieu de boulets, ils y glissent des poignées d'or, des sequins, des louis de France, des guinées d'Angleterre, des doublons d'Espagne, et ils pointent.

— Feu! Et la mitraille d'or tue, la poignée de doublons fait voler en éclats cordages et matelots; les louis criblent les voiles, enfin la décharge opulente abîme le navire français.

Il se rendit.

Il avait coûté cinq cent mille francs d'or en munitions sacrifiées à sa conquête, et il en valait tout au plus cent mille. Mais il était pris, et la toile et les draps de son chargement réjouiraient Alger!

Les pirates rentrèrent; toute la ville descendit au bord de la mer; les beaux jours de la ville et des faubourgs furent retrouvés. Chacun eut sa part de prise; on porta

Oglou en triomphe. Assam frémit ; sa douleur fut d'autant plus amère, qu'il venait d'être nommé dey à la place du vieillard imbécile qui en avait le nom, et qu'il était décidé à signer une paix perpétuelle avec les nations dont Alger avait été la terreur. Il devait son titre au mariage qu'il avait contracté avec la fille aînée du dey.

Quelle que fût son amitié pour Oglou, il fut forcé de lui retirer son emploi de trésorier, et de l'exiler honorablement dans un château magnifique au bord de la mer, afin que le pauvre vieillard, devenu inutile, pût encore jouir de la vue de ce champ de bataille où il avait acquis tant de gloire et si peu de prudence.

On exila Oglou.

La paix fut signée entre Alger, la France, l'Angleterre, l'Italie et la Hollande.

Oglou partit pour son château.

Des années s'écoulèrent.

Quand le vieux dey, car Assam vieillit aussi, avait quelques loisirs, il allait visiter Oglou, qui lui offrait du café à genoux, une pipe, mais lui parlait peu. Un jour, l'émotion étouffa le vieux pirate.

— Viens, lui dit-il. Et Oglou montre à Assam la chambre où il y avait des tapis des Indes. — Tu en es digne, lui dit Assam. Il lui montre la salle des pendules ; il y avait soixante pendules. Assam ajoute : Tu en es digne. La salle où des femmes belles et jeunes dormaient. — Tu en es digne, dit toujours Assam ; et, ouvrant ensuite un petit cabinet, Oglou laisse voir au dey un mur tout nu, où pendaient à un clou un pantalon de matelot, un bonnet rouge de matelot, un burnous sale et goudronné de pirate. Assam rougit.

— Tu n'en es pas digne! s'écria à son tour Oglou.

Assam ne revint plus voir son ami. Mais, comme il l'aimait toujours, il fit bâtir une petite tour d'où il pouvait suivre de l'œil Oglou dans ses promenades solitaires.

Un jour, il aperçoit Oglou qui ôte son turban, va le cacher dans un taillis, et qui se retire aussitôt.

Qu'est-ce que cela signifie?

De nouveau Oglou revient, rampant à terre, comme un lévrier en arrêt, et s'élance sur son turban, qu'il remet plus loin sur sa tête en courant à toutes jambes.

Ce manége se renouvelant à plusieurs reprises, Assam acquit cette conviction que le pauvre Oglou, désespéré de ne pouvoir plus voler les autres, se volait lui-même : son turban représentait un vaisseau européen dont il s'emparait et qu'il emportait.

Depuis six ans, Oglou, abandonné de la cour, mais honoré du peuple, vivait dans sa retraite, volant ainsi son propre turban, lorsque de graves plaintes furent portées contre lui par les consuls de France et d'Angleterre. Il fut accusé de faire naufrager, au moyen de feux qu'il promenait sur la côte, les bâtiments européens qui, en cherchant l'entrée de la rade, prenaient ses feux pour des phares indicateurs. Malheureusement, vingt bâtiments avaient péri quand on découvrit ce criminel subterfuge.

Toute l'amitié d'Assam ne sauva pas Oglou du jugement qui l'attendait; les consuls demandèrent sa tête : c'était une réparation et une justice.

Mais le peuple, qui adorait Oglou, ne consentit pas à cette exécution; il se souleva, assiégea avec fureur les portes du château où régnait Assam, les enfonça avec violence, et, déjà irrité pour les précédents peu natio-

naux du dey, il l'étrangla et le fit manger par son lion.

Et, comme le peuple ne s'arrête pas en chemin de vengeance, il se porta à la maison des consuls, en abattit les drapeaux et en souilla les écussons.

Oglou fut proclamé dey dans la même journée.

Un coup de canon tiré du fort annonça la guerre avec toutes les nations européennes, guerre d'extermination dont les villes commerciales de la Méditerranée se souviennent.

Oglou reçut dans l'histoire le surnom de Pirate.

LE

PREMIER NAVIRE A VAPEUR

EN AFRIQUE.

Je me trouvais par hasard en Afrique, dans le fleuve du Sénégal, à l'île Saint-Louis. Si je raconte en mon nom, ce n'est ni par vanité de voyageur, ni pour donner plus de garantie au récit de l'événement, d'ailleurs fort simple, dont je fus témoin ; c'est afin d'imposer à mes souvenirs, en les recueillant à quelques années de distance, la franchise d'un fait personnel.

A mon arrivée au fort Saint-Louis, le commerce de cette capitale de la colonie avec l'intérieur de l'Afrique était interrompu. Les belles gommes blondes, les écailles transparentes fraîchement arrachées au dos des tortues, l'ivoire des éléphants, les plumes si blanches tombées des ailes de l'autruche, la cire jaune et parfumée de Gambie, toutes ces richesses ne traversaient plus le désert sur la bosse industrielle du dromadaire, et ne

descendaient plus le fleuve dans des pirogues escortées de crocodiles.

La cause de cette rupture d'échanges entre nous et les naturels provenait d'une dernière crise qui avait eu lieu entre les Maures et les Nègres, nations éternellement ennemies à nos dépens. Les Maures triomphaient, et, en haine des Nègres que nous protégions, ils nous interdisaient la libre navigation du fleuve. Ce moyen de vengeance leur était facile, si l'on songe que le Sénégal n'est navigable que pour les bâtiments de quelques tonneaux, ordinairement mal ou peu équipés, forcés de longer la côte quand la direction des vents nécessite le touage.

Il faudrait remonter trop haut s'il était nécessaire de donner, même succinctement, les motifs d'aversion de la race maure et de la race nègre l'une pour l'autre. Seulement il est permis de croire que deux causes puissantes les éloigneront toujours de toute réconciliation. D'abord un instinct naturel de répulsion : les Maures ont la peau jaune; leurs antagonistes l'ont noire. Ensuite, c'est que le Nègre, malgré l'ignorance où il vit de ses traditions de famille, a la conscience de la priorité de son droit de possession en Afrique, tandis que le Maure a laissé prescrire même le droit de naturalisation par son émigration en Europe durant plusieurs siècles. Ce qui légitime les prétentions de la féodalité noire sur la vassalité des Maures, c'est aussi le peu de soins qu'ont ces derniers de se nationaliser par le titre de la longue possession. Ils n'habitent nulle part; ils campent; ils ne résident pas, ils voyagent toujours du pied de l'Atlas au Gange; et du Gange au delà. Ils vont vite et la tête baissée à travers le monde, regardant sans cesse à leurs pieds. Comme

on chercherait un diamant tombé dans le désert, eux cherchent un empire au bout de leur bâton nomade. Quant aux autres motifs de division entre les deux peuples, s'il en existe d'autres, je puis assurer qu'ils ne prennent pas leur source dans la différence des religions respectives. Partout j'ai vu le mahométisme admettre le fétichisme sans jalousie, et le fétichisme à son tour envelopper le Coran dans les plis du serpent sacré.

Ce qu'il est à peine nécessaire de constater, là, comme partout ailleurs, c'est la supériorité d'intelligence du Maure sur le Nègre.

Vaincus, je l'ai dit, les naturels n'avaient d'autre refuge que les alentours de l'île Saint-Louis, où la protection française leur était à peine une garantie. Aussi la terreur était parmi eux. Il suffisait d'un cri poussé par un Maure au milieu de la nuit, à l'entrée d'un village, pour en faire sortir hommes, femmes, enfants, prêtres, bestiaux. Le village était ensuite pillé et la flamme le consumait en quelques heures.

A force d'agrandir le cercle de leurs dévastations, les Maures étaient parvenus à cerner l'île Saint-Louis à la distance de deux lieues. Nous entendions souvent les cris des vainqueurs se mêler aux hurlements des hyènes. Une nuit, entre autres, l'épouvante s'empara des habitants de l'île. Achmet avait été vu à *la pointe du Nord* (1). C'était faux ; ce qui le prouve, c'est que j'écris.

Achmet, ce terrible chef des guerriers maures, appartenait à la race des Ouladamins, la plus féroce de toutes,

[1] Une extrémité de l'île, celle qui regarde le haut du fleuve, est appelée *pointe du nord;* l'autre *pointe du sud.*

anthropophage même selon quelques-uns. Il faut croire que la peur a beaucoup exagéré en mal la peinture de ces peuplades voisines du fort Saint-Louis, par Portendic, leur repaire. Achmet, d'après les détails que j'ai recueillis sur sa vie et son caractère, ne sortait pas de la ligne des guerriers de sa nation. Court, mais robuste, il emportait sur ses épaules son petit cheval à tous crins, quand son cheval était las de le porter, se servant réciproquement de monture, le cheval et le cavalier. Capable de franchir un ruisseau de vingt pieds, lorsqu'il était poursuivi, Achmet ramassait, accroupi sur son cheval lancé au galop, un cheveu sur le sable. Toujours dans la même attitude, il chargeait son arme et la déchargeait en arrière, sans jamais manquer son but, fût-ce un homme ou un crocodile. Achmet pouvait encore, dans ses moments de gaieté, tuer un âne zébré d'un coup de poing, ou étouffer un chameau par la simple pression des genoux. Toutes ces belles qualités étaient alors tournées vers la guerre et le pillage.

Achmet venait de remporter une éclatante victoire sur les Nègres; et ce coup de main l'avait encouragé à rapprocher ses lignes militaires, avec une rare audace, autour du fort Saint-Louis, ce qu'on sut presque aussitôt par le renchérissement subit du lait et des poules. Les Maures en sont très-friands. Conciliez ces goûts, s'il est possible, avec la prétendue anthropophagie des Ouladamins. Les possesseurs des poules les auront calomniés : c'est naturel.

Si l'on demande ce que faisait le gouverneur français de la colonie pendant ces massacres exercés par les Maures sur un territoire qu'après tout nous devions dé-

fendre aussi bien que les naturels, la négligence de la métropole répondra. On n'imagine pas l'insouciance du gouvernement pour ce qui touche aux intérêts des colonies africaines. Jamais un bâtiment d'État français ne stationne en rade ou dans le fleuve. Si les Nègres brûlaient un beau jour l'île Saint-Louis, il s'écoulerait peut-être trois ans avant que le ministre de la marine et des colonies en reçût avis.

Par une fatalité qui aurait pu avoir des résultats funestes, si les Maures avaient eu des émissaires mieux avisés, la garnison de l'île était morte. La dyssenterie n'avait pas plus épargné les chefs que les soldats.

Dans leurs derniers triomphes, les Maures ayant fait peu de prisonniers, nous vîmes arriver au fort Saint-Louis les peuplades conquises, nues, traînant par une corde les vieillards qui traînaient leurs fétiches. Les mères portaient leurs enfants attachés à leurs dos, rejetant leurs mamelles sous leurs aisselles pour allaiter les plus jeunes. Les petites filles balançaient sur la tête d'énormes calebasses, gigantesques citrouilles creuses, d'où sortaient comme d'un nid de corbeaux des négrillons nouveau-nés. A la suite venaient des vaches, des moutons, des bœufs, quelques autruches, et les jeunes hommes nègres qui formaient l'arrière-garde. Un tourbillon de poussière enveloppait cette caravane effrayée; hommes et bêtes remplissaient l'air de gémissements, de bêlements et de mille exclamations de douleur. Cette procession de blessés, de vaincus, de mourants, alla s'abattre dans la cour du gouverneur, vaste emplacement que mes souvenirs, bien affaiblis depuis, me représentent d'une étendue égale à la moitié du Carrousel.

Ce fut une jeune négresse d'environ douze ans, âge de puberté et du plus grand développement dans cette contrée, qui prit la parole pour dépeindre les cruautés des Maures. Elle parlait jolof, langue très-bornée, qui, en pareille circonstance, nécessitait le secours du geste et des poses. Elle fut sublime. Tantôt à genoux, tantôt pliée sur ses hanches gracieuses, imitant à chaque fin de lamentation le cri d'alarme des Maures, étrange cri qui, poussé entre les mains arrondies en conque, fait dresser les cheveux comme des piquants de porc-épic, tant il y a du léopard dans ce cri; pleurant avec tout l'abandon d'un enfant et la sincérité d'une mère, elle souleva une pitié universelle pour elle et les siens. Ce fut, parmi les habitants, à qui la couvrirait le plus de pagnes rayés du cap Vert, à qui la comblerait de plus de caresses. Elle fut insensible à toutes ces marques d'intérêt. La vengeance, voilà ce qu'elle demandait; car, avec une naïveté bien caractéristique, elle s'écriait toujours, pour intéresser ses auditeurs : — Maintenant, qui vous vendra du lait?

Il est d'honnêtes bourgeois qui n'ont jamais pu se figurer un Nègre autrement fait que les Nègres de l'Opéra-Comique : leur science physiognomonique ne va pas au delà du nez épaté, des lèvres épaisses et des longues oreilles. Sans doute le Cafre n'a pas un beau type ; mais de l'Atlas jusqu'à l'Éthiopie, en passant par le cap de Bonne-Espérance, de combien de caractères de physionomie ne faut-il pas tenir compte? Arrêtons-nous seulement au Nègre du Sénégal.

Il est plus noir que tout objet de comparaison. Le regard glisse sur sa peau. Son nez droit, sans ombre ni

incidence, comme dans le moule grec, respire sur une bouche fraîche et ornée. On dirait que c'est presque un tort de la nature d'avoir donné à son visage une coupe si européenne. La mélancolie du lion et la fièvre du tigre se décèlent dans le fond jaune de ses yeux. Sa tête est portée sur un cou droit et un peu hors de proportion, come dans la statuaire antique.

Pour toute réponse aux doléances des Nègres, le gouverneur du Sénégal leur montra d'abord, du haut de la terrasse de son hôtel, un navire mouillé dans le fleuve. — Je lis dans vos yeux, leur dit-il ensuite, que ce bâtiment vous paraît parfaitement inutile; car il cale trop pour remonter seulement dix lieues dans le fleuve, et, d'ailleurs, le fleuve est presque à sec. Mais rassurez-vous : dans l'intérieur de ce bâtiment il y en a un autre d'une dimension trois fois plus grande, qui porte six pièces de canon de chaque côté, qui ne déplace pas plus d'eau que vos pirogues, et qui, sans voiles, sans mâts, sans avirons, remontera le fleuve contre le vent, contre le courant, en parcourant six lieues à l'heure. Ce navire, je vous le destine; il sera monté par un équipage moitié jolof, moitié français. Je pense, mes amis, qu'avec un tel secours, vous exterminerez jusqu'au dernier les Maures, vos ennemis et les nôtres.

L'excès profond de leurs maux, joint à la vénération que leur inspirait le gouverneur, put seul défendre les pauvres Nègres contre le rire d'incrédulité, de pitié, et peut-être de mépris, que souleva dans leur esprit la proposition de les sauver avec un tel auxiliaire. Quelle confiance devaient-ils avoir dans la réalisation d'un événement qui, pour être conçu, contrariait toutes leurs idées,

bouleversait leur intelligence? Forcer un Nègre à admettre qu'un navire peut être enfermé dans un autre, vouloir sans violence lui faire croire que le contenu est trois fois plus grand que le contenant, essayer de persuader à sa raison rétive qu'un vaisseau de guerre ne plongerait pas plus qu'une pirogue, et que cette merveille se lierait à une merveille plus grande encore, qu'on verrait ce vaisseau, privé de mâts et de voiles, dompter le courant du fleuve le plus rapide du monde, c'était en vérité une dérision. Ils protestèrent par leur silence contre cette insulte; ils se répandirent en pleurant dans l'île Saint-Louis, racontant de case en case l'insensibilité des blancs et l'inhumanité du gouverneur.

Dès le lendemain même de cette entrevue des Nègres avec le gouverneur, *l'Orient*, vaisseau venu de Nantes, je crois, débarqua, pièce à pièce, tous les membres du navire à vapeur. Des charpentiers et des mécaniciens français rapportèrent, avec une science digne d'admiration, chaque compartiment au compartiment correspondant; depuis l'étrave jusqu'à l'étambot, aucune pièce de bois ne se trouva égarée ou changée; il n'y eut pas une vis perdue dans ces formidables amas de fer, d'acier et de cuivre, de toute forme, de toute pesanteur, dans ces millions de rouages qui composent l'inextricable système de la machine à vapeur. On n'aurait pas mieux conservé dans sa boîte de drap et d'acajou une paire de pistolets de Lepage.

Dix jours ne s'étaient pas écoulés, que le navire à vapeur destiné à protéger le commerce français sur le haut du fleuve était en pleine construction. Autour de sa carène circulaient jour et nuit des myriades de Nègres qui

ne jugeaient pas encore de l'excellence des résultats par l'importance des préparatifs. Cependant, ayant passé de l'absolue incrédulité au doute, ils se consultaient sur ce qu'il fallait espérer et croire. A leurs groupes inquiets se mêlaient des groupes de Maures, qui, tolérés à cause de leur existence inoffensive dans l'île, raillaient malicieusement, en langue arabe, cette ridicule Babel qui ne devait pas plus remonter le fleuve que la Babel véritable n'avait atteint le ciel. Pourtant, le mépris philosophique ne les rassurant pas tous également, de plus superstitieux piquaient des *gris gris* [1] maléfiques à la poupe du navire, pour l'entraîner au fond dès qu'il serait lancé dans le fleuve, précaution neutralisée par d'autres *gris-gris* qu'attachaient les nègres à la proue. Je pense que si Dieu exauçait également la prière de tous ceux qui l'invoquent, même avec sincérité, rien de ce qui doit arriver n'arriverait, et que le navire à vapeur serait resté à la même place.

Lorsque Achmet apprit par ses espions que les blancs se disposaient à proteger les Nègres par le concours de ce vaisseau fabuleux, il fut gagné d'un fou rire, et il jura par sa tête, par son sabre et par ses amulettes, que, si un tel événement s'accomplissait, il prenait devant Dieu et ses guerriers l'engagement solennel de remonter le fleuve, à cheval, côte à côte avec le vaisseau.

Deux mots sont ici nécessaires pour mettre sous les yeux du lecteur la position topographique de l'île Saint-Louis. Elle gît à trois ou quatre lieues de l'embouchure du fleuve qui porte le nom de Sénégal, et qui se décharge dans l'Océan. Ce fleuve, dont on connaît quatre cents

[1] Amulettes.

lieues d'étendue, est-il une branche du Niger ou de la Gambie, ou bien ces trois fleuves ont-ils une source distincte? C'est un grand problème géographique que Mungo-Parck, Levaillant et Mollien, le premier au prix de sa vie, les deux autres au péril de la leur, ont vainement tenté de résoudre. Quoi qu'il en soit, ainsi placée à l'extrémité du fleuve du Sénégal, l'île Saint-Louis est resserrée entre la côte de Barbarie, langue étroite du Sahara que baignent le fleuve et la mer, et entre la côte opposée qui prend le nom de côte d'Afrique. Il suffit de cette explication pour qu'on suppose une étendue très-bornée à la largeur de l'île. Elle est très-étroite en effet. Sa population se compose de vingt mille habitants noirs, mulâtres et blancs.

C'est sous ce ciel brûlant, et au bord de ce fleuve, que déjà sont rassemblées les populations les plus lointaines, venues là pour assister au miracle qu'elles ont nié, pour être témoins de la naissance du Messie de la civilisation. Un roi maure, conduit par une étoile, fut autrefois appelé pour que son témoignage révélât aux peuples de sa couleur la venue du Rédempteur. Il y a là aussi un roi maure : le miracle, c'est le navire à vapeur.

Plaçons-nous dans l'île. La côte de Barbarie ou du Désert est occupée par les Maures ; la côte d'Afrique, par les Nègres. Aussi loin que l'œil peut se perdre, et rien ne l'arrête dans ces contrées, il ne rencontre d'un bout de l'horizon à l'autre que des Nègres et des Maures. Chaque grain de sable a fécondé un homme. Ici, c'est une ligne noire comme du charbon, là une ligne jaune de cuivre. Les blancs restés dans l'île ne font pas même tache entre ces deux sombres couleurs. Pourquoi ces hommes, se

donnant la main, ne descendent-ils pas dans l'île et n'écrasent-ils pas, dans le choc de leur rencontre, cette poignée de dominateurs, frêle garnison de fiévreux et de soldats énervés? Pourquoi ?

C'est que là, au milieu du fleuve, est un symbole de la force unie à l'intelligence; là est l'arme formidable du progrès, là sont dix-huit siècles de puissance résumés dans une puissance.

Sur les deux bords éclatent de bruyantes exclamations de haine et de raillerie. Les Maures narguent les Nègres de leur crédulité ; et, par orgueil de vengeance plus encore que par conviction, ceux-ci leur désignent du doigt les douze bouches à feu luisant par les sabords. Les malédictions et les rires de cent mille sauvages se croisent: on dirait deux armées de crocodiles se disputant le droit de boire au fleuve.

Les deux lignes rivales ne sont débordées que par Achmet, le chef maure. Son superbe cheval, admirablement posé sur une langue de terre, visible à tous par sa taille et par sa blancheur, était prêt à s'élancer dans le fleuve, si le prodige promis s'accomplissait.

Ordre sévère avait été donné par le gouverneur pour qu'aucune pirogue ou embarcation quelconque ne traversât le fleuve dans la journée.

Aucun Nègre ne devait se trouver à bord du bâtiment à vapeur, sous peine de mort.

Ces précautions avaient été prises afin qu'aucun accident ne mît obstacle à la libre navigation du vaisseau et aux évolutions des manœuvres.

A trois heures de l'après-midi, le canon de la place du gouvernement tira : c'était le signal du départ.

Le drapeau blanc flotte sur la terrasse.

Le gouverneur y paraît en grand costume.

Le navire à vapeur répond par un autre coup de canon.

Et deux peuples se lèvent : cent mille hommes, se liant par la main, retiennent leur haleine.

Il se fit un grand silence.

On n'entendit bientôt plus que la voix du capitaine de vaisseau, qui, debout à l'arrière, la trompette marine à la bouche, commandait la manœuvre.

Après ce dernier ordre sacramentel : *Adieu! va!* une petite fumée révéla un commencement d'exécution.

Les roues bruirent sourdement. Plus dense, plus obscure, la fumée monte en colonne torse; elle devient plus épaisse, plus noire, elle gronde. La poupe se déplace, la proue se remue : mais voilà que le vaisseau, au lieu de vaincre le courant, se laisse aller en pleine dérive : il est entraîné.

Les gémissements des Nègres, la joie féroce des Maures, n'ont pas le temps d'aller de leur cœur à leurs lèvres. Noire et rougeâtre à la fois, la fumée s'abat comme un long panache sur la côte d'Afrique, au dessus des arbres d'où partent des nuées de pélicans effrayés. Recevant tout à coup une direction opposée à celle qui avait déterminé le mouvement de recul, le navire s'élance comme un poisson volant au-dessus de l'eau, dompte le courant avec ses nageoires de fer, là où le courant est le plus rapide, dévore les distances, passe tout silencieux, tout noir, tout enflammé, au front des cent mille spectateurs qu'il baigne d'écume et enveloppe de fumée; et, pour combler leur étonnement, il lance de sa masse noire, dépouillée, et où pas un être vivant ne se montre, des

fusées à la congrève, qui brûlent à droite et à gauche des champs destinés d'avance à cette expérience incendiaire.

La frénétique joie des Nègres ne peut pas plus se rendre que la douleur étouffée des Maures, qui s'enfoncèrent dans le désert comme des tigres blessés au front, les yeux sanglants, l'écume aux lèvres. Les Nègres faisaient, dans leur ivresse, d'inexprimables contorsions, levaient les bras, se mordaient, se précipitaient à terre, où ils creusaient le sable avec leur tête, ce qui est chez eux le plus haut signe de bonheur ou de désespoir.

Achmet fut fidèle à sa menace. Dès que le prodige fut réalisé, du tertre où il dominait les deux rives, il s'élança à cheval dans le fleuve, agitant son sabre, criant *Allah!* courageusement décidé à lutter de miracle avec le miracle qu'il avait nié. Après avoir maîtrisé le fil descendant de l'eau, là où le peu de profondeur le lui permettait, il fut irrésistiblement entraîné dans une ligne perpendiculaire à celle du navire à vapeur.

Mais, au même instant, une autre apparition se montra aux flancs du navire : c'était une négresse, qui, après avoir nagé entre deux eaux sans être vue, était parvenue à saisir une corde laissée à la remorque. Elle s'y suspend, monte à bord, s'élance à la poupe, et chacun la reconnaît bientôt pour la jeune fille qui avait harangué le gouverneur, et dont le village avait été si horriblement dévasté par les troupes d'Achmet.

Achmet continuait toujours à être emporté avec plus de vitesse. Déjà il est dans le bouillonnement du vaisseau ; il jette son sabre pour saisir à deux mains la bride de son cheval ; mais son cheval étouffe dans cette écume que lui renvoient les roues dans les nasseaux. Il plonge,

reparaît, hennit, replonge. Achmet, pris dans les étriers, s'agite en vain; il surnage, s'enfonce de nouveau, revient un instant, mais pour avoir la tête brisée par les rayons de la roue. Il y eut une nuance rouge dans le tourbillon ouvert derrière le vaisseau. Cette mort fut un nouveau triomphe pour les Nègres.

Debout à l'arrière du vaisseau, la négresse contempla cette scène avec un sourire sauvage qui fut suivi d'une froide insensibilité.

On la vit encore longtemps dans cette attitude dominer l'horizon.

Elle semblait la divinité des eaux noires du fleuve.

Un mois après cet événement, nos relations commerciales étaient renouées avec toutes les escales du fleuve, jusqu'à Galam, extrême limite de nos possessions en Afrique.

DU PONT

D'ARCOLE A MONTEREAU.

Il ne s'agit pas ici d'une des premières et de l'une des dernières guerres de l'Empire. Le pont d'Arcole est le point d'où part le bateau à vapeur *l'Hirondelle*, et Montereau, le lieu de sa destination. *L'Hirondelle* fait les escales de la Seine. A chaque débarcadère, elle dépose ou recueille des colis de dames, des familles entières, depuis le grand-père jusqu'au parapluie ; des colonies de bourgeois, vers à soie laborieux la semaine, papillons le dimanche.

Que les savants cherchent à préciser l'endroit où fut le paradis terrestre ! il est, pour le bourgeois de Paris, sur les bords de la Seine, au mois de juillet, entre Choisy-le-Roi et Melun, sur une étendue de vingt-cinq lieues de rivière. Ne rappelons pas ces temps où il s'embarquait en frémissant sur le coche d'Auxerre, où il pâlissait de terreur à chaque arche de pont sous laquelle il lui fallait passer ; terreur, il est vrai, qui était bien compensée par

le bonheur de la faire partager aux auditeurs dans un récit où la vanité trouvait son compte. Mais, à tout prendre, la venue du bateau à vapeur n'a excité aucun regret en faveur des coches à jamais perdus, et l'on peut dire, sans s'arrêter à quelques préjugés de diligence, que le bourgeois de Paris s'est rallié à la vapeur. Aujourd'hui il ne conçoit pas qu'on ait tardé si longtemps à s'en servir; il fait de la découverte de Fulton une question d'entreprise par adjudication.

Au-dessus du pont d'Arcole, au port au Blé, *l'Hirondelle* attend chaque jour, à midi, ses passagers, pour son voyage de Haute-Seine. C'est le samedi surtout qu'il est curieux d'assister à l'embarquement du Parisien qui voit déjà reluire le dimanche sous la seconde moitié du samedi. Il est suivi d'une valise, et plus communément de deux valises gorgées d'autant de linge qu'il en faudrait pour aller aux Grandes-Indes, profitant de ce qu'on ne paye rien par kilogramme à bord des bateaux à vapeur. Afin d'épuiser le bénéfice du transport gratuit, il emporrait, s'il osait, tous ses meubles. Par pudeur, il se borne à deux fusils à piston pour tuer le canard, et à une longue-vue propre à distinguer, de son belvédère, le dôme du Panthéon.

Mais, avec ses deux fusils à piston et sa longue-vue, ce que le Parisien n'omet jamais d'emporter, ce sont des pots de fleurs. Croyez-vous que les fleurs qui arrivent, le samedi, au marché restent à Paris? De la campagne elles retournent à la campagne, et souvent par le même chemin. Et ce ne sont pas des fleurs rares, des camélias, des amaryllis, délicates filles des serres de Noisette; mais tout uniment des roses, des œillets, et surtout des plantes grasses.

Nous n'avons pas pourtant le courage de blâmer cette innocence de goût, quand nous savons combien ces fleurs tournent à l'agrément de voyager sur le bateau à vapeur, qui en est surchargé jusqu'à mi-tuyau. Mais l'heure du départ approche. D'abord, les beaux chiens de chasse, tous appelés Fox, s'étendent sur le pont; au-dessus des chiens de chasse, sont les jeunes femmes qui les caressent; entre les femmes, montent les pots de fleurs; les fusils et les valises reposent sur l'habitacle et les prélats. Fouettée par l'air et la rapidité du vaisseau, une tenture de coutil rayera de son ombre mouvante et bariolée ces plumes, ces fleurs et ces chiens de chasse.

Midi sonne, et la fumée s'élève. La vapeur gronde dans ses conduits : les roues sont impatientes de battre l'eau. *Adieu, va!* crie le capitaine, et nous sommes en route. — *Avez vous des côtelettes?* tel est le premier cri du Parisien qui hume l'eau. Semblable au requin, il mange dès qu'il déplace son volume liquide. — Nous avons des côtelettes, est-il répondu ; et bientôt ce cri est universel. — Des côtelettes ici! — Des côtelettes là-bas! — Des côtelettes pour deux, pour quatre, pour douze! — Et, luttant de fumée, le gril et la machine à vapeur se disputent l'atmosphère ; au besoin, la vapeur des côtelettes ferait marcher le bateau. Les moutons ont donc bien des côtelettes?

Mais quelle est donc cette nature d'homme sans regard, sans pensée pour deux rives enchantées, l'une grise d'oseraies, l'autre découpée en damier par des bouquets d'arbres, des pans de vignes, des carrés de fleurs, des parcs, des villages, sans regard lorsqu'il n'y a qu'à voir et sans le moindre effort; car des fleurs vous sou-

tiennent la tête, un oiseau vous porte, des parfums vous entourent.

Laissons derrière notre sillon écumeux Bercy, la Rapée, Charenton, dont les maisons semblent courir l'une après l'autre dans les champs; saluons Choisy-le-Roi, qui n'a gardé aucun souvenir des débauches de la Pompadour. Les petites maisons, les pavillons chinois, les kiosques dorés, les boudoirs qui se réfléchissaient sous son règne, au bord de la Seine, avec leurs arbres peignés et taillés en perruque, ont été guillotinés pendant la Révolution. A leur place se sont élevées des fabriques de poteries, de faïence et de briques. Cette population, autrefois domestique des plaisirs de la cour, ramasse de la glaise dans les champs; avec cette glaise elle durcit des briques au soleil, et, avec ces briques, Paris se bâtit des palais. Ce tas de boue, que *le roi ne choisirait* plus, est une des richesses du département. Quand le pain de l'étranger vous paraîtra amer, retournez votre assiette, et le souvenir de notre France vous arrachera une larme. Lisez derrière cette assiette : *Choisy-le-Roi;* en faut-il davantage pour être ému ?

Combien on sent les immenses consolations du progrès, lorsqu'on rencontre dans la navigation sur la Seine ces lourds bateaux qui la remontent, tirés à douze chevaux baignés de sueur et d'eau, s'enfonçant dans la grève à côté de vous, de vous, vainqueur du courant, des hauts fonds, du vent, et de tous les obstacles, et à flot là où les poissons n'ont pas assez de fond pour nager. Et, dans dix ans, quand les chemins seront sillonnés de routes en fer, les rivières couvertes de bateaux à vapeur; quand la vapeur fonctionnera pour l'homme et

pour l'animal, nous rendrons la liberté au cheval, ou du moins sa dignité. Il ne sera plus vaincu que par la grâce; la hideuse charrette n'ensanglantera plus ses flancs : le cheval sera notre compagnon et ne sera plus notre esclave.

Sur le bateau à vapeur, les femmes descendent moins dans le salon que les hommes ; elles ne mangent jamais, surtout des côtelettes, cette chose qui ferait abhorrer la plus belle femme du monde. Pendant la traversée, elles brodent de la tapisserie, ou lisent des romans.

La preuve la plus frappante de l'état précaire, isolé, et, par conséquent, faible de nos populations des campagnes, c'est l'effrayante distance qu'on remarque d'un pont à l'autre, on n'en compte que trois de Bercy à Melun : plus de trente lieues par eau ! Sur ces trois ponts faut-il comprendre encore celui de Ris, qu'on ne doit ni aux sacrifices d'une commune, ni aux largesses du gouvernement, mais à la bienfaisance de M. Aguado, dont la résidence est beaucoup plus haut sur le fleuve, au magnifique château de Petit-Bourg.

Petit-Bourg passa des ducs d'Antin à la maison d'Orléans, et de celle-ci à je ne sais plus quel prince, pour être vendu à M. Aguado. C'est le plus beau château que baigne aujourd'hui la Seine. Il la domine du haut des parterres qu'encadre un parc aussi bien soigné, à coup sûr, que les bois royaux de Compiègne et de Versailles.

Quand le bateau à vapeur passe sous le pont suspendu de Ris, fort élégant et fort solide, ou auprès de Petit-Bourg, les voyageurs se groupent et parlent immanquablement de la singulière fortune de celui qui a appris son nom aux communes environnantes.

Il fallait un pont entre Ris et Champ-Rosay, parce

qu'un pont c'est une civilisation. Deux enfants qui se rencontrent sur un pont ont une occasion de s'aimer; ils se marieront aux moissons prochaines. Un pont de deux familles en fait trois.

M. Aguado a fait construire le pont de Ris à ses frais.

La porte de Petit-Bourg s'est ouverte au génie.

Voyez-vous derrière les marronniers, derrière les tilleuls, à travers les charmes, entre les sapins, ces tuiles d'ardoises, c'est le sommet de la chapelle d'Évry. Il s'y passa un jour une fête qui a rendu ce petit clocher, cette petite chapelle, plus illustres que ne le sera jamais la Madeleine. Il y avait devant le maître-autel un homme au piano ; autour de lui se groupaient quelques musiciens ; derrière l'orchestre, des jeunes filles en béret de futaine et des vignerons aux genoux calleux priaient avec ferveur : ce chef d'orchestre était Rossini, qui avait composé pour Évry une messe tout exprès. Une messe de Rossini! elle fut chantée comme on chante au paradis. Les âmes simples et les grands génies sont frère et sœur.

Que de surprise dans ces pauvres gens, habitués à la basse du serpent et au ténor du marguillier! Jamais le Ciel ne fut si éloquemment prié. Que Rossini se vengeait bien! On lui refuse une misérable pension ; eh bien! il n'écrira plus pour l'Opéra ; il composera une messe, et il aura Salomon pour collaborateur au lieu de M. Scribe. Et, quand la messe sera finie, quand Dieu et l'amour-propre de l'auteur seront satisfaits, Rossini brûlera la partition, et vous irez demander aux rossignols d'Évry s'ils ont gardé quelques-unes de ces sublimes notes.

Vous avez eu beau détruire les seigneurs, ils revivent dans le besoin où sont les villageois de s'abriter sous un

patronage puissant. Le pauvre a besoin du riche, non pour la monnaie que celui-ci lui jette, mais pour en être dirigé. Il faut des chênes au lierre ; à défaut ils se réuniront sous l'aile de qui voudra les protéger. Si le seigneur leur manque, ils s'adresseront au vassal.

Je vous ai dit la suzeraineté de M. Aguado ; en voici une autre. Jetez votre regard sur la rive gauche de la Seine. Celui qui l'exerce n'est ni un général retiré, aristocratie de l'Empire, ni un agent de change, aristocratie de la Restauration, ni un épicier, aristocratie de 1830 ; mais tout simplement et glorieusement un acteur du Théâtre-Français. Fatigué d'être tyran à la suite de M. Larive, et traître à la cour de M. Monvel, il a dépouillé le manteau de pourpre et dénoué les sandales romaines pour aligner des haies et étêter des tilleuls au bord de la Seine. Parlez-lui du Tibre maintenant, il vous répondra légumes. Son confident, c'est son curé : le comédien est devenu fort bon catholique.

Le grand-prêtre d'Athalie ne rougit pas d'aller à l'offrande ; Mathan communie ; il fait mieux, il occupe des bras à de nombreux travaux dans ses propriétés. Le seigneur de la rive gauche de la Seine, c'est un banquier ; le seigneur de la rive droite, c'est un ex-père-noble. Il ne tiendrait qu'à eux de s'appeler seigneurs.

Je n'ai pas le projet d'écrire tout au long l'histoire des rives de la Seine, tâche qui ne manquerait pas d'intérêt sous certaine plume. Enfin je vois d'ici mon vieux pont de Corbeil, moins fier de ses arches de pierre que de l'arche de bois qui remplace celle dont il se priva pour empêcher les ennemis de passer.

Avant de passer sous le pont de Corbeil, répondez

ceci à votre enfant, qui vous demandera ce que c'est que ce grand bâtiment percé de trois cent soixante cinq fenêtres :

A Paris, dites-lui, le pain ne se ramasse pas dans la Seine comme l'eau ; on n'y moud ni le blé ni l'orge ; à peine y pétrit-on la farine. Autour de Paris sont les moulins, et ceux qui fournissent la poudre, et ceux qui préparent la farine. On mourrait de faim dans la capitale, sans ces bâtiments placés à distance au bord de la rivière, dans les vallons, au fond des bois. L'ennemi la prendrait sans défense, si elle n'avait que la poudre à canon que l'on fabrique à l'arsenal.

Ce bâtiment, dites à votre enfant, en l'élevant dans vos bras : C'est le grenier de réserve. Trois cent soixante-cinq salles enserrent, là le grain, là la farine, là le son ; deux tours de roue, et voilà de quoi nourrir un quartier de Paris, qui n'y songe pas, qui croit qu'avec de l'argent on est toujours sûr d'avoir du pain. On n'en est pas toujours sûr, témoins les Parisiens sous l'Empire. C'est beau la guerre, mais on la fait souvent à ses dépens. Le pain vient à manquer ; le prix augmente, s'accroît, devient excessif. On ne plaisante pas avec le Parisien qui a faim. Paris n'a plus de pain sur la planche, et c'est au moins quinze jours à attendre avant que le grain n'arrive de je ne sais où. « A cheval, messieurs ! crie Napoléon ; à cheval ! Suivez-moi ! » D'un trait on est à Corbeil. L'aigle regarde partout, prend le grain dans la main, monte dans les salles, voit fonctionner, apprécie la valeur des sacs, suppose la quantité moulue, celle à moudre, compose en un instant des équations de temps et de quantités, toise le bâtiment de son regard, se

frappe le front, et s'écrie : — Le grenier contient tant de mille sacs ; seize jours de vivres pour notre bonne capitale. A cheval, messieurs !

Napoléon ne s'était pas trompé d'un sac.

Les meuniers qui furent témoins de la fantastique apparition sont encore épouvantés quand ils racontent cette histoire.

Redites-la en passant ; dites-la mieux. Bon voyage jusqu'à Montereau !

FIN.

TABLE.

Une Visite chez Bernardin de Saint-Pierre. 1

La Main cachée. 39

La villa Maravigliosa. 57

Un Épisode du Blocus continental. 97

Le Fifre. 129

Comment on se débarrasse d'une Maîtresse. 155

Dernier épisode du naufrage de la Méduse. 191

Elisa Mercoeur. 204

Léopold Spencer. 211

Le Cèdre du Liban. 228

Oglou le Pirate. 236

Le premier Navire a vapeur en Afrique. 256

Du pont d'Arcole a Montereau. 270